

Georges Le Brun Keris

**De la religion
Odes & Articles**

Sommaire

Cantique pour Saint-François	3
Divers	4
Saint-Wandrille	7
Te voir comme François d'Assise	7
Miserere	8
Offertoire (fragment)	10
Ode jubilaire en forme de Messe dialoguée pour le cinquantième de l'ACJF	11
Ode dédicatoire pour la Cathédrale Sainte-Anne du Congo	14
Ode pour l'eau de mon baptême	15
Sur les fleuves de Babylone	18
Miserere	19
Cantique pour Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face	21
Cantique pour un saint	23
Rituel familial	23
Pour la fiancée.....	23
Prière du soir.....	24
Benedicite.....	24
La mort	24
Ode pour la stèle d'un jeune Athénien	25
Le sens des heures	27
Matines.....	28
Laudes et Vêpres.....	32
Primes et Complies.....	35
Ode sociale	39
Fondement d'une culture chrétienne	45
Offertoire des villes	46
Alger.....	47
Bagdad.....	47
Extrême-Asie.....	48
Amérique.....	48
Moscou.....	49
Dédicatoire.....	49
Mater Misericordiae	50
Ange	51
Trois livres sur le Christ	52
Lettre à Saint-Joseph	53
Adam parle	54
Prière sur la France dévastée	55
Psaume I	55
Psaume II	56
Si tu pouvais...	56
Psaume	57
Il faut oser parier pour Dieu	57
Je voudrais être né juif	58
Le visage du Père de Foucauld	59
Il vécut jusqu'au bout la vertu du patriotisme.....	59
L'Afrique l'a converti.....	60
Rendre à l'Islam un peu de son âme.....	60
Une postérité spirituelle.....	61
« Tu mourras martyr ».....	61
Dieu n'est pas mort	62
Brève histoire de l'ancienne littérature chrétienne	63
Cantique d'un matin alpestre	64
Pluie sur la montagne	65
Des religions devenues folles	65
Un doux pharaon mystique	66
Les nouveaux iconoclastes	67
Lettre au Directeur de La Croix	68

Cantique pour Saint-François

Vers 1928

O Saint François – je vous ai vu
dans chaque instant de nos campagnes.
Je vous ai vu ces matins où la création vient de naître
l'air brille comme liquide, tout luit.

O Saint François je vous ai vu...
Il n'est plus de printemps sans vous, ni d'automne sans votre jour
Vous êtes ce bourgeon poisseux qui tout à coup crève l'écorce
et s'épanouit en feuillage.

Je sais, quand la faux crisse dans le foin
que tout juin clame votre joie,
l'odeur un peu miellée des meules,
c'est vous encore.
Dans l'air crépitant de cigales
chaque feuille est une étincelle
l'herbe flamboie de diamants imperceptibles...
Et vers le soir la grande averse bruissante,
avec des flaques d'eau qui claquent
n'est-ce pas vous, le visage piqué de pluie
quand vous sentiez sous vos pieds se gonfler la terre pour la sève ?

Et puis si simple Saint François
tout naturel
un peu maboule je le veux bien,
mais d'une si douce folie
simple et friable comme la terre d'Assise
où ne pousse rien que les fleurs
Simple
Comme ce cyprès tout seul
au plus haut sommet des collines
plus dépouillé, plus sec que le cyprès
mais comme lui droit dans le ciel.

Je vous dit qu'il est fou, mais qu'il est fou à lier
Gueulait son père
Certes il est fou, quelle folie
Avoir voulu la joie intense d'être un pauvre !
Ah ! Ne me jetez plus vos richesses
ne décuplez pas cette chair qui m'opprime...
Plus rien...
Je suis libre, je suis ouvert à toute vie, à toute joie
Je suis pauvre.
Pauvre ?
Un corps que plus rien ne tire en bas.
Eh ! Quoi, je serais resté, moi aussi, un manteau vide entre les mains

Avec de l'or, comme un blasphème entre les mains
de l'or
fausse hostie pour représenter toutes choses
.....
Communion du diable
Et je serais B... le marchand
qui vend son drap et peut-être son âme avec
Moi, je suis fou ? Au tintement de l'or
j'ai préféré le cri du geai.

Divers

Vers 1928

Nous savons le sens de notre Douleur, et ce grand étirement du monde entre son propre poids et la grâce. Les savants nous ont dit la lutte entre la pesanteur et cette force qui dilate l'univers. L'univers charnel est à l'image de l'univers spirituel où deux forces luttent qui tout entraînent, et nous sommes au point même d'intersection de ces deux forces, étirés entre le mal et la Grâce, tendus par toutes les forces en lutte dans un atroce équilibre, - et dans cette extension extrême nous sommes fichés par quatre clous.

Rendre amour pour amour, et Douleur pour douleur
Être la torche qui flamboie... Je l'ai voulu !

J'ai voulu la douleur intense comme une joie...
L'univers de la douleur, le vin qui saoule
Ah ! Saigne mon corps, tordu d'amour. Saignent mes mains.

Me voici seul, cerné d'Amour de toute part
Pas un arbre qui ne voit lui, où fuir ? Me fuir moi-même ?
Il m'a pénétré comme une eau, il m'a fait poreux à la Grâce
Il m'a dévoré comme un feu, plus rien de moi qui ne soit Lui.

Amour ! Je suis cerné de lumière !
Ah ! Venez à moi toutes choses.
Montez à moi création naissante, autre du Monde
terre dans mon esprit comme au premier jour virginale
O ! terre en moi ressuscité, Candide et Ta souillure abolie
pure ! Toute chose en moi jointe au Christ.
Terre je suis ta croix et mon regard te ressuscite
O terre vue d'azur, jaillie stridente de mille trilles
terre gonflée de cris d'oiseaux lourde de sève
mon regard t'aspire à la Grâce, je t'ai muée en prière.

Terre ton Dieu t'épouse dans mon âme !

Dieu parle dans le tonnerre

Je suis
Dieu

Je suis celui qui suis

Je suis

Dieu parle dans l'azur du ciel

Je suis le premier et le dernier l' α et l' ω , L'Unique et l'omniprésent,

Je suis la joie, la vie trois fois vivante, la vie une triple fois rejaillie,

Je suis la vie, la vie en son septuple septuflément : l'Amour.

Dieu parle dans le rayon de l'Amour

Ah ! Ne m'a-t-il pas suffi de m'adorer moi-même

Trois fois replié sur moi-même dans la triple réflexion de mon Amour

Ne m'a-t-il pas suffi de m'adorer dans le Fils qui crie la joie du Père,

Ne m'a-t-il pas suffi de m'adorer dans l'Esprit ineffable qui nous étreint,

Ne m'a-t-il pas suffi de m'adorer moi-même ?

J'ai créé des dieux

Pour m'adorer encore plus dans l'adoration de moi-même.

Pour dépasser encore dans l'adoration de moi-même l'infini de mon adoration

J'ai créé l'homme à mon image

Non pas une émanation de moi, non pas moi-même, mais mon image, mon image séparée de moi, indépendante et volontaire comme un dieu,

Mon image séparée de moi, et bientôt comme moi-même dressée

Mon image, comme moi libre, comme moi pensante, comme moi vivante.

Non pas moi, non pas une émanation de Moi, mais comme me dépassant moi-même

Mon Omniprésence créant un ciel où je ne puis ne pas être

Mon amour créant qui peut ne pas m'aimer.

J'ai créé un être.

Dieu parle dans un souffle d'air

Ma création !

J'ai vu venir Ma création comme un navire

Sur l'océan de Mon Esprit

J'ai vu venir Ma création comme un navire

Chargé de grâce.

L'or éclatait à tous les mats de mon navire,

Le soleil naissant creusait les voiles d'ombre d'azur,

Et le navire chantait en glissant.

Chant des forêts, quand la bise est calme – comme un ???

Chant de la mer, toute creuse au matin

Chant de l'aurore, quand l'azur et l'or débordent pour la possession de la terre,

Et mille voix comme des voix d'enfants criaient la joie du jour frais ???

C'était au matin de ma création, en cela éternel matin de la résurrection quand toutes choses se font nouvelles

Et il n'y a plus d'herbe sans rosée , ni de ruisseau qui ne brille...

Oh ! Ce matin ! Quand toute ma création est l'Église.

Te voici, toute ma création dans l'éclatant soleil de l'Esprit,

Le soleil qui pénètre, illumine intérieurement, et fait lumière, tout corps.

Ma création !

En vain tu m'as oublié, ce silence même on le roule et qui l'effraie

C'est moi

Cette nuit par-delà ton soleil et l'effort croissant de tes nébuleuses

C'est moi
En vain tu as fui, en vain tes nocturnes ont joué du tam-tam pour t'assourdir
tu ne pouvais rien être où je ne vois, ces instants mêmes où tu te disperses sont comme
les jours d'un tapis immense où tiser mon nom.

Ma création ressuscitée.

Mais déjà, me penchant du ciel je vois ma création ressuscitante

Ma création nature de l'Esprit, et qui la roule et qui la pétrit pour mon Christ.

D'un seul regard parcourant des siècles et des siècles où toute ma création s'enroule

Avec mon Christ comme un sommet, comme un astre tirant la marée par le centre

En vain l'effort des barques qui te tirent vers le rivage, en vain l'effort de la tempête

Nul ressac qui ne soit plus court, aucune vague qui la dépasse

De toute part je vois ma création montant au Christ, et qui le prophétise et qui le compati.

Et comme d'une colline se compose le paysage toutes s'ordonnent à lui.

Et voici que déjà pour toute ma création est l'Église,

Ma création appuyée aux cieux, et dont les saisons s'ordonnent à sa liturgie

Ma création chanteuse, ma création comme au sacrifice préparée,

Ma création comme un holocauste, ma création comme le bois même de cette Croix

Qui officie son offrande tout mon Christ.

Ah ! Chantent les forêts moutonneuses, chante la mer...

Ah ! Chante le soleil par la voix de mon Orante éternelle

Chantent les vents, chantent la rosée et les matins rayonnants de mai,

Chante l'hiver, chante l'été, chante la pluie de printemps,

Chante l'automne mure, et plus fort que tout chantent les hommes.

J'ai vu venir ma création comme un navire

Sur l'océan de mon esprit.

J'ai vu venir ma création comme un navire

Lourdes voiles gonflées de force

J'ai vu venir ma création comme un navire

Chargé de force,

A ses flancs l'or étincelait avec les astres

Comme des grappes pendaient les soleils aux cordages, comme des fleurs rouges les
nébuleuses,

Et toutes les moissons succédées, les vendanges réitérées

Toutes les crues et tous les ressacs, les profondeurs et les altitudes,

Tout chantait à ses fleurs... et chaque mot était une âme.

J'ai vu venir ma création comme un navire

sur l'océan de mon esprit

J'ai vu venir ma création comme un navire

Lourdes voiles gonflées de force,

J'ai vu venir ma création comme un navire

Chargé de force

Et plus avant que tout, dominant la proue, ??? comme un beaupré toute force et
toute ???

En ton Fils même tendant l'Hostie.

Chœur des hommes

Où fuirai-je loin de ton esprit ?

Te voici de toute part qui me cerne

Cette mer est toi, participante à la reproduction de l'eau,
Cette terre, porteuse de ses fruits que forment à ton visages les rogations
M'ensevelirai-je sous les moissons ? Tu l'a aspiré pour ton corps.
Ah ! Me replierai-je en moi-même, fermerai-je les yeux pour ne plus Te voir ?
Tu es là, et voici que tu m'as précédé en moi, et c'est Toi-même que j'y trouve.
Seigneur nous ne pouvons plus rien être d'autre que ton fils.
Seigneur, il nous a tissé de son eau lors du baptême, toute l'eau de notre corps, c'est Lui.
Nous avons cru dans sa Confirmation, sa Confirmation nous a creusé de ses arcanes.
Père, le faire s'est fait tellement notre chair que nous voici Eucharistie.
Ah ! Que serai-je d'autre que toi-même. Que verras-tu sinon ton Fils, et sa bienfaisance
éternelle.

Voici qu'en nous le miroir s'est refermé où tu peux contempler sa face.
Le monde spontanément resserré, le temps fait instant pour ton image
Père, vois en nous les prémisses de ce monde reformé.
Quand l'émiettement des heures se retouchent en éternité
Quand l'espèce restituera l'omniprésence.

Cette heure, quand après la dispersion des vagues la mer retrouve sa plénitude immobile,
Cette heure, quand après les nuages, l'azur reparaît absolu
Cette terre, quand l'homme se retourne et voit sa vie d'un seul regard
Cette minute où son chant se fait Pain.
Ah ! Puisseons-nous, Seigneur, être dans ce pain que le prêtre élève,
Le bon priant pour le mauvais, le fort portant le faible sur son épaule.

Traînant avec nous toute ta création pour que tu l'achèves vers un seul amour,
Ton Christ et son éternel offertoire.
C'est pour toi que j'ai connu l'effort des astres désassemblés.

Et le prêtre répond

Pourquoi l'injustice du négoce brandi le désordre du sang.

Saint-Wandrille

1929

Le monastère aux reflets roses dans un calme repli de la Seine : Saint-Wandrille. Le paysage est pacifique. Longues collines incurvées, que souligne, comme des voussures, les labours. Paysage bénédictin : il semble qu'après des siècles la prière des moines l'ait modelé. Grasse campagne de Normandie, à l'herbe dure, mais que spiritualise, tel un navire jailli du plain-chant, l'élan des peupliers.

Saint-Wandrille... je me rappelle ce premier printemps, le dimanche des rameaux ondoyant de palmes : des novices aux voix aiguës, exprimaient la foule juive dans la passion. Tout autour, avec la pureté de moyens d'un Giotto (une simple branche à la main) les moines traduisaient le triomphe du Christ... Entrée dans Jérusalem à travers les arches du cloître.

Te voir comme François d'Assise

1929

La liturgie traduit la joie à la manière dont le Giotto traduit la vie de Saint François.
L'admirable luxe de la pauvreté volontaire. Les inutilités de la pauvreté habituelle.
À la place de ces murs blancs, un papier sale.
Et c'est sur le fond d'or de la prière, les quelques traits essentiels, comme un Giotto.
Un bourgeon s'ouvre. Cette feuille qui se déplie est elle aussi dans la pensée de Dieu.
Sextuple croche, mais nécessaire dans l'innombrable symphonie de la Création.
Voir dans la nature un Créateur... Ceux qui ne la voit pas, comme un prétexte à la quitter.
Banalité de cette phrase.
Nous l'avons tant paganisée que voir la nature en chrétien est une perpétuelle découverte. De cet angle nouveau de vision toute la perspective se déplace. Un monde nouveau est sous nos yeux.

Miserere

Vers 1929

Seigneur c'est contre Toi que j'ai pêché, j'ai forniqué,
J'ai prostitué ton ouvrage,
et mon péché est devant moi comme une muraille de sang.
J'ai péché... C'est moi qui ai égorgé Tes petits,
moi j'ai donné ton corps aux bêtes.
J'ai péché – tout le péché du monde je l'ai sur moi,
Comme une chasuble de plomb,
Je tiens à tout péché par mes fautes, j'ai bu à tout le péché du monde
J'y suis livré, lié, complice.
J'ai pu faire le bien et je ne l'ai pas fait.
J'ai péché... J'ai communié à tout les crimes par mes fautes,
J'ai bu à même leur calice.
J'appartiens au péché, à tout péché.
J'ai versé le sang, puisque mes mains en sont teintes.
Tout les flots ont passé sur moi
Et voici toute la mer sans exorcisme et sans histoire
Toute la mer,
La mer épaisse brassant la nuit avec ses vagues,
La mer muette.

Et le péché comme une paix
« Voici que je n'espère plus, m'a dit Satan, voici que je n'espère plus,
Et ma douleur est immobile comme leur joie.
Je suis mon propre envoûtement, ma plénitude, je vis de moi, je vis par moi,
Ma solitude vaut Sa paix.
Apprends le tiède enlèvement, la démission, le désespoir comme un sommeil
Pourquoi lutter quand on peut tomber au silence ?
Viens... tu connaîtras l'irréparable, l'accompli, la paix, le vide absolu
Dans ma haine, comme dans Son amour. »

Seigneur, plus que l'océan du péché est grande Ta Miséricorde.
Plus fort que ses houles et son ressac le déferlement de Ton Amour.
Et voici que je me tiens devant toi pour la purification,
Comme la mer roulant encore des lambeaux d'ombre face au soleil qui jaillit.

Revêts-moi de ta grâce, et que je sois comme la mer encore pleine d'un grouillement avec la nuit mal contenue, mais que déjà le soleil oblique l'inonde...

Me voici, Seigneur, et simplement parce que Tu es, parce que Tu vis le péché en moi s'est résorbé...

Parce que tu es, Seigneur ! Et que toutes choses se sont faites Lumière sous Toi,
Parce que tu es, Seigneur, et que Ta Miséricorde est sur moi
Comme le levant sur la mer.

Mon Dieu, je Vous bénis de ce que Vous m'avez apporté la paix,
Vous êtes venu parmi nous avec ce don comme une grande hostie qu'on partage,
Tels les messagers de Channan avec les grappes inépuisables déjà, comme une prophétie,
Et il s'est fait en moi ce grand silence de la mer sous Ta main.
Il s'est fait en moi comme cette immobilité de la mer au soleil levant
toute obscurité contenue, toute ombre résorbée, et le soleil est déjà haut qui tout dévore...

La Paix, c'est que nous Vous avons connu, et que Vous ayant connu nous vous avons possédé,

La Paix c'est le Calice entre les mains, c'est votre Corps entre les dents.
La Paix, c'est Votre Vie en nous, et cette communion perpétuelle
De l'âme, à même l'Âme de son Dieu.

La paix c'est que Vous Vous êtes fait à nous, et que nous voici devenus Vous-même
Voici que nous Vous prolongeons et que nous sommes Votre action en Vous comme Vous dans le Père

Et l'esprit même nous étreint, de Vous à nous, de l'un à l'autre, rejailli

Seigneur, Vous Vous êtes fait mangeable au corps, puisable à l'âme. Il n'est plus rien de Vous qui ne nous appartienne, et nous voici le Fils même de Votre Père,
comme vous nés de la Femme en cette grande Annonciation du Sang,
Quand sur Elle vous penchâtes un Ange rouge rivé aux ailes de Sa Croix,
comme Vous, nés de la Femme en la grande Nativité du Feu,
Quand souffle et mugit la Pentecôte.

Et voici Seigneur que Vous êtes complètement à nous.

Vous êtes à nous, et je ne me lasserai pas de le dire,
Vous êtes à nous jusqu'à ce pain que je puis briser, jusqu'à cette chair que j'ai pu trouer
Et nous pouvons bien Vous aimer, puisque nous avons pu Vous clouer.

Il peut bien boire à votre vie, qui a pu vous verser la mort.

Vous êtes à nous.

Pourquoi le tronc, si ce n'est pour les branches ?

Pourquoi le cep, si ce n'est pour la grappe ?

Vous Vous êtes fait notre possession la plus intime, la chair même de notre chair
Vous êtes à nous -

Non pas à nous comme la branche au vent, ou l'algue à la mer,
Mais à nous comme le feu est à la flamme, comme la mer est à la vague, comme la voix
est à la parole -

A nous -

Et notre faute est bien heureuse qui nous vaut un tel Rédempteur.

Offertoire (fragment)

1934-35

Cantique pour Notre-Dame de Lourdes

Reine, Réjouissez-vous car nous avons souffert.
Les corps se sont défaits peu à peu, les visages fondus, les yeux dissous...
Mère, Voyez comme nous sommes devenus votre Fils :

Voici nos corps ligneux comme la Croix,
comme la Croix troués des clous de votre Fils,
voici nos corps brisés, rompus, tordus,
disloqués,
Nos membres peu à peu détachés, nos chairs lentement liquéfiées,
nos troncs mutilés et recousus comme des sacs...
Mère voici nos corps... nos corps... à peine un corps...

Juste assez pour contenir Dieu.

Seule vivante en nous la douleur, la douleur
être jaillie de nous, plus vivante que nous,
rongeante
Mais image de Dieu, image de sa grâce,
et Dieu même dans notre chair...

Dieu rongant notre chair – comme sa Grâce ronge l'âme,
Dieu purifiant la chair, comme sa Grâce purge l'âme.
Le corps même a bu le Vin Nouveau, le corps même
ivre et sanglant du Vin Nouveau a bu l'Esprit.
Voici les possédés de Dieu, les corps fous comme des âmes,
les corps dévorés de joie, torches de joie, grésillantes résines,
les corps si pleins de Dieu qu'ils éclatent !

Oui Mère, et nous voici devenus tous pareils,
tous pareils, un seul Christ détaché de la Croix.
Voyez nos mains percées, nos flancs qui saignent l'eau,
et tout ce corps pour votre offrande sur vos genoux...
Sur vos genoux...
Et sur vos mains levées pour l'offertoire,
Dans la monstration des épines et des caillots,

un unique visage aux lèvres effacées.

Mère réjouissez-vous car nous avons souffert.

Les corps se sont défaits, peu à peu, les visages fondus, les yeux dissous...

Mère, Nous avons dépouillé l'homme, voici le Christ.

Voici le Christ toujours vivant, le cri
jamais cessé de l'agonie,

Oh ! Joie d'être la patène où se consomme le sacrifice,

Joie de la cuve où ferment le Vin,

Joie du Calice où bouillonne le Sang.

Oui, joie dans les corps crevés d'ulcères ! Oui, joie dans les corps pestilentiels ! Oui, joie
dans les corps mordus de cancer !

Joie des lèpres ! Joie des tumeurs ! Joie des plaies ! Joie ! Joie !

Restes geignants, lambeaux de chair, mais matière du sacrifice,

Début des corps ressuscités !

Reine, réjouissez-vous, au plus haut des cieux exultez,

Plus haut que tous les soleils, plus haut que les nébuleuses éclatantes,

plus haut que les parvis où les chœurs des anges tressaillent,

Plus haut que les martyrs, plus haut que le palpitemment des palmes et le sang,

Plus haut que les Chérubins pleins d'éclairs, plus haut que l'Apôtre et le disciple et la
cascade des Archanges,

Plus haut que le brasillement des Trônes, plus haut que l'extase des Vertus, plus haut que
les tourbillons où suffoquent les Séraphins,

Au silence même du Père

Reine réjouissez-vous, dans l'immobile joie exultez,

Et toi, debout ! – mon corps pourri – tu verras Dieu.

Ode jubilaire en forme de Messe dialoguée pour le cinquantenaire de l'ACJF

1936

Prière au moment où le prêtre approche de l'autel

O vous, prêtre de Dieu, dont les mains ont reçu l'onction – ce que nous ne pouvons offrir,
offrez-le – soyez le rassembleur de tout cet effort que nous apportons – soyez le Christ sur Sa
Croix qui de toute part tire le monde – Nous confions en vos mains nos présents, notre corps,
notre âme, - pour qu'ils montent au Père par vous – et pour qu'enfin de ces mêmes mains, O vous
qui de nous tous et de nos dons confondus, - tels les grains en ce seul pain – aurez fait le Corps du
Christ-, nous recevions ce Corps pour nous nourrir – avec l'Esprit du Seigneur qui remplit l'univers
– et qui, comme il contient tout, connaît tout ce qui se dit – Alléluia – Alléluia.

(un lecteur – très lentement et presque en psalmodiant).

Un lecteur : L'Esprit du Seigneur remplit l'Univers, Alléluia, et comme il contient tout, il
connaît tout ce qui se dit, Alléluia, Alléluia.

Un lecteur : O Dieu qui avez instruit en ce jour les cœurs des fidèles par la lumière du

Saint-Esprit, donnez-nous, par le même Esprit, de goûter ce qui est bien et de jouir sans cesse de la consolation dont il est la source – Par Notre Seigneur Jésus-Christ, Votre Fils, qui étant Dieu vit et règne avec Vous, dans l'unité du même Esprit et dans tous les siècles des siècles.

Tous : Ainsi soit-il.

Le lecteur : Lecture des Actes des Apôtres.

« Lorsque le jour de la Pentecôte fut arrivé, ils étaient tous ensemble dans un même lieu...etc. »

Tous : Grâce soient à Dieu rendues.

Le lecteur : Alléluia. Alléluia. Vous enverrez votre souffle et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre. Alléluia.

Venez Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez en eux le feu de votre amour.

Le lecteur : Suite du Saint-Évangile selon saint Jean.

En ce temps là Jésus dit à ses disciples : si quelqu'un m'aime, etc...

Tous : Louange à toi, O Christ !

Offertoire

Le lecteur : Affermissez, O Dieu, ce que vous avez fait parmi nous dans votre temple de Jérusalem, les rois vous offriront des présents. Alléluia.

Le chœur :

Recevez-nous, O Père Saint,
Comme une offrande sur la Patène et dans le Vase.

Tous :

Recevez-nous, O Père Saint,
Comme une offrande sur la Patène et dans le Vase.

Le chœur : Nous les jeunes de partout venus,

Tous : Nous les jeunes de partout venus,

Le chœur : Nous voici tous sur votre autel,

Tous : Nous voici tous, et voici tout notre labeur, pour que la Rédemption s'achève.

Le chœur et le jacistes : Jacistes nous vous offrons, - le soleil condensé des blés,

Et l'or du vin

Prémices de ce banquet même.

Le chœur et les Jacistes :

Jacistes nous Vous offrons
La peine noire de nos faubourgs,

Et le travail comme un ordre

Pour tout ce monde qui dérive.

Notre travail qui signe

Comme de la Croix la terre même.

Le chœur et les Jacistes :

Jacistes nous vous offrons

La peine aussi des villes et le travail.

Le chœur et les Jacistes :

Jacistes nous vous apportons

Le dur labeur des veilles denses,

L'effort du livre et de la mémoire,

Et l'intelligence déjà meilleure du monde.

Le chœur et le JMC :

Voici la mer, toute la mer pour Vous,

Toute la mer pour cette goutte dans le vin
Notre labeur mêlé à votre Croix.

Tous :

Nous voici tous, les jeunes...

Le chœur :

Nous voici tous, les jeunes,
Nous voici tous un seul, un même corps, un même sang,
Une même hostie sous l'encens,
Comme mille grains dans un seul pain,
Comme cent grappes dans la coupe.

Esprit-Saint descendez sur nous,
Vendangez notre pauvre effort,
Liez ses clés en une gerbe.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui... Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père, j'agis selon le commandement de mon Père.

O Pax Domini et semper vobiscum

Le chœur : Seigneur donnez-nous la paix

Tous : Seigneur donnez-nous la paix

Le chœur : Nous voici de partout venus,
De toute classe et de tout pays...

1er groupe : Ah ! Seigneur vous ne permettrez pas que rien les divise,
Ceux-là qui par toute la terre mangent le même corps du Christ.

2ème groupe : Vous ne permettrez pas que rien les sépare,
Ceux en qui coule le même sang.

3ème groupe : Vous ne permettrez pas que rien les oppose,
Ceux-là qui ne sont qu'un seul corps.

2ème groupe : Ah ! Que sont les classes et les frontières,
Quand le même corps du Christ est dans notre bouche !

1er groupe : Que sont les politiques et les conflits,
Quand le même Christ s'offre à l'autel !

Le chœur : Seigneur donnez-nous la paix

Vous nous l'avez offerte

Vous nous l'avez promise

Et nous l'exigeons aujourd'hui que tous ensemble nous Vous communions.

un silence - après que le père ait communié

Le chœur

La Paix c'est que nous Vous avons connu et que Vous ayant connu nous Vous avons possédé,

La Paix c'est le Calice entre les mains, c'est Votre Corps entre les dents,

La Paix c'est Votre vie en nous, et cette communion perpétuelle

De l'âme à même l'Âme de son Dieu.

Le lecteur : Tout à coup il se produisit, venant du ciel, un bruit comme celui d'un vent impétueux, et il remplit le lieu où ils étaient assis. Alléluia. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit,

annonçant les merveilles de Dieu, Alléluia.

Prions : Seigneur que l'infusion de l'Esprit-Saint purifie nos cœurs et qu'elle les féconde en les pénétrant de Sa rosée. Par notre Seigneur Jésus-Christ, Votre Fils, qui étant Dieu vit et règne avec Vous, dans l'unité du même Esprit qui est Dieu, et dans tous les siècles des siècles.

Tous : Ainsi soit-il.

Ode dédicatoire pour la Cathédrale Sainte-Anne du Congo

Juin 1951

Mère noire, Mère noire, aïeule aux deux mains levées sur l'Afrique,
Mère au visage noir – sur l'énorme Afrique – priante,
Sur le continent obscur, la grande terre sombre, la Terre encore impénétrée par la Grâce,
Là juste où le fleuve Congo la coupe en deux comme une mangue,
Reine noire de notre attente,

Au cœur même de ce continent – Grande Ourse et Croix du Sud se répondent -,
Dans le grondement du fleuve échevelé en cataractes,
Dans cette prière encore informulée,
Cette plainte encore inféconde,
Dans la création qui geint et qui ne sait pas qu'elle attend
Que tu engendres la Mère de Grâce.

Autour de toi c'est le silence de la nuit et le silence de la mort,
Le silence ininterrompu de l'énorme fardeau végétal,
La forêt sans oiseaux, l'enserrement des lianes et l'immobile corps à corps
D'où seul émerge jusqu'à l'épais ciel tropical,
Ange d'argent, un kapokier.

Le silence... et soudain le cri d'un homme-panthère,
Et le tam-tam. La nuit halète et râle comme en rut...
Et le tam-tam... les femmes ont gémi de peur. L'homme-panthère est dans la rue.
À ses maléfices, consentante et complice, s'offre la terre,
La terre veuve et sans prière.

Mère noire, lève tes mains sur le continent obsédé.
C'est le tam-tam... Hurle la chair dans son délire, hurle la chair.
Les femmes ont miaulé de peur comme des hyènes, elles geignent de tous leurs nerfs.
Grande fleur pulpeuse, la tornade a barré le ciel gris de fer.
Bat le tam-tam désespéré.

Mère, lève tes mains, ô première née de la Grâce sur cette terre,
Anne qui sors à peine des siècles obscurs de l'Attente,
O génitrice de Marie, première née, mère première !
Vois de ces peuples de l'Afrique la foule dolente et patiente.
Assume la dans ta prière.

*

* *

Et la paix descend sur le continent. Une étoile pointe à travers la brume.
Les frangipaniers de lait et d'or embaument la nuit purifiée.
Les terrasses de latérites sont violettes sous la lune.
Le tam-tam s'est tu, les femmes sont endormies, et sur le fleuve calmé
Glisse sans bruit une pirogue.

Glisse la pirogue de l'espoir, la pirogue de la prière,
Lourde des Sainte-Marie futures qui naîtront de toi, Mère Sainte-Anne,
Cathédrale parturiente, grange de nos moissons en germes,
cellier des grâces, haute resserre !

.....
Et sur l'immense continent, comme un murmure de mil entrefroissé, j'entends les âmes
Qui se lèvent pour la prière.

Ode pour l'eau de mon baptême

20/6/1954

Une goutte d'eau.
Une goutte du silence cardinal,
Lumière avant que caillent les étoiles, lumière avant les galaxies et leurs stries aiguës dans
l'éther,
Dans la parturiance du Chaos, quand les astres chantaient et que bondissait leur
Troupeau,
Dans l'incendie prélude de la joie, quand les fils de Dieu jaillissent en hosanna,
Goutte du silence clamé par la myriade des esprits, quand se dilate l'Univers à l'appel de
Dieu répondant « Je suis »,
Une goutte d'eau, simplement une goutte d'eau.

Pour l'univers dans une attente, pour l'esprit des mondes et leur soif,
Une goutte d'eau simplement, une goutte d'eau
Lèvent les hautes palmes dans l'azur du premier matin, les hautes palmes à son prisme
suscitées.

Une nature du matin où sous les palétuviers glisse la mer, et les îles fixent l'azur en une
gamme de lueurs, et vibre l'air dans le chant alterné de leurs reflets et des échos.

Suc des étoiles, sèves d'astres.
Lèvent les palmes, premier matin, lèvent les palmes à ton prisme.
Une nature du matin, mer semée d'îles, azur épais dans une danse d'étincelles.
*Oh ! Sur la mer inviolée un cri d'oiseau (girent, girent les hirondelles), blancheur de biche
un paradis de magnolias et de cascades,
Blancheur pulpeuse, duveteuse, dans l'air pur, et puis strident un soleil vert de feuilles
neuves.*

*Un paradis de feuilles vertes, mordre ces feuilles au goût de miel, mordre ces fleurs,
mordre aux étoiles.*

Fuse comme un rire d'enfant le premier lys.

Oh ! Sur la mer inviolée le premier cri d'un oiseau (peut-être un hirondelle qui gire ?), et
les magnolias effeuillent sur l'eau l'épaisseur duveteuse de leurs pétales.

Cette goutte d'eau, et le monde est une aube de paradis dans une innocence de biche et

de cascade – et glisse le friselis des feuilles neuves, si minces que filtre un soleil vert sous leur réseau.

Je bois un paradis de feuilles vertes où la blancheur des frangipaniers traîne des parfums de miel, un paradis où s'enlace aux fleurs les étoiles, et l'Univers est un jardin clos pour leur ronde.

Le premier lys du monde ! Et cette perfection pensée pour mon regard – sa transparence pulpeuse en équilibre des astres !

Je me suis ébattu dans le poudrolement des mondes, mes doigts ont dénoué la crinière des comètes.

*

* *

Par quel cheminement dans la gésine des rochers, insinuée à la porosité des calcaires, bue au fumeux humus des forêts ?

Parfois la vague aux ailes de victoire et la floraison flottante des écumes, parfois aux marais (couve la vie sourde des plantes), parfois le nuage empenné d'or des tropiques,

La sève séminale glissant à l'écorce des chênes – ou dispersée aux veineuses nervures des hommes,

Éclatantes cataractes dans la touffeur de leurs brumes – arborescences des fougères dans le brouillard ruisselantes.

Pour toi les conches endormies sur le sommeil des coquillages – pour toi la pluie d'été dans l'odeur rose des foin – pour toi la neige, O génitrice de ma Grâce ! O goutte d'eau !

*

* *

J'étais silence. Pur, si pur le réseau de mes gestes. Si pur l'élan du corps jailli tout neuf de ce silence. Aucun poids ne pesait à mes mains. Nul effort n'altérerait votre souplesse d'algue, mes bras nus. Sidérale harmonie d'un corps libre ! Je vous sentais au bord de moi – Oh ! Sur mes mains inconscientes – étoiles. L'essor des voies lactées avait source en mon cœur.

Un arbre altérerait cet empire, seul un arbre. Plaie à mon corps, obsession. O dissonance ! Soulignait-il cette harmonie ? La nécessaire faille où le parfait s'affirme ?... J'étais jaloux. Mes passives étoiles, qu'importait votre obéissance. Parfum des soirs d'été, ombre longues, lourdeur, maturité d'automne aux vignes rouges, que m'importait ! J'étais jaloux. Adonai, tu ne m'avais pas tout donné. Que j'atteigne à cet arbre ! Il pleuvait en dehors de moi. Ses feuilles respirent – déchirantes – hors de moi. Invincible attrait, vertige !

Èva, j'ai touché le fruit de l'arbre. Èva, je l'ai mangé. Un amas de silence est tombé sur mon cœur, un silence de vide. O mon beau silence de lumière aboli ! Plus rien, plus rien soudain que ces désertes mains et cet arbre. Il croît, il emplit tout. Il m'étreint, il m'enserme. Il est en moi dans tout mon corps et dans toute mon âme. Et la jointure craque sous la pression des sèves. Arbre, mon corps soudain ! D'épuisantes ramures poussent aux bras ligneux. Ses feuilles vibrent dans chaque veine. Je suis cet arbre dévorant ! Il m'enferme en moi-même ! Enclos, je ne vous dépasserai plus, mes mains ! Le sol où sont mes pieds est mon unique espace. Fermé, je me suis une gaine étroite, une prison ! Qu'êtes-vous devenus firmament, astres purs, vous tous où se jouait ma présence innombrable ? Un vide qui m'effraie m'a séparé de vous. Et l'arbre, l'arbre seul aux branches étouffantes. Il mure l'horizon. Il croît toujours. Il est le monde.

Et j'ai connu le nom de l'arbre : la Douleur.

Ah ! Au sortir de mon sommeil cette chose neuve, la Douleur. Elle dormait tapie dans un sourd repli de ma chair. Un arbre unique, et tout à coup cette forêt. Mon corps est un faisceau d'éclatantes ramures. Sèves, brûlant essor des futures douleurs...

Ce cri au ventre de la femme (ah ! la vie est soudain douleur !), il est en moi. L'angoisse de mourir a sailli dans mes veines. Un univers peuplé de morts à naître geint en mon foie. J'étouffe sous le flot des souffrances latentes.

Èva, tends-moi les mains que je ne sois pas seul. Èva, je t'ai perdue. Le mensonge a tissé des voiles sur tes yeux. Une pénombre de mensonge t'obscurcit. Comme à une pierre je me heurte à toi, et mes dents grincent sur tes dents. Forme gémissante est-ce toi ? O déchirante volupté ! Et plus rien. Ta voix s'est tue. L'élan retombe. L'unique instant s'éteint.

En vain cette caresse te survit-elle, en vain.

Tes mains lasses comme des fleurs froissées...

Pourquoi les as-tu prises avec toi, les étoiles, pourquoi ?

J'ai renoué les astres à nos mains, j'ai fleuri dans la chevelure d'Andromède.

J'ai rythmé la fuite des galaxies, j'ai déroulé leurs lactescence autour de la nuit.

Je me suis ébattu dans le poudroier des mondes, mes doigts ont dénoué la crinière des comètes.

Il est ma joie le déchirant azur des montagnes, les hautes cimes flammiformes.

Il est ma joie le vent qui par delà les carolines pousse la vague mafflue.

Lente et maternelle, en moi la terre mûrit sourdement les fossiles, c'est en moi qu'elle élabore les sèves, en moi qu'obscur elle nourrit les gemmes.

Je porte la joie de Dieu dans l'Univers, Hosanna pour cette goutte d'eau, Hosanna !

Hosanna pour les soirs – les flamants roses s'endorment aux orées du désert – Hosanna sur la flûte des seguias aux pépiantes oasis !

Hosanna sur le roc strident des Hoggars, Hosanna sur la simple meule au bord du champs,

Hosanna pour l'or fluide des frôlantes foules d'Orient – sonnailles et pétards, le tintamarre des pagodes.

Hosanna pour les étangs de soie laiteuse, le velours assoupi des îles où les lettrés tracent les Signes.

Hosanna pour le tam-tam sous la chair des nuits africaines. Hosanna pour la nuit poussiéreuse d'éphémère, pour la nuit crispée de moustiques.

Hosanna aux canaux endormis sous la membrure des automnes. Hosanna aux anneaux rouillés des quais d'Europe.

O joie de Dieu ! Se brisent les cistes et les cymbales, je suis clameur plus retenti que leurs cuivres.

La forêt fouillée de vent mugit ma joie. Seigneur ! Nous, les forêts nous Te louons ! Nous les forêts nous T'exaltons !

Nous les cataractes feuillues des Gabons, Nous le chœur apostolique des Mayumbé !

Renoué dans cette goutte d'eau, je suis le vent qui Te loue, je suis le frisson criissant des blés, je suis les continents tranchés de fleuve, je suis la mer.

Hosanna sur tout, O mon Dieu ! Hosanna parce que votre gloire est à moi !
Hosanna pour tout ! Hosanna sur tout ! Hosanna sur les orgues extasiées de la joie !

Hosanna pour mon accouchement à la Grâce, O Mère innombrable, Dieu-Père !

*

* *

Hosanna pour cette goutte d'eau qui a fait de Toi, l'éternel Yahvé, l'Incommunicable, MON
Père !

Sur les fleuves de Babylone

Sur les fleuves de Babylone, les pâles fleuves sans roseaux, les pâles fleuves entre leurs rives pâles de sables.

Les fleuves où l'on ne chante pas. Les fleuves qui ne chantent pas – silencieuses leurs eaux lentes, les fleuves dormant de silence.

Sur les fleuves de Babylone nous n'avions pas de harpe et seuls quelques palmiers de fer miraient leurs palmes immobiles presque noires dans le ciel dur.

Fleuves silencieux de Babylone, qui m'avez vu sur vos rives, moi, voyageur émergé d'autres plaines et d'autres silences – moi voyageur émergé des fleuves inimaginables et du silence qu'on ne dit pas. Au delà, très au-delà de tout, retranché face au visage rodé de la mort, face à ce visage innommable, émacié de mal, dans l'enlissement d'un blasphème mou.

Au delà des fleuves de Babylone. Dans la nuit moite, la nuit d'opium et d'excréments, la nuit chinoise et torturante, quand je naviguais loin de Dieu.

Passent les fleuves de Babylone, Passent les fleuves de silence.

Tempête sans vague. Immobile ouragan et mon silence.

Même si je dis seul ce poème, il est votre résurrection, elle est cathédrale même si nul n'y prie, ma nef.

La haute nef ressuscitante des feuilles.

Soudain jaillies, branches que charriaient mon sang, terre à travers moi frissonnante.

Mer, O mer dont l'écume est éternelle sur ma lèvre, O Mer lusitanienne aux confins d'une Afrique toute drapée d'or.

Vous m'appellez, votre gémissement vous m'imposez de l'écrire, terre crucifiée dans ma chair.

Même ce poème que nul ne lit vous ressuscite, elle est verbe aussi la parole que nul n'écoute.

Monde, O monde que pour l'éternité je nomme.

Plante de la mer qui me supplie de parler et l'immense roulement de la barre,

Passion en moi des feuilles qui germent, O douloureuse, dans ma chair,

Bourgeon dans chaque fibre de mon corps, éclosion dans mes lèvres, saillies,

des sèves au délire de mes tendons, là où les nébuleuses convergent,

où se rencontrent les galaxies toujours s'enfuyant, où se réunit l'éclatement des planètes,

En moi, dans le nom d'un univers et des choses, en moi, moi – moi toute la terre.

Moi les soleils morts depuis les millénaires, et les étoiles éteintes qui brillent, et l'éternité des éphémères météores.

Parce qu'un jour deux bois sont croisés, et que la parole créatrice a recréé dans l'éternelle sonorité de son silence.

J'ai vu les liturgies tragiques de la mer, la crinière des barres volaient dans une course éperdue de cavales.

Miserere

1937

Seigneur ! C'est contre toi que j'ai péché... Le mal
Je l'ai fait sous tes yeux... Contemple ma misère.
Et je n'ai plus rien avec toi, Notre Père !
Lépreux, je gis sur mon péché, comme à l'étal.

Adieu, mes amis, désenlaçons nos mains.
Plus rien n'est en moi de ce qui fut moi-même...
Je mentirais... Je ne sais plus si je vous aime...
Coupé de tout, j'irai sans vous par les chemins.

Chacun de mes baisers ment, mieux vaut fuir...
Le mal s'obstrue... Ah ! Cette boue à pleine gorge !
Le péché s'est fermé sur moi. Chaque jour forge
Plus serré le carcan dont je ne puis sortir.

Je vais par le royaume épais des morts, seul, pas à pas,
Seul, toujours seul, - l'amour expire à cette gangue -
Errant au monde vide, éteint et comme exsangue,
Mort avec moi... Et je ne souffre même pas.

Tristesse ! Mon passé n'est même plus à moi !
Mes plus chers souvenirs de moi grimacent
Un lendemain de carnaval souillé de masques.
Et le péché me colle au dos comme une croix.

X
X X

Ainsi je vais par les soirs tristes de Septembre,
Tout au long des étangs frangés de roseaux morts.
La grande plaine d'eau muette et nue, au bord
D'un ciel pâle où les oiseaux du Nord s'assemblent.

Les flots se retirant n'ont laissé que des boues,
Des arbres noirs enchevêtrés d'herbages bruns,
Des flaques d'eau mourante où tremble le déclin
D'un soleil morne...Et tout un drame se dénoue.

Étreint du froid de ces campagnes étrangères,
Je vais, hâve et lassé, nourrissant mon remord.
Rien ne me répond au silence des morts,

Que ce cri d'un oiseau traqué, sur les bruyères...

Toi-même qui me suis au long de ces rivages,
Compagne d'autrefois au sourire éclatant,
En vain tes lourds cheveux enlevés dans le vent !
L'ange qui me chassa m'a fermé ton visage...

Au soir du mal je n'ai trouvé, mordu de rage,
Qu'un horrible baiser où se heurtaient nos dents.

X
XX

Mais non ! Debout ! Surgis mon cœur, il faut fuir !
Je ne sais quel amour a descellé mon âme.
La vie est là, la vie immense qui s'acclame !
Le Printemps ne peut pas mourir !

La vie, ah ! la saisir en nous ! La vie est joie !
Déchirante douceur des soirs trop pleins... Tourment
Du Printemps suraigu qui fuse... Jours ardents !
Mais plus secrète en nous peut-être une autre joie ?

Et j'ai senti plus loin que l'épaisseur du mal,
Plus loin que le remord et la douleur coutumière,
Plus loin que moi en moi, au cœur même de l'être,
Jaillir... Ah ! Cet appel doux et brutal !

Comme un enfant dans le sein, le mouvement de la prière.

X
XX

Nous irons par les soirs d'été chargés de rêve,
O ma Bien-aimée, nous tenant par la main.
Toi que j'attends si pure au détour du chemin...
Pure de n'être que mon rêve.

Fiancée inconnue, épouse au nom secret,
Que l'amour émergé des sources de ton âme
Filtre fuyant reflet que condense une larme,
Affleure...

Variante

Fiancée inconnue, impalpable visage...
Source de songe, arrêt du temps où je revis
Le paradis perdu des contes abolis...
Sont-ils pas morts, mes songes fous d'enfant trop sage ?

Laisse, mon rêve, laisse ce bras sur mon épaule,
Qu'un visage demeure à mon besoin d'aimer.
Palpite, doux regard, aux marges du créé.
Tandis que lentement oscille sur son pôle

La lente nuit bleue aux étoiles sans nombre.
Je t'attends chaque jour, doux fantôme futur,
Tendre spectre émané du soir comme un chant pur.
Je t'attends...Et j'entends ton haleine dans l'ombre...

Les milles voix du soir bruissent pour toi seule,
Que compose en silence un chant de rossignol.
Me seras-tu ce chant d'oiseau ? Le souffle mol
Glissant de branche en branche un friselis de feuilles ?

Laisse, lente, filtrer en toi la nuit douce.
Centre, frisson subtil, son éparsse vouloir.
Respire note à note et restaure le soir.
Assume le silence au murmure de source.

Cantique pour Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face

« Elle est née, elle est venue, elle est morte. »¹
Vous avez raison, bonne Sœur,
« On n'aura pas grand chose à en dire
Après sa mort. »
Vous avez raison, bonne sœur.
Elle est venue, petite fille aux yeux tranquilles,
Elle est restée petite fille.
Ils sont si petits ses sacrifices,
Et si petites ses vertus
Héroïques...
Petites vertus, petits sacrifices...
« Le Bien-Aimé n'a pas voulu en moi de grandes choses.
Je me suis cachée comme la colombe
Au creux du rocher,
Deci delà picorant un grain pour les âmes...
Goutte à goutte, grain par grain, je me suis défaite.
La goutte après la goutte creuse son trou.

La piqûre après la piqûre écorche l'âme...
J'ai diminué pour que mon Bien-Aimé croisse,
Je me suis effacée pour que mon Bien-Aimé naisse.
Le voici, l'Enfant au grave sourire.

¹ Paroles prononcées par une sœur converse, sitôt la mort de Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus.

C'est fini le temps d'être puérile,
Et l'Enfant ne naît que pour le Calvaire.
Ah ! C'est le temps d'être virile, c'est le temps d'agir.

Pour le Bien-Aimé j'ai vendangé toute ma vigne,
Je l'ai vendangée grain par grain.
Vienne le vent maintenant, le vent et la grêle,
Et le soleil qui la dessèche et qui la mord.
Le vent a tout emporté, je suis comme une vigne calcinée.
Mon Bien-Aimé, dans la nuit des bêtes m'ont piétinée,
Les tempêtes m'ont ravagée...
Ah ! C'est le temps de se lever comme la sulamite devant l'Amour,
C'est le temps de chanter mon cantique à mon Bien-Aimé.

Mon Bien-Aimé est né en moi, voyez ma face sue et saigne,
Et je suis comme un voile pour essuyer le front de mon Bien-Aimé.
Je suis un voile pour mon Bien-Aimé. Voyez Sa Face imprimée sur ma face.
Un autre eut les mains percées, un autre eut le flanc troué,
Mais moi j'ai sur mon visage le Visage de mon Bien-Aimé.

Mon Bien-Aimé s'est dérobé...
Ah ! N'éveillez, ne réveillez pas le Bien-Aimé.
Avant qu'il le veuille...
Je me suis levée dans ma nuit, j'ai parcouru tout le rempart,
J'ai demeuré dans la tour de guet.
Des hommes m'ont surprise, ils m'ont piétinée.
Ils ont voulu m'arracher mon Bien-Aimé.
Mais mon Bien-Aimé est comme un bouquet de myrrhe sur mon cœur.

Mon Bien-Aimé revit en moi, voyez je saigne de son Sang.
Avec lui je me suis mise dans le foulon,
Avec Lui j'ai brassé la vendange.
Dès l'aurore je me suis mise dans son travail.
Voyez ma robe est toute teinte de son Sang.
Qu'il vienne maintenant, qu'il entre dans mon travail.
Qu'il amasse mes gerbes dans son grenier, qu'il distribue mon pain aux pauvres...
Le Bien-Aimé n'a pas paru.

Où donc s'est dérobé le Bien-Aimé ?
J'ai parcouru tout le rempart,
J'ai demeuré dans la tour du guet.
Dans la nuit l'ai dû brasser sans lui la vendange.
Sans lui l'ai coupé la moisson.
En vain je L'ai appelé, en vain je me suis parée,
En vain j'ai vendangé sa vigne...
Ah ! N'éveillez pas, ne réveillez pas le Bien-Aimé,
Avant qu'il le veuille !

Tous les vents du désert ont passé sur moi.

Je suis comme un cyprès calciné, l'olivier criblé de sable.
Le vent épais m'a submergée comme une mer...
Me voici debout et ma lampe ne s'est pas éteinte.
Le vent jaune m'a enroulée, l'océan du vent m'a desséchée.
J'ai crié de soif dans le désert...
Mes sœurs, n'éveillez pas, ne réveillez pas le Bien-Aimé,
Avant qu'il le veuille !

N'éveillez pas, ne réveillez pas le Bien-Aimé !
Qu'importe la douleur quand repose au fond de soi la paix !
Ah ! Qu'importe la vie quand on a devant soi la mort !
Au dernier jour se fendra le rempart, je me dresserai dans mon corps,
Et j'ouvrirai mon âme vide à tout mon Dieu !
Je serai debout dans ma joie, je m'ouvrirai comme l'aurore,
Je jubilerai dans l'or, j'aurai mon Bien-Aimé sur le visage et sur la terre
Je pleuvrai des roses !

Cantique pour un saint

Pauvre insensé, tu l'as voulu, voleur de cieux !
Toi, faible cœur, que le plus léger heurt assomme,
Tu as mêlé ton sang au Sang du Fils de l'Homme !
Croyais-tu que manger un Dieu ne fait pas Dieu ?

Marsyas écorché des forêts de la Grâce,
L'âpre joie m'a saisi la chair, me voici nu,
Sanglant de tout mon corps au tourment inconnu
De m'enfanter un Dieu que sa tendresse écrase.

O terre déchirée où le soc grince et geint,
Terre mordue de blés aux racines poignantes,
Ma sœur ! Un autre Germe en moi croît et m'étreint.

L'insatiable amour me ronge comme un feu...
Me voici nu, les pieds percés, les mains saignantes,
de mille plaies ouvert aux souffrances d'un Dieu.

Rituel familial

Pour la fiancée

O ma bien-aimée que je ne connais pas encore !
Il est vrai que du plus profond des âges Dieu a prévu que nous nous rencontrions.
Avant que nous ne fussions il a entendu ce oui par quoi nous nous donnerons l'un à l'autre.
Il a entendu ce mot que est Lui, ce oui qui est sacrement,
Cette parole de ma lèvre à ta lèvre qui est Dieu, et qui nous joint comme la terre et le ciel
comme le Christ et l'Église.

Bien-aimée je t'attends, je me suis voulu pur pour toi,
Je me suis voulu bon pour ton bonheur, je me suis voulu fort pour qu'un jour tu t'appuie sur moi. O femme, créature frêle, en toi je sais que je verrai Dieu.

Lui-même dans mon âme et dans ton âme, et qui est notre lien pour que chaque jour ensemble nous achevions son Christ.

Comme par un beau soir de fiançailles nous marcherons les mains unies dans la Grâce,
Pour que plus tard, quand nos petits seront grands et qu'il faudra quitter la terre,
Préparés par le don au Don, par l'Union à l'Union, par l'amour à l'Amour,
Nous nous retrouvons par delà notre mort, dans l'incommunicable extase.

Prière du soir

Nous voici tous ensemble rassemblés, mon Dieu, pour Vous louer.

La servante a coincé son tablier dans sa ceinture, le plus petit tête son pouce,

Mais c'est l'Église même dans notre chambre et Jésus au milieu de nous.

L'Église aussi vraiment que si les moines chantent au chœur, aussi vraiment que si Pie XI pontifie à Saint-Pierre.

L'épouse est à son époux et tous deux ont bâti l'Église.

La nuit vient, O mon Dieu, demeurez avec nous puisqu'il se fait soir.

Nous rompons avec vous le pain d'un jour accompli, nous consumerons nos fautes à votre amour.

Et comme la première étoile monte au ciel, comme cette première étoile sera notre prière à Marie,

Tremblante un peu, et pure, et simple.

Et quand nous nous relèverons nous sentirons notre cœur plus brûlant,

Parce que vous étiez au milieu de nous... et nous vous avons reconnu.

Benedicite

Benedicite...

A cette heure le père est vraiment prêtre,

C'est à lui et pas à un autre que revient cette invocation sur le pain et sur la table,

Devant lui comme un autel, et face à face un Dieu.

O Dieu nous vous offrons ces humbles présents de la terre,

Une corbeille de fruits, l'eau luisant aux verres, un simple repas familial.

Mais n'est-ce pas toute la terre ici résumée comme à l'autel, offerte sur la nappe blanche ?

Et n'est-ce point le monde jusqu'à nous abouti, ce monde que nous soulevons par la prière à Vous ?

Simple repas familial, mais prémisse du banquet même où la création jointe au Christ monte à Vous.

Et soutien de ce travail par quoi nous marquons la terre à votre signe ?

La mort

Adieu, mes bien-aimés, où je vais vous ne pouvez me suivre.

C'en est fini des beaux jours de la terre. Ne pleurez pas trop pourtant.

Que serait la vie sans la mort ? Et le calice sinon pour être bu ?

Ma vie est faite et je la vois à côté de moi comme mon œuvre,

Comme une hostie à prendre dans mes mains pour l'offrir comme elle est ronde et pleine,
et rien n'y faut, ni joie ni douleur.

J'ai vécu ma vie d'homme, il est temps que je boive ma mort.

O Pères, autour de nous toujours vivant, morts toujours présents dans notre âme,
Morts invoqués devant la table et le soir à l'âtre.

Comme autrefois on préparait le repas aux mânes.

Nous avons fait place parmi nous, votre prière est à chaque rite de notre vie.

Morts, nous avons insufflé votre esprit dans nos enfants, nous leur avons donné votre
âme,

Nous avons voulu qu'ils soient ce que vous fûtes, ils ont prolongé le sillon.

La terre est à eux, ils la cultivent. On vient d'engranger la moisson. L'usine marche...

Et quand la peine est trop dure, O morts ! nous savons où vous joindre.

Un moment vous-même dans notre bouche et votre corps dans notre corps.

L'âme n'est pas si disjointe au corps que nous ne vous possédions tout entiers, l'absence
s'est muée en Présence.

O Présence vraiment réelle où tout ce qui nous manque est retrouvé !

Ode pour la stèle d'un jeune Athénien

Je voudrais dire la poésie des stèles...

Au Céramique je les ai vues dans la lumière grecque, dans la douceur précise d'un jour
pur, - mais c'est vous, stèle d'un jeune homme, au hasard du musée d'Athènes, qu'ici j'évoque.

Debout, le visage tourné et comme perdu dans l'absence, les yeux aveugles de silence, les
mains mortes... mon frère, en vain t'attendent les vivants, l'enfant qui pleure, le chien, et ce père...
frère si triste, voilé d'ombre, séparé...

Et j'aurais voulu te dire la consolation d'un vivant.

O mon frère hellène, depuis deux mille ans disparu, la mort n'est qu'un accident de notre
immortalité. En vain toutes ces larmes, en vain ton regard absent : nous vivons de la même vie.
Mon frère, nous vivons, nous sommes des ressuscités. Nous vivons ! Nous vivons ! Au matin de
Pâques notre Christ est ressuscité, nous avons brisé le tombeau – dans un grand fracassement de
pierre jaillie comme un cri, stridents de la terre et du linceul. Debout ! Ah ! Laisse moi ! Je crie de
joie...

Nous vivons, mon frère, nous vivons ! Je suis Jonas rejeté du monstre.

Je suis Daniel hors de la fosse !

Que m'importe la licorne, l'abîme ouvert,

Puisque déjà je suis vivant, je vis.

Arrière faux juges d'Israël, vieillards iniques,

Je sais que mon Rédempteur vit,

Et chaque jour je ressuscite.

Je suis comme le cri clamé tout nu de la trompette,

Le soleil a l'éclat brutal de midi,

Je vis.

D'un seul jet, d'un seul élan porté, toute la vie d'un seul coup en moi bue,

L'éternité – comme un trait – que je possède.

Je bois à Dieu, je suis dans l'instant unique, je participe,

Je vis.

Se savoir vivant de la vie qui ne passe pas,
Cette chose en soi, immobile, et qui ne passe, et qui ne change, et qui n'est pas
renouvellement,

la vie.

Se savoir hors du temps, et que tout passe, et que le monde n'est qu'un cerne de contre-
jour dans le brouillard,

Comme un tampon entre la vie et nous.

Le savoir,

Par delà le monde je suis intelligence nue et brutale comme un ange,

Ce corps même est intelligence, ce corps même ressuscité,

Le corps jailli du corps, comme une épée hors de la gaine n'est qu'un éclat.

Je vis.

Ah ! Qu'importe la mort, puisque je ne puis pas mourir,

Qu'importe la mort, puisque vous tous, mes morts, vous vivez !

Oh ! Tous ces morts en moi vivant, nourris par moi,

Nourris de moi,

Nourris du Pain de ma bouche avec ma chair que j'y mêle,

Nourris du Vin coulant avec mon sang.

Pour eux je m'offre,

Et je suis moi-même une hostie

Pour la communion des Morts.

Mais voici l'Hostie, la seule,

Celle par laquelle je vis, celle par laquelle je donne,

Car je ne distribue que ce que je n'ai pas,

Je ne puis donner que le bien d'un autre :

Je suis ce pauvre qui vole pour être généreux.

Mes Morts,

Par ces longs jours d'hiver, Oh ! si pareils au Purgatoire,

Quand le soleil se couche rouge et qu'il fait froid,

Par ces longs jours, Oh ! combien lourde la borne de nos corps,

Combien étroit ce corps où il faut vivre.

Je ne dépasserai pas mes mains, je n'étreindrai pas plus loin que mes deux bras,

Je ne serai pas sur plus de sol que mes deux pieds.

Sentir le corps comme une gaine étroite, et qui se tend et qui ne craque...

O Morts ! Morts délivrés ! Morts ouverts à toutes les âmes !

Intelligences.

Vous êtes la pensée pure embrassant tout espace, la vision,

Et sous votre regard le monde entier nageant parmi les nuages dans l'azur,

Vous êtes l'amour délivré, l'embrassement de toutes choses,

La possession sans pertes,

Vous êtes la joie absolue, la plénitude, l'immobilité

Le repos au sommet du jour sans crépuscule,

Vous êtes l'instant sans fin, la seconde immuable, la crête aiguë,

L'infini de la Résurrection,

Avec l'Éternité comme un dé clic, aspirés dans l'Éternité, morts sans début,

Morts qui voyez Dieu face à face...
Morts vivants.
Morts vivants et non pas de je ne sais quelle immortalité lymphatique.
Morts vivants de la vie, et demain avec un corps qui sent, des yeux qui voient, des mains qui touchent,
Et Dieu même,
Dieu perçu dans la chair, Dieu touché par la chair, Dieu saisi par la chair !...

Mon frère, ma passion doit étonner ton âme grecque... Mon frère j'ai dépassé votre sagesse, vois, depuis vingt siècles je vis dans la folie de la Croix.
Et mon frère, devant ta stèle j'ai versé cette libation de parole... Accepte la voix d'un vivant presque aussi vivant que les morts.

Le sens des heures

Des heures majeures : MATINES, LAUDES, VÊPRES.

Le sens est suffisamment indiqué par un élément dominant.

L'INVITATOIRE d'où la louange nocturne flue et s'épanouit

le BENEDICTUS et le MAGNIFICAT, les deux cantiques de l'Incarnation, vers lesquels tendent de tout leur élan les deux sacrifices de louange et d'encens, celui du matin et celui du soir.

C'est donc en méditant ces textes que l'on peut mieux s'introduire dans la prière de l'église ; ce sont des centres vitaux de louange du Corps mystique.

La référence aux hymnes surtout en ce qui concerne l'heure de VÊPRES, complète et illustre utilement ce travail.

Quant aux petites heures, leur caractère organique est beaucoup moins accusé, encore que chacune d'elles ait sa tonalité bien propre.

PRIMES et COMPLIES qui se répondent à la façon de LAUDES et VÊPRES, marquant la composition la plus complexe ; ce sont les heures les moins explicitement rattachées au sacrifice eucharistique.

Mais TIERCE, SEXTE et NONE dont la structure est élémentaire, sont clairement caractérisées par leurs hymnes.

Le sens des heures

Prél. Le cycle de la lumière créée et le cycle de la lumière éternelle

MATINES

- 1- Présence du roi
- 2- envahir le visage de Dieu
- 3- jubilation du salut
- 4- les quatre dimensions du créé
- 5- le pasteur
- 6- entrer dans Ses chemins
- 7- invitation au repos

LAUDES ET VÊPRES

- 1- sanctification de l'autel
- 2- sanctification de l'humanité
- 3- le BENEDICTUS, cantique du désir
- 4- le MAGNIFICAT, cantique de la charité
- 5- appropriation du MAGNIFICAT
- 6- la création à l'heure de vêpres

- 7- chant du Pater
- 8- pacificans per sanguinem crucis

PRIME et COMPLIES

- 1- loi du travail
- 2- le christ et la matière
- 3- les heures de lutte
- 4- organisation de prime
- 5- l'ascèse
- 6- mémoire des héros de la race
- 7- charité fraternelle
- 8- Complies et le souci du salut
- 9- l'heure des anges
- 10- être comme des fils.

DIEU ayant créé l'Homme successif reprend dans l'œuvre de Sa divine liturgie le mode cyclique qui lui a servi aussi à accomplir les desseins de sa Rédemption. La vie hiératique de l'Église se déroule ainsi suivant le jeu périodique de l'Ombre et de la Lumière, du Travail et du Repos, des Saisons et de l'Histoire. C'est le premier qui nous intéresse ici en raison de son insertion particulièrement intime dans l'Office.

LUMIÈRE INCIRCONCRITE : tel est le beau nom que St Grégoire donne à DIEU. Mais telle est la transcendance divine que pour avoir une idée de cette pure Splendeur l'homme doit commencer par nier ou plus exactement renier toute clarté visible ou créée. C'est dans la Nuit que sera premièrement atteinte la lumière divine. D'où le caractère propre de Contemplation que revêt l'office de Matines. L'Ombre, la Solitude, le Silence : c'est ici qu'il faut prendre contact avec la Lumière, la Trinité, le Verbe. La pensée nous y rejoint sans cesse de ces grandes nuits de l'Histoire où DIEU s'est complu à entreprendre les Œuvres de Sa Puissance : Nuit du néant où surgit le Monde, espoir de l'Incarnation ; Nuit de Noël où parut l'Humanité de DIEU ; Nuit de Pâques qui consomme le Sacerdoce du Jésus-Christ ; Nuit dernière où Il reviendra : « Alors, dans une nuit orageuse et obscure, le ciel s'ouvrira par le milieu, afin que la lumière de DIEU qui en descend apparaisse sur toute la terre comme un éclair.. Cette nuit nous la célébrons par une Vigile pour attendre la venue du Roi, notre DIEU : de cette célébration de la nuit il existe une double raison, Il y est ressuscité après avoir souffert, et, plus tard Il doit y recevoir l'empire de la Terre. » (Lactance) Ajoutons-y l'obéissance au précepte : Veillez et priez !

Mais la lumière, la Parole, le Fils s'est incarné : EMMANUEL, DIEU avec nous jusqu'à la fin des temps. Et de cette présence qui est pratiquement l'Église le premier gage est le Sacrifice de Son Corps et de Son Sang sur l'autel chaque matin. Encadrant la Messe remarquons maintenant ces deux offices de Louange : Laudes et Vêpres, heures vraiment eucharistiques au double sens du mot : Actions de grâces et prolongements du Sacrement du Corps du Christ. C'est la réplique à l'injonction du Seigneur : « Quand vous prierez dites : PÈRE, QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ, QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE, QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE ! »

DONNEZ-NOUS NOTRE PAIN, PARDONNEZ-NOUS, DÉLIVREZ-NOUS DU MAL ! Tel est le sens profond des petites heures et la résonance en elles de l'enseignement évangélique. Car l'Église non moins que de louer DIEU, et sachant que c'est la première manière de le louer, se préoccupe de nous SAUVER.

Essayons maintenant de pénétrer le sens de l'Office nocturne, en méditant l'Invitatoire qui est en comme la solennelle préface.

Matines

1) La nuit est le temps de notre liberté. - Tout le jour il a fallu travailler, loi de nature qui nous configure en un sens au divin artiste qu'est le Père, au divin ouvrier qu'est le Verbe, surtout le

Verbe incarné dans la consécration qu'il donne à Nazareth au travail des mains humaines, à l'art même et à l'activité qui est le Saint-Esprit – loi cependant qui par le fait de notre déchéance nous mécanise, nous sclérose, nous enroutine et nous blase, pour peu que nous ne réagissions pas par un perpétuel effort d'amour et de lumière. Mais voici l'ombre, voici la nuit, voici le temps de notre liberté.

Non point cette liberté qui consiste à suivre le caprice, mais cette autre, la liberté des enfants, qui est la liberté même de la Grâce (en un sens ces mots : Grâce et liberté sont synonymes - la Grâce ne va-t-elle pas contre tout le convenu, le prévu, le mécanique, l'habituel ?) la souveraine et pure exaltation d'un être pour lequel DIEU est le climat normal et vivre consiste avant tout à s'ébattre dans la Lumière, la Beauté et la Charité des Trois Personnes – pour qui l'amour et tout ce qui en procède est comme le jeu sous le regard de son père, d'un enfant premier-né.

Or ce Père est encore notre Roi, et c'est sous la forme de l'adoration que le tribut de piété filiale lui est premièrement rendu. REGEM CUI OMNIA VIVUNT ? VENITE ADOREMUS. Rien mieux que cet invitoire de l'Office des morts (les morts qui sont les survivants) ne nous infuse le sens de la Présence des DIEU. Souveraine Charité DIEU est aussi Souveraine Noblesse, Souveraine Beauté. Fils de DIEU il s'agit de transposer à l'ordre surnaturel tout ce qu'il y a de plus pur, de plus parfait dans l'ordre des relations humaines. Il y a une distinction, une civilité, une COURTOISIE du climat de la Grâce : elle nous est donnée par le don de Crainte de DIEU qui n'est rien moins qu'une terreur, en réalité une muette et suprême admiration, le sens de la Grandeur ; c'est le don de Crainte de DIEU qui met en nous la conscience de notre dignité, ce Sacerdoce royal dont parlait Saint Pierre à ses fidèles, et dont l'exercice solennel dans l'Église est justement la Liturgie.

Et presque tous les Offices des Saints c'est à cette formule qu'ils nous ramènent : Venez, adorons le Roi...

2) « Venez, poussons des cris de joie en l'honneur de Yahweh ! (ou, comme le dit avec une admirable concision notre texte latin exultons au Seigneur !) Acclamons le rocher de notre Salut ! »

Et ceci qui est strictement intraduisible à force de plénitude : PRAEOCCUPEMUS FACIEM EJUS IN CONFESIONE ! Praeoccupemus : il s'agit au sens propre d'envahir, et d'envahir quel domaine ? le Visage de DIEU.

Toute cette première partie de l'Invitoire est un appel à la louange divine, et comment louer ce qu'on ne connaît pas ? DIEU est là. Il nous habite, mais il faut en prendre conscience. Essayons de l'atteindre, à tâtons s'il le faut selon le précepte de St Paul. Véritable expédition en DIEU, pèlerinage dans les perfections divines. Mais le contemplatif s'aperçoit vite que DIEU n'est qu'un visage. Il n'a pas de corps, Il n'est qu'esprit. Il n'est qu'un regard pour ainsi dire. Et ce regard comment le rencontrerons-nous ? David répond par la louange : IN CONFESIONE. Nul en effet ne voit le Père si ce n'est le Fils, et qu'est-ce que le Fils sinon la Louange subsistante ? Quel autre chemin suivre pour entrer dans la communion du regard divin sinon celui de l'assimilation progressive au Fils par l'exercice de cette louange dont Il est le suprême exemplaire.

PRAEOCCUPEMUS FACIEM EJUS IN CONFESIONE – Envahissons le visage de DIEU par la louange – Louange et contemplation sont intimement mêlées, et affectées d'une mutuelle efficience. Point d'intelligence si vous ne commencez pour par L'aimer et par Le louer. Point de louange si vous n'acceptez pas de Le voir, de Le sentir, de Le connaître – l'une et l'autre d'ailleurs sont elles autre chose que le petit commencement terrestre de notre béatitude éternelle. Louange et contemplation nous n'aurons pas besoin de passer de l'une à l'autre elle ne seront alors qu'une seule chose. Saint Augustin quand il essaie de nous faire entrevoir le Paradis ne parle pas autrement : VACABIMUS ET VIDEBIMUS, VIDEBIMUS ET AMABIMUS, AMABIMUS ET LAUDAMUS – Vision qui par l'amour flue en louange. Mais ce qui résume peut-être le mieux tout cela, c'est cette

grande Liberté (VACABIMUS) dont nous parlions tout à l'heure. Spontanéité divine, celle du Verbe lorsqu'il jaillit de son Père et se jette dans ses bras dans cette effusion qui est le Saint-Esprit.

3) EXULTEMUS, JUBILEMUS. Le psalmiste et avec lui l'Église ne se tient plus de joie, songeant qu'il est là le Salut. La grâce offerte au début des temps, la grâce gagnée sur la Croix, la grâce répandue et montant comme une sève dans le Corps mystique, la grâce éclatant en fleur dans la vision béatifique – Et songer qu'il peut y avoir en des cœurs d'hommes doute et dispute à ce sujet, qu'on peut hésiter s'il n'est pas meilleur de se pencher vers d'autres biens, des biens créés ! Alors l'Église se prend à considérer le domaine du Roi, et à l'appel à la contemplation qui ouvrait l'Invitatoire succède une méditation sur l'œuvre des mains divines.

4) « Car c'est un grand Roi que le Seigneur, un grand Roi au-dessus de tous les dieux. Il tient dans sa main les extrémités de la terre et les cimes des montagnes sont à LUI. À LUI appartient la mer car c'est lui qui la faite ; la terre aussi : ses mains l'ont formée ! »

Nous est-il permis par un rapprochement tout libre de textes et pour une meilleure intelligence spirituelle de rappeler une parole de St Paul aux Éphésiens : « Je fléchis les genoux devant le Père... afin que le Christ habite dans vos cœurs par la Foi, de sorte que... vous deveniez capables de comprendre avec tous les Saints quelle est la largeur, et la longueur, la sublimité et la profondeur même de connaître l'Amour du Christ ; en sorte que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu. » -QUAE SIT LATITUDO ET LONGITUDO, ET SUBLIMITAS ET PROFONDUM... UT IMPLEAMINI IN OMNEM PLANITUDINEM DEI. Eph. III, 14-19.

Ici c'est du Christ même et de son amour qu'il est question. Mais l'amour du Christ – le Sacré Cœur - est-il autre chose que l'éternelle Charité de DIEU embrasant ce cœur d'homme auquel le Verbe s'est personnellement uni ?

« On est fondé, écrit Jacques Maritain, à penser que les quatre dimensions dont parle St Paul ne concernent pas seulement la sphère de la contemplation des Saints, mais d'une façon générale l'organisation et la structure fondamentale des choses de l'esprit, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. » Il nous semble à notre tour reconnaître ici dans les paroles de David un écho atteignant jusqu'au cœur de l'ordre matériel et cosmique de cet ordre divin qui s'achève dans la grâce et l'Incarnation, parce que celui qui a fait ceci est aussi celui qui a fait cela. N'est-il pas émouvant et stimulant pour l'intelligence de la Création, qu'ayant envisagé dans tout son ambitus l'œuvre des mains divines, après les cimes des montagnes et l'immensité de la mer, le psalmiste s'arrête à cette quatrième dimension, à ce PROFONDUM mystérieux qui est l'abîme du cœur humain, et qu'à ce spectacle il s'arrête pour se prosterner, adorer et pleurer : « Venez, prosternons-nous, et adorons, PLEURONS devant le Seigneur qui nous a créés. »

Les maîtres spirituels formés par le St Esprit ont toujours rapproché le Don de Science, celui des dons du St esprit qui se rapporte à la connaissance des choses créées, de la Béatitude et du Don des larmes – Bienheureux, dit Jésus, ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! - Nous avons ainsi bien lieu de penser que le détachement des choses créées, nécessaire au principe de la Contemplation se joint à un grand Amour pour elles en vertu duquel, connues dans leur misère et leur grandeur, leur destination éternelle dégagée de leur caducité, elles provoquent en nous les larmes de la Science du St Esprit.

« Pleurons devant le Seigneur qui nous a créés, car le Seigneur est notre DIEU et nous sommes les peuples de Son pâturage, les brebis que Sa Main conduit. »

5) C'est l'instant où l'Église qui a commencé par la Crainte de DIEU l'adoration de Sa Beauté et par une grande joie, et qui a poursuivi dans la considération des œuvres de Sa puissance, vient au terme de la tendresse. Piété de David, piété de l'Église répondant à la tendresse de Jésus qui se nommait lui aussi le Pasteur. Tendresse du mystère de l'Incarnation et de l'Humanité du Christ. Nous remarquons une fois de plus combien, dès qu'approche le contact de cette humanité et de ses mystères s'insinue en nous une charité plus fraternelle que notre amour, une amitié

vraiment d'homme à homme et qui nous introduit de plein pied au plus profond du cœur de DIEU.

Pasteur du pâturage humain, il l'était en toute hypothèse, mais il a fallu pour que nous nous en rendissions compte qu'il prit chair et nous parlât, se fit notre nourriture par la médiation du pain, notre boisson enivrante, nous illuminât de l'éclat de ses paraboles et de sa doctrine. Alors en présence de cette créature qui est aussi et en même temps le Seigneur, qui réunit en lui tout ce qui a commencé et tout ce qui n'a pas eu de commencement, une émotion s'introduit en nous qui n'est plus de la chair, des larmes tombent sur ce pauvre monde qui sont les larmes du St Esprit, gémississement inénarrable de DIEU, soupirant au plus secret des cœurs humain le désir qu'a DIEU d'être accueilli, d'être aimé. Celui qui était tout à l'heure le Prince, le Roi des Rois, le Maître des montagnes et le Souverain de la mer, celui-ci, berger qui pleure une brebis perdue, se fait quémendeur d'un amour créé, d'un amour dont Il est lui-même le principe, revêt le vêtement humain de l'humilité dont lui seul dans Son éternité réalise la perfection, sollicite le petit mouvement d'adhésion qu'Il comblera, éveille la faim et la soif qu'il rêve de satisfaire, prépare tout ensemble le banquet qu'il désire d'un grand désir et souffle à l'oreille de l'homme l'Appel aux Nocés. Que nous sommes loin de la Sagesse et de la Contemplation des philosophes ! C'est les simples et les pauvres qui sont des docteurs. Mon DIEU, je vous rends grâce, dit Jésus, d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents, et de les avoir révélées aux petits. Mon joug est doux et mon fardeau léger. Venez et vous trouverez le repos pour vos âmes – Le bon pasteur est là, et l'Évangile et l'Eucharistie. NOS AUTEM POPULUS EIUS ET OVES PASCUAE EIUS : mots qui réintroduisent dans notre contemplation le sens de l'accessible, du donné, du familier et du familial – Que dit le Bon Pasteur à toutes ces brebis pressées autour de lui pendant le temps de Son service, tout au long de l'OPUS DEI ? Il dit comme aux apôtres un jour : Mes tout-petits.

Ombre, solitude, silence, telle est cette nuit où nous avons entrepris de le louer. Mais le jour reviendra, ramenant avec lui son train d'activité, de bruit, de lumière criante. Pourtant DIEU n'en sera pas plus absent qu'Il ne l'était de cette nuit. Il ne cessera pas davantage de nous parler, de nous dire en Son Verbe et Son Fils les paroles qu'Il veut nous faire entendre, et qu'Il désire germer en nous sous forme de bonnes œuvres, intelligence, louange, obéissance, humilité. Et tandis que nous sommes rapprochés de Lui, pendant cette nuit sainte – SACRATISSIMO HUIUS DIEI TEMPORE – le Seigneur prend la parole plus haut : Prenez garde !

HODIE SI VOCEM EIUS AUDIERITIS NOLITE OBDURARE CORDA VESTRA. Brebis que Sa main conduit, AUJOURD'HUI puissiez-vous écouter Sa voix !

Et voici ce qu'Il dit : N'endurcissez pas vos cœurs comme aux jours de la provocation et de la tentation dans le désert où vos Pères m'ont tenté et m'ont éprouvé quoiqu'ils eussent vu mes œuvres. Pendant quarante ans J'ai été irrité contre cette génération et J'ai dit : C'est un peuple au cœur égaré. Ces hommes n'ont pas su comprendre mes desseins ! C'est pourquoi je fis ce serment dans Ma colère : Ils n'entreront pas dans mon repos !

Ces hommes n'ont pas su comprendre mes desseins... - Desseins de DIEU, mystère toujours neuf, indéchiffrable autrement que par la foi nue (ou par la candeur du regard des Anges) c'est tous les jours qu'ils nous posent des problèmes si nous n'avons pas mis au principe l'obéissance et l'humilité. Et voici que dans cette nuit le Seigneur nous dit : attention, AUJOURD'HUI puissiez-vous écouter Ma voix !

Il y aura dans cette journée que la prière nocturne commande, prépare et féconde, des propositions divines qui seront faites, des avances. Il parlera. Mais si le silence est divin, ce Silence où éclot le Verbe, vous a quittés, entendrez-vous ? Peuple au cœur dur ! Et quelle sera cette parole ? L'invite à une adhésion nouvelle à Sa volonté, le signal d'un acte d'amour, caché, bien secret, au cœur de quelque acte banal. Prêtez l'oreille, quel est-il ?

7) Il faudrait aussi méditer sur cette menace qui clôt le psaume Invitatoire : Ils n'entreront pas dans Mon repos. Le Repos, la PAX bénédictine, c'est la grande promesse et c'est aussi pour ceux qui le manquent la grande privation, Le grand abandonnement divin à cette nuit de la Foi où

nous sommes invités à opérer tout le jour elle est le lieu d'habitation en ce monde de la Paix qui est le Christ lui-même et qui fleurira un jour dans la Vision béatifique. Il s'agit de savoir si notre désir va à devenir des enfants de DIEU, c'est à dire selon la béatitude septième des amateurs du silence où l'on entend DIEU, de l'ombre où cette admirable Lumière se laisse soupçonner, de la solitude où s'établit le commerce d'amitié avec les Trois Personnes, des PACIFIQUES.

Laudes et Vêpres

1) Il importe de rappeler que premièrement le rite dans l'office solennel accompagne au chœur le chant du BENEDICTUS et du MAGNIFICAT. L'encensement, le sacrifice déencens, rite qui dans la liturgie mosaïque constituait l'office du matin et du soir, se transfigure ici du double fait de l'objet auquel il s'adresse et du chant qui l'accompagne. Notons seulement qu'au témoignage de l'Épître aux Hébreux et de toute la primitive tradition chrétienne, l'autel représente le Corps du Christ, Heb, XIII, 10. Comment aussi ne pas rappeler cet autel de l'Apocalypse qui prononce lui-même la formule définitive : C'en est fait. Cet autel, le célébrant à la messe le baise chaque fois qu'il doit souhaiter aux fidèles et participants la divine compagnie par le Dominus vobiscum. Il est exactement le témoin visible de l'humanité du Christ invisiblement présente dans le sacrement eucharistique. Et c'est à cette humanité que va l'encens, de même que c'est à son contact spirituel que le verbum cordis, la parole de notre cœur, prend sa valeur filiale et divine pour être Sa propre louange. Mais quel relief donne à notre culte l'appropriation de ces deux cantiques qui, l'un vers l'aurore, au temps de la Promesse et de l'Attente, l'autre sur le soir, dans la paix de l'accomplissement, accompagnent cet encensement où dans beaucoup de cas le remplacent : deux cantiques que nous pouvons appeler vraiment les deux cantiques de l'Incarnation, émanés des lèvres saintes de Zacharie, l'héritier des patriarches et des prophètes, le Père du Précurseur, et de Marie, la femme nouvelle, l'Immaculée Mère de la nouvelle race et du divin Adam.

2) On se souvient comment, selon le récit de St Luc, le prêtre Zacharie, le jour où il lui fut donné, selon l'ordre de sa classe, et en vertu du tirage au sort, d'offrir le sacrifice de l'encens, reçut dans le Sanctuaire, par le ministère de l'Archange Gabriel, debout à droite de l'autel de l'encens, la révélation divine que sa femme, jusqu'alors stérile, lui donnerait un fils ; comment ayant douté dans son cœur il fut pour sa peine frappé de mutisme jusqu'au jour de l'accomplissement des promesses. « Quand les jours de son ministère furent accomplis, il s'en alla dans sa maison. Quelque temps après, Élisabeth, sa femme, conçut. »

L'être qui venait d'entrer dans le monde était Jean-Baptiste, le précurseur, l'Ami de l'Époux, la véritable articulation de l'ancienne Alliance et de la Nouvelle. N'avons-nous pas le droit de dire que dans cette heure, au déclin de la religion mosaïque, où le prêtre Zacharie dernier fleuron du Sacerdoce d'Israël reçoit la visite de l'Archange de l'Incarnation, le culte ancien a virtuellement pris fin, et a commencé le culte nouveau dans la célébration silencieuse d'un office de neuf mois, le premier chant de Laudes matinales avant que ne lève le soleil ?

C'est la fin de la nuit antique, car voici monter doucement et mystérieusement sur l'ombre du monde la blancheur d'une pureté sans tâche, et dans une bourgade de Galilée s'accomplit secrètement la parabole du Cantique. DIEU s'est trouvé sur terre un repos, une tente, et le Fils bientôt s'incarne au sein de Marie. Mais alors, secret et suggestif dessein du Père, s'accomplit ceci que la Mère du Sauveur s'en va, poussée à travers les montagnes, rendre visite à celle qui a conçu le Précurseur depuis tantôt six mois. Il se passe ici comme un sacrement qui nous permet de dire que Jean-Baptiste est le premier saint du Nouveau Testament plutôt que le dernier de l'Ancien ; car ne le voilà-t-il pas qui dans une minute inoubliable, spirituellement et sans contact de chair, mais par la suprême pointe de l'esprit, reçoit le baiser du Verbe incarné, en un tel transport d'allégresse qu'il en bondit au sein d'Élisabeth. Consécration du héraut et de l'Ami, consécration du Chant du matin, de la Voix du désert, par la mystérieuse présence et la silencieuse onction de l'humanité du Fils.

3) La visite de Marie se prolongea trois mois, et c'est seulement à la veille de la naissance de Jean qu'elle prit congé d'Élisabeth.

Chacun a présentes à l'esprit les circonstances miraculeuses de cette naissance, et comment lorsque Zacharie toujours muet imposa par écrit à l'enfant que l'on venait de circoncire le prénom de Jean, c'est à dire : Grâce de DIEU – ou encore : DIEU est la Grâce, ses lèvres s'ouvrirent, sa langue se délia, et rempli de l'Esprit Saint, il entonna le BENEDICTUS.

Le BENEDICTUS est le chant d'action de grâce et de louange au Christ qui va venir. Mais c'est le chant d'un cœur béatifié et sanctifié par le sacrement de l'Humanité du Christ. Le BENEDICTUS est le cantique de Jean-Baptiste bien plus que celui de Zacharie. Sans doute il ne pouvait le proférer lui-même de ses lèvres charnelles pour des raisons plus profondes que son état de nouveau-né : pour cette raison que toute sa vie il devait être la Voix et non pas la Parole ; mais nous ne pouvons pas nous y tromper ; c'est Jean qui délie les lèvres de son père et lui confère le don de prophétie. C'est de la sainteté de Jean que jaillit cet hymne, cette explosion de joie, premier acte du ministère d'un homme qui, toute sa vie devait être un index tendu vers le jour du levant.

Ce texte en fait se passe aisément de commentaire, qui, en deux phrases prestigieuses, jette un pont (et ce pont n'est-il pas l'Incarnation même, le Christ n'est-il pas notre pontife ?) entre la promesse et le Don, entre la Prophétie et l'accomplissement, la réalisation déjà presque secrètement complètement. Qu'il nous suffise ici de ne souligner le sens que prennent en fonction de l'Humanité du Christ, en fonction du Corps du Christ, que tout à l'heure la Messe va nous donner et auquel Laudes nous prépare, des expressions comme celle-ci : VISITAVIT, Il nous a visité, et d'une façon non moins admirable qu'il a visité Jean-Baptiste, dans Son Corps et Son Sang, mystiquement immolés – TESTAMENTUM : ce mot qui signifie tant de choses, mais particulièrement Alliance et Gage – ce Gage qui est encore ce Corps et ce Sang, présents pour les siècles dans l'Arche d'Alliance de l'Église, tables plus vraiment écrites du doigt de DIEU que celles du Sinaï – et surtout le divin verset onzième : PER VISCERA MISERICORDIAE DEI NOSTRI IN QUIBUS VISITAVIT NOS ORIENS EX ALTO – Les entrailles de la Miséricorde de DIEU, quoi jamais pourrait nous en parler comme celui qui après avoir été la lumière venant d'en haut... sera tout à l'heure notre Pain et notre Vin ?

4) Le MAGNIFICAT est né du même cours d'événements qui a donné origine au BENEDICTUS, et il est encore moins besoin ici d'en rappeler les circonstances. À la différence de Zacharie, ou même de Jean-Baptiste ce n'est plus ici l'objet d'une promesse à accomplir ou d'une visite passée qui prend la parole pour dire l'espoir ou l'exultation de la proche attente ; c'est une âme en pleine possession de son Christ, qui Le proclame présent et qui Le donne. Le MAGNIFICAT eut pu tout aussi bien jaillir du dialogue avec l'Archange dans la petite maison de Nazareth et servir de conclusion à l'Annonciation. Il n'en est rien pourtant et cela nous est très significatif que le chant n'ait jailli des lèvres et du cœur de la Vierge qu'au temps où pour la première fois remplissant son rôle de Médiatrice elle le communiquait à Jean. Jean qui représente ici toute l'Humanité à racheter. Le MAGNIFICAT n'est plus un cri d'attente ; il n'est plus seulement le cri de la possession d'un cœur comblé ; il est le cri de la Charité qui se répand. Apparemment Marie parle beaucoup plus d'elle-même que Zacharie ne le faisait dans le BENEDICTUS. Mais de même que celle qui clamait : FECIT MIHI MAGNA QUI POTENS EST, atteignait au même instant le fond de l'humilité, de même elle est plus dépouillée qu'aucune créature celle que la pleine possession de son Christ et de son DIEU a vidée d'elle-même. Et quelle possession requiert plus totale emprise que celle d'un être qui prend chair de vous, quand encore cet être est le Verbe, la Sagesse et le FILS de DIEU.

5) Ainsi au terme ou vers le terme du jour, l'âme que la communion au Seigneur a le matin comblée, et qui a du laisser fluer d'elle-même sur les autres le trop plein de la Béatitude que son Seigneur lui conférait, éprouve-t-elle le besoin de récapituler ce jour en LUI. Oh ! Il ne s'agit de rien

moins que d'un examen de conscience. Il aura son temps à l'heure de Complies. Il s'agit moins pour l'instant de pleurer ce que nous n'avons pas fait, ou que nous avons mal fait, que de tout reporter en lui, et le bon particulièrement qui prît en Lui sa source ; mais le mauvais aussi pour le brûler dans la fournaise de Son cœur.

Oblation du soir, SACRIFICIUM VESPERTINUM, sacrifice de Louange encore, mais louange d'un cœur comblé. Notre porte-parole ce n'est plus même Jean-Baptiste, quelle que soit sa grandeur, c'est la Vierge Mère, c'est Marie.

Encensement de l'autel sur le soir, de l'autel qui est le Christ, et si l'encens matériel et son nuage visible sont absents, nous avons du moins sur cet autel qui est Son Corps invisible et présent, et qui est en même temps un Feu ardent parce que l'habitable de la Charité divine, du Saint-Esprit, à répandre notre louange et notre Amour, déjà transfigurés de lui. On voit assez combien le chant de Vêpres doit être sincère. Au matin, il s'agissait de Le désirer, d'En avoir soif vraiment avec cette intégrité des Saints de l'Ancien Testament, et d'ailleurs du Nouveau, avec le cœur de Jean-Baptiste. Ce soir il s'agit de l'avoir communiqué, de L'avoir répandu avec la Charité de Notre Dame. Tout cet ensemble qui partant de Laudes en passant par le Sacrifice Eucharistique vient aboutir au MAGNIFICAT de Vêpres est un itinéraire qui nous faisant revivre la totalité de Ses mystères, de son Attente et de Son Incarnation à Sa mort reproduite dans la Messe, à sa Résurrection et à Son Ascension, à Sa Vie permanente dans l'Église, est une divine institution du Saint-Esprit pour nous transformer en Celui qui étant la Louange aussi, le FILS, et étant la Sagesse est aussi et surtout l'Amour.

6) Il y aurait de dire un mot des hymnes de Laudes, ce sont aussi les plus pures beautés de la prière de l'Église. Mais d'un autre côté leur esprit nous semble parfaitement exprimé par le visage de St Jean-Baptiste et par ce grand désir, cette grande joie de la Lumière qui va venir, déjà sensible au BENEDICTUS. Un hymne comme le SPLENDOR PATERNAE GLORIAE, du lundi est lumière par lui-même fécondant à souhait pour un cœur qui a une fois compris ce que c'était que de désirer le Christ, désirer de coopérer au Christ et à la grande œuvre filiale de l'Incarnation et de la Rédemption, et qui s'y exerce chaque jour. Il faut en dire autant, toute proportion gardée, des autres hymnes de la semaine.

Quant aux hymnes vespérales, elles revêtent une signification particulière du fait qu'elles sont consacrées au cours de la semaine à une sorte de grande révision des œuvres de la Création, selon l'ordre du livre de la Genèse. Il est bon pour l'homme en toute hypothèse de se retremper au souvenir de ses origines, et de repasser en son cœur les œuvres et les merveilles de DIEU. Pourquoi cette heure y est-elle par l'Église jugée plus propice ? Parce que le soir naît en nous le soupçon de la mort et l'attente de l'éternité, et parce que nous finirons où nous avons commencé, parce que toute l'histoire du monde n'est que l'histoire de la Création, que ce soir du sixième jour où nous avons été créés n'est pas encore fini, mais va chaque jour un peu plus vers sa fin et vers l'aube du septième, parce que l'Incarnation et la Rédemption que nous avons repassé tout au long des heures de l'Office est la Création de l'Homme immensément distendue et magnifiée et que c'est dans le Corps du Christ que toute cette Création se résume. Nous comprenons alors pourquoi dans la semaine chrétienne le Dimanche est à la fois commencement et fin : Il conclut tout, mais il ouvre tout. Nous sommes venus de la Lumière mais nous allons à la Lumière. La Lumière c'est la première création de DIEU mais c'est aussi la dernière à l'heure où tous les corps ressuscités verront de leurs yeux DIEU même en Trois personnes.

7) Notons aussi le caractère particulièrement solennel que revêt dans l'Office bénédictin le PATER chanté aux seules heures eucharistiques. Que cela confirme le caractère que nous avons remarqué dans ces heures. - Notre Père : quel autre cri monte aux lèvres de l'Église quand elle reprend contact avec la Sainte Humanité du Fils – et puis : Donnez-nous aujourd'hui notre Pain !

8) L'hymne du Dimanche à Vêpres, ce bel hymne de la Lumière, ne recèle-t-il pas en lui comme une mélancolie, un retour plus pénible que nous ne le soupçonnions tout à l'heure sur la

douleur et sur la mort ? Allons plus loin, nous nous apercevrons que c'est toute l'heure de Vêpres qui est empreinte de cette gravité, de ce sens de la douleur et du poids, d'une sorte de divine gêne. Laudes : une sorte d'exultation adolescente, une jeunesse divinement légère à l'approche de la Lumière et de la Vie. Vêpres : plus de calme, de mesure est-on tenté de dire, et de l'attribuer au soir qui vient. J'y verrai surtout l'ombre portée de la Croix. Tout cela ne laisse pas d'être eucharistique, mais d'une eucharistie comme alourdie d'un poids divin. Le Sacrifice est passé par là. Marie, l'enfant, la petite fille de Juda, plus grave, parvenue à une maturité très supérieure à celle du prêtre Zacharie, probablement parce qu'elle a rencontré Siméon (je ne parle pas de l'instant historique du MAGNIFICAT) mais aussi et surtout parce que portant en elle le Poids de DIEU, elle est devenue l'Arche de l'alliance nouvelle, et qu'une Alliance se fait toujours dans le Sang.

Cependant quelque chose de tendre aussi et d'immensément doux s'est ajouté à l'allégresse du matin. On se rappelle ce capitule que l'Église ne se lasse pas de redire avec St Paul : BENEDICTUS DEUS ET PATER DEI NOSTRI ISU XTI, PATER MISERICORDIARUM ET DEUS TOTIUS CONSOLATIONIS, QUI CONSOLATUR NOS IN OMNI TRIBULATIONE NOSTRA !

Dirons nous que, comme Laudes était un salut et une louange à la Lumière qui va venir, Vêpres nous fait saluer et louer le soleil disparaissant, la Lumière qui va nous quitter, et que le déclin de cette Lumière met en nos âmes une certaine mélancolie ? Certes non ! Car le Christ est un soleil qui ne se couche pas. Et s'il nous faut chaque matin désirer le jour c'est pour une nouvelle étape, un nouveau voyage avec le Christ qui ne nous a pas quittés, un bond en avant du point où nous sommes parvenus et d'où nous n'avons pu rétrograder. La vie de l'Église ce n'est pas ce stérile circuit des astres matériels, c'est une héroïque et splendide marche en avant. Mais si le Christ-Chef dans Sa carrière humaine marcha lui-même à pas de géant / EXSULTAVIT UT GIGAS AD CURRENDAM VIAM..., il lui faut dans la croissance de Son Corps mystique se plier davantage à la faible nature, aux forces intermittentes des ses membres. Chaque soir il s'arrête et nous attend. Il est là pendant le sommeil, silencieux et caché. Au matin Il nous reprend par la main pour une divine course.

Je comparerais peut-être la Lumière propre de Vêpres à la clarté timide et étreignante pour notre cœur, de cette étoile Vesper, la première de toutes qui commence alors à se lever et nous fait pressentir dans son humilité une autre immense et splendide Lumière. Si grande que soit notre joie chrétienne chaque matin, si beaux que soient dès ici bas les mystères du Christ, qu'est-ce à côté de cet admirable Lumière que nous promet l'Esprit, qu'est-ce à côté du Royaume, à côté du Sein de DIEU et de la Vision de DIEU ? Et c'est pourquoi l'heure de Vêpres qui porte en elle le sceau et le poids de la Croix, sème en nous une joie plus profonde tout ensemble et moins sentie, parce qu'elle recèle la suggestion d'une brusque ouverture sur DIEU même et le pressentiment de notre Éternité.

Primes et Complies

1) Essayant de définir l'Office de nuit dans sa tonalité propre, nous avons cru pouvoir la dériver du psaume Invitatoire qui est premièrement une solennelle Invite à la Contemplation du Dieu Un et Trois, PRAEOCCUPEMUS FACIEM EIUS IN CONFESSIO... Contemplation qui s'épanouit aux jours de fête dans la louange trinitaire du TE DEUM. Les heures eucharistiques de Laudes et de Vêpres nous ont parues orientées par les deux Cantiques de l'Incarnation vers le Sacrifice qu'elles encadrent avec un accent tant soit peu différent, porté là sur l'exultation, ici sur cette Paix dont St Paul nous dit qu'elle germe de la Croix. Toutes ces heures sont de pures louanges où la considération de l'Homme n'intervient que comme tremplin pour une plus ample intelligence de la Majesté divine et un élan plus généreux vers la Charité d'en haut. Nous abordons avec Primes et Complies la méditation des heures des offices mineurs, dont l'accent et comme le climat nous font entrer pour ainsi dire dans un autre domaine, dans une autre part inéluctable de la vie

chrétienne.

C'est que le chrétien n'a pas le droit de se désintéresser de la terre pour se livrer à une pure contemplation des choses d'en haut, et c'est aussi bien ce que laissent entendre déjà et la seconde partie de l'Invitatoire et le rappel de l'Humanité du Christ impliqué dans les heures eucharistiques. L'Homme, et donc le chrétien qui n'a pas le droit de se désintéresser de rien de ce qui est essentiel à l'Homme, l'Homme est par nature soumis à la loi de la lutte et du travail. Il y a une lutte pour la vie beaucoup plus profondément insérée au cœur de la vie humaine que ne pouvait le soupçonner Darwin, et il y a surtout un assujettissement au labeur antérieur et extérieur à la chute originelle que celle-ci n'a eu pour effet que de revêtir du manteau de la peine et de la douleur. Il est bon, il est nécessaire par conséquent de se préoccuper encore devant DIEU de cette nécessité, de cette part inéluctable de la vie. SINE ME NIHIL POTESTIS FACERE – rien et même pas accomplir convenablement une tâche temporelle, parce que, ces deux parts de la vie ne sont qu'apparemment des parts ; la même mission, le même élan de charité se poursuit dans la Contemplation et dans le travail, cela durement incarné dans ceci.

2) Aussi bien le Christ dans sa vie terrestre ne fut-il pas également fidèle à l'une et à l'autre ? Trente ans de Contemplation secrète pour son Humanité se confondent avec trente ans de travail et de vie ouvrière – Et puis ce labeur apostolique de trois ans, les pieds usés sur les chemins de Palestine, FATIGATUS EX ITINERE nous livre St Jean, tandis qu'à Son âme de plus en plus la Rédemption, l'Oblation de louange, n'apparaît plus que signée d'une grande croix à l'horizon de plus en plus proche. - Et le grand travail de la Croix, au sens où l'on dit : une mère en travail, le monde à réenfanter par la douleur et par le Sang.

Et le Christ mystique suit le chemin du Christ historique, et au-delà du temps ne fait qu'un avec LUI, portant avec l'homme de Cyrène cette part de la Croix, derrière le Maître, que le Maître lui laisse à porter et qui est la moins lourde.

3) Aussi les petites heures du jour seront-elles toutes pleines de la pensée du Christ humain, assujetti naguère dans le chef, et toujours dans les membres, au poids de la matière et du monde. Le Christ qui travaille et meurt pour le Salut, le Christ qui lutte pour arracher au démon le chirographe de notre condamnation, lutte triomphale au Calvaire, et triomphale nous en sommes assurés à la fin des temps, mais toujours en cours, et que nous avons aussi à poursuivre. Au petit matin quand l'Église déjà, préludant au Sacrifice de la Messe, s'est unie au grand Offertoire permanent de Louange et de Joie, se retourne vers ses enfants qu'on imagine en quelque sorte muni chacun de son outil, comme les paysans attendant le départ pour les champs, et supplie DIEU en ce jour, par le Travail qui est encore chose divine, de les Sauver. Le soir, avant qu'ils ne prennent leur repos, elle les dépose tendrement comme des petits d'oiseaux sous la grande aile protectrice de DIEU qui a la tendresse d'une mère, parce qu'il y en a Un dans l'ombre qui rôde pour les dévorer.

4) La composition de l'heure de Prime est beaucoup moins homogène, beaucoup moins vigoureusement centrée que les autres offices. Non seulement il n'y a rien qui serve de centre d'effusion comme l'Invitatoire, ou de centre d'attraction comme le BENEDICTUS et le MAGNIFICAT mais on y peut remarquer un certain disparate qu'on ne retrouve pas dans les autres petites heures. Aussi bien, même du point de vue historique, savons-nous que cet office s'est constitué de plusieurs morceaux dont la distinction, dans l'état actuel encore, n'est pas malaisée à faire : office de la première heure, prières pour le travail, office capitulaire et proprement monastique dont la lecture du Martyrologe et l'oraison qui la suit sont les plus importants témoins – il nous suffit que tout cela pourtant soit bien un, se rattache et se rassemble bien par une préoccupation commune : l'Affaire du Salut.

5) Prime représente d'abord à un titre tout particulier dans l'Office l'ASCESE, l'effort de redressement, de modération, répression que l'homme doit exercer sur lui-même, pour que ce qui est inférieur en lui ne prenne pas le pas sur ce qui est supérieur, et que la part de lui-même la

moins ordonnée à la fin ultime de sa nature ne fasse pas la loi aux opérations en lui de la Grâce et de dons du Saint-Esprit. L'ascèse est l'exercice pratique et raisonné par l'effort des vertus morales, exercice préalable à tout autre, requis par la vocation d'un être dont la vie en toute hypothèse est ordonnée vers la fréquentation et la fruition des choses divines. Nous remarquons à propos du Christ combien en Lui les réalités d'en haut s'étaient vigoureusement, pleinement incarnées et combien le Verbe par son assumption de la nature humaine avait pris possession de tout le créé. Il faut marquer maintenant combien l'effort de montée vers DIEU de toute cette lourde matière, de cette chair et de ce sang nécessite et comporte de purification, de consommation de toutes les scories par un feu qui n'est autre que la charité. Car pour bien établir les choses en leur ordre il faut remarquer que si l'ascèse a pour but de permettre dans la Contemplation l'exercice de la charité, cette charité est déjà présumée à la base. Car en vertu de quelle attirance l'Homme tenterait-il de se délivrer de ce qui l'attire vers en bas, sinon en vertu d'un souffle qui le traverse et d'une séduction sur lui des choses divines qui est le premier fruit de la charité ? Dynamisme de la Grâce qui est aussi son mystère propre. Et comme aux deux extrémités nous trouvons la Grâce, aux deux extrémités nous trouvons le Christ. Ici au terme le Christ Louange, l'adhésion vivante et personnelle au Père dans l'effusion de l'Esprit – Ici au terme le Christ Humanité, toute Splendeur, toute Beauté, toute douceur, mais portant la croix pesante et glorieuse, les membres et le cœur scellés des plaies de Son Sang.

L'hymne de Prime est un véritable programme d'ascèse chrétienne. Le but en est précisément indiqué dès les premiers versets : DEUM PRECEMUR SUPPLICES UT IN DIURNIS ACTIBUS NON SERVET A NOCENTIBUS. Il s'agit d'éviter le mal (le seul mal, le mal de la volonté) dans les actes du jour. Prime est une prière de précaution et de sauvegarde ; c'est la prière même au sens que ce mot conserve, malheureusement isolé, chez beaucoup de chrétiens dont l'appétit insuffisant ne va pas jusqu'à désirer commencer ici bas leur béatitude. Et l'Église de préciser à ses enfants les principaux dangers qu'ils courent dans le flux bruyant de la vie humaine : l'horreur des constatations, les disputes, tendance de la parole humaine lorsque elle ne connaît pas le frein du divin silence, silence aimé parce que c'est dans son sein que naît le Verbe – et cette concupiscence des yeux qui est le goût de la possession des choses vaines, goût si spontané chez celui que la Saveur de DIEU n'emplit point – l'amertume du cœur qui est proprement la troisième concupiscence, cet orgueil de la vie dont St Jean nous parle comme d'un des trois fleuves infernaux qui prirent source dans le fruit défendu – enfin la concupiscence de la chair.

Ce qu'il y a de véritablement instructif dans la Sagesse de l'Épouse c'est la raison qu'elle assigne à cette ascèse qu'elle nous commande. L'ascèse n'est pas d'elle-même, pas plus qu'elle n'est pour elle-même. C'est un pur moyen, et voici où la soudure se fait naturellement entre l'ascèse et la contemplation : UT CUM DIES ABCESSERIT, NOCENQUE SORS REDUXIT, MUNDI PER ABSTINENTIAM ; IPSI CANAMUS GLORIAM ! L'ascèse et la pureté qu'elle engendre sont des conditions de louange. Maintenir notre regard parfaitement pur afin qu'elle s'emplisse jusqu'au fond de la Lumière divine – sauver notre cœur des vanités afin qu'il sache se perdre dans le Bien sans limites. - LUMEN INCIRCONSCRIPTUM, comment notre œil sera-t-il jamais assez limpide pour laisser passer cette clarté du Verbe ?

Aussi bien dans cette heure de l'Office qui a pour but de nous préparer à cette dure collaboration sans compromission avec la matière que doit être le travail, le Visage de la Beauté de DIEU n'est-il pas absent et le capitule nous le rappelle-t-il immédiatement, du moins les jours de fête et les Dimanches : Au Roi des siècles, immortel et invisible, au seul DIEU Honneur et Gloire dans les siècles ! - cette Royauté en présence de laquelle nous prosternait l'Invitatoire de Matines, c'est en Elle encore que nous allons nous livrer à tous ces travaux onéreux ou assujettissants, c'est pour Sa Gloire. Et tout à l'heure dans cette partie de l'office qui est proprement l'antique prière pour le travail, ne découvrirons-nous pas cet appel à la communion avec la Beauté éternelle : SIT SPLENDOR DNI DEI NOSTRI SUPER NOS ! C'est la Beauté éternelle qui meut et anime nos besoins

les plus banales ou les plus repoussantes. Il n'y a pas de degrés de noblesse pour les actes dans l'ordre de la Grâce.

6) Quant à la lecture du Martyrologe, on voit assez avec quelle liberté et quelle justesse elle vient s'insérer dans cette prière qui veut consacrer l'activité du jour. Nous sommes d'une race qui a donné au monde plus qu'aucune nation des héros. Les héros de la race du Christ ce sont les Saints ; ce sont surtout et magnifiquement les Martyrs dans leur double prérogative de cohéritiers de la Croix et témoins de la Résurrection. On se souvient de la parole de St Augustin : QUOD ISTI ET ISTAE, CUR NON EGO ? Ce que ceux-ci et celles-ci ont fait, pourquoi moi ne le ferai-je pas ? Nous sommes du même Sang, le Sang royal et sacerdotal du Christ, le Sang de la Vierge devenu le Sang du Pontife. La lecture du Martyrologe est le grand tonique, si l'on ose parler ainsi de chaque départ avant l'étape quotidienne. Voici donc tant d'hommes, tant de femmes qui, non par leurs dons et leur volonté naturelle, mais par la Grâce de DIEU et par les mérites du Sang du Christ, le même Sang, la même Grâce que nous participons à l'autel, aux prises avec la même matière, le même monde, les mêmes concupiscences, le même Adversaire que nous, ont mérité de suivre leur vocation de membres du Christ jusqu'au terme ? Pourquoi pas nous ? - Le Christ assis à la droite du Père que nous venons d'invoquer dans le repons bref, et qui ce matin nous regarde, ce n'est pas moins qu'Il nous demande, c'est à cela même qu'Il nous appelle.

7) Ces deux éléments primordiaux : pureté, volonté de non compromission avec le mal – éducation et promotion de la vertu de force, comment se rejoignent-ils ? En quoi ont-ils leur source commune ? Dans la charité fraternelle. Rien ne nous le fait mieux comprendre que la leçon brève de l'ordinaire per annus : DEUS AUTEM DIRIGAT CORDA ET CORPORA NOSTRA IN CARITATE DEI ET PATIENTIA XTI ! Charité et Patience, c'est le même qui règle notre attitude à l'égard de nos frères : tout accueillir comme très cher de ce qui en eux apparaît divin – supporter sans colère et sans ressentiment tout ce qui venant d'eux ne paraît pas avoir sa source dans le Christ. Or c'est cette culture en nous de la Vertu d'accueil au Christ sous tous ses visages qui développe la vertu de force, celle qui fait les martyrs ; c'est la patience qui se refuse à corriger le mal par le mal, qui nous apprend à nous garer quotidiennement du Malin. Nous aboutissons à la parole, toujours plus profonde quand on l'examine, de St Jean : Celui qui dit qu'il aime DIEU et qui n'aime pas son frère est un menteur.

8) Il n'est sans doute pas de mot qui revienne plus souvent dans l'Office de Prime que le mot de Salut : SALVA ! C'est en particulier le vœu propre et formel de chacune des quatre oraisons. Par là nous pouvons considérer cette heure comme une requête solennelle à DIEU de nous aider dans l'Affaire du Salut. Et cette préoccupation certes n'est pas absente de l'heure de Complies, mais elle y revêt une tout autre forme. L'Église au soir s'appesantit peu sur ce qui s'est passé dans la journée ; l'examen de conscience assurément n'est pas absent de ses préoccupations et de sa spiritualité ; encore est-il qu'il y tient beaucoup moins de place que dans plusieurs autres écoles de prière, écoles privées qui ont à leur origine des Saints, mais plus particularistes en vertu et de leur origine et de leur destination. Le CONFITEOR même qui ouvre Complies porte davantage sur le présent et sur l'avenir que sur le passé : solennelle mise en présence du pécheur et de l'Assemblée des Saints. Il s'agit d'obtenir le pardon et de s'y assurer. Le pécheur pénitent est supposé loyal avec lui-même. Pas d'innombrables recherches sur la sincérité. La devise de l'Église est toujours celle de St Paul : AD EA QUAE PRIORA SUNT EXTENDENS MEIPEUM. Elle est tendue en avant, disant avec St Jean dans l'Apocalypse : VENI DNE IESU !

NOCTEM QUIETAM ET FINEM PERFECTUM – tel est le vœu de l'Église à la nuit tombée. Le repos de la nuit, le repos pour toujours. C'est que, pas plus qu'elle ne fait de calcul pour le passé, l'Église n'en fait pour l'avenir. Ce jour lui suffit, et cette nuit même ce sera peut-être fini. De quoi a-t-elle à se préoccuper ce soir ? Pas de demain assurément, de la nuit qui commence, qui verra passer bien des âmes, qui sera peut-être (qui sait ? Ne vient-Il pas comme un voleur ?) la dernière des nuits et la fin des temps. Aussi la façon dont la nuit et l'ombre sont envisagées dans l'heure de

Complies est-elle tout à fait différente de celle dont l'envisageait l'Office de Matines. Là il s'agissait, au sein de cette ombre d'entrer en contact avec une lumière près de laquelle toute lumière créée n'était vraiment qu'obscurité, au sein de ce silence de percevoir une parole toute divine, le Verbe, au sein de cette solitude d'entrer en rapport avec la société des Trois Personnes. - Ici la nuit c'est le repos, le repos pour un jour, le repos dernier. PAX ! Nous n'aurons fait ici bas qu'entrevoir ce que c'était. La Paix nous convie où nous aurons à tomber un jour : le sein de DIEU, ou encore comme cette grande aile d'un corbeau nocturne qui recèle au chaud ses petits.

Aussi l'heure de Complies est-elle, dans l'Office bénédictin surtout, la plus imperturbable des heures. Parvenus à ce point qui est un terme, et qui peut-être le terme définitif, ce sont toujours les mêmes choses que nous avons à dire à DIEU, et que DIEU doit nous faire entendre. Un seul mot de notre côté : la confiance avec tous les gages qu'elle comporte, un seul du côté de DIEU : la tendresse avec toutes les précautions qui l'enveloppent. Dans cette nuit soustraite à la loi du travail, soustraite à la société des hommes, n'avons-nous toutefois aucun rapport à engager ? Pouvons-nous nous laisser comme des masses aux exigences de la nature et de la fatigue ? L'Église nous répond : Prenez garde ! L'adversaire rôde autour de vous.

9) De toutes les heures de l'Office Complies est la seule où il soit fait explicitement mention du démon et de ses œuvres, mais avec quelle abondance, quelle insistance : l'Adversaire, HOSTIS réplique-t-il. L'hymne, INIMICUS, insiste l'oraison ; et il faudrait citer tout ce psaume 97, QUI HABITAT ADJURIO MALTISSIMI, qui n'est que le témoignage de l'Assurance contre le Malin d'un homme gardé par DIEU. La Sagesse de l'Épouse sait en effet que cette heure convient mieux qu'aucune autre au Prince de ce Monde qui est aussi le Prince du Mensonge et le Prince des Ténèbres. Pendant le jour il agit davantage par des causes intermédiaires. Il se sert invisiblement des hommes les uns contre les autres, il utilise les suggestions des sens assourdis par l'éclat ou le fracas contre l'âme souvent engourdie par l'habitude. Mais voici la

totale de l'enfant, qui pour lui devait avoir son terme dans le gibet de la montagne, mais par-delà dans la Résurrection et dans la droite de DIEU.

C'est cette attitude de totale remise entre des mains paternelles et souveraines que les Anges, par le don de la Paix tâchent à cette heure de réaliser en nous pour autant que nous leur laissons libre notre cœur et notre esprit. C'est cela encore qui est exprimé par les paroles de David que reprit le Christ au Calvaire et dont l'Office Romain a fait le repons bref de Complies : IN MANUAS TUAS DNE COMMENDO SPIRITUM MEUM. Être fils cela couvre tout l'espace qu'il y a entre l'esprit de louange qui anime les heures majeures de l'Office et la confiance absolue qui donne leur ton propre aux petites heures. Aussi bien devons-nous toujours, comme nous l'avons déjà remarqué, chercher en cette idée de filiation la véritable unité de l'Office et de toute la Piété de l'Église dont le seul rôle sur la terre est de nous configurer à Celui qui étant le Fils Unique, a bien voulu dans l'effusion de Sa Charité devenir le Premier Né d'une multitude de frères. DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE QU'IL LUI A DONNÉ SON FILS UNIQUE.

Ode sociale

A Marc Scherer

J'ai soif. Ah ! Ne me donnez-vous à boire ?

Vous m'abreuvez de vinaigre et de fiel tout le jour, ne me donnez-vous pas un peu d'amour ?

Et quand je souffre, quand mon front saigne, quand la poussière colle à la sueur comme une croûte,

Aucun de vous ne perdra-t-il un peu de sa pauvre réputation et de son bien pour éponger

cette face horrible,

Le visage que vous m'avez fait ?

J'ai hurlé tout le jour et vous ne m'avez pas entendu,

J'ai hurlé toute la nuit et vous ne m'avez pas exaucé.

Du fond de mon abîme je crie vers vous, ne tendrez-vous pas l'oreille à ma prière ? Un peu de pain seulement, un peu de vin ;

Moi qui vous donne mon Corps et mon Sang !

Je sais, j'ai fait ce qui est mal à vos yeux : je fus pauvre, j'ai souffert.

Ma vue même vous a offensés, ma misère s'est étalée sous vos yeux.

Ne pouvait-il s'éloigner, que nous jouissions en paix de cette terre ?

Devrons-nous longtemps supporter ce regard muet, cette soumission qui nous blesse,

Ce visage avec la trace de nos coups ?

Devrons-nous longtemps traverser ces faubourgs dont la hideur nous est un reproche...

Plus fort le cri de l'affamé que toute la joie de la terre !

Ne l'étoufferons-nous pas, comme on étouffe le remord ?

Taiïaut ! C'est un publicain, c'est un homme de bonne chère !

Crucifiez-le ! Crucifiez-le !

L'Usine

Elle hurle

Mille cris de fer,

L'Usine geint comme la mer.

La rumeur croît, elle déferle, elle s'abat.

Et c'est toute l'Usine brassant le fer, criant, cassant, grinçant, avec mille cris de titans,

Sur nous.

L'Usine,

Elle hurle.

Les bielles comme des folles

Se jettent !

Ah ! vous tous, écoutez-moi !

J'ai trop souffert.

Les fourneaux dévorent la nuit, la vapeur rouge mange le ciel.

J'ai trop souffert !

Le heurt des poutrelles,

Mille grincements strient la rumeur lourde comme le silence

Du cauchemar.

Mille antennes tendues comme un lacis

Nous serrent.

L'enfer vivant.

L'enfer brassant la terre dans la fusion du métal

Blanc...

Vous tous j'ai trop souffert !

L'Usine folle, dans le han des soufflets forge la terre,

La bat.

Tant de douleurs, ah ! qu'en jaillisse la cité !

L'Usine

Des faces hâves passent dans l'ombre.
Des hommes rouges du feu qu'ils roulent,
Tirés, comprimés, entraînés dans le rythme de l'Usine battante...

« Poète ! Chante notre révolte et notre haine !
Clame notre cri de faim pour la justice !
Ah ! La justice est pour nous exigeante comme la soif !
Nous en avons assez du vautrement du puissant et du riche sur cette terre,
Nous ne voulons plus engraisser des riches... Et s'il est gras, qu'on le tue !
Vois notre houle dressée comme une mer.
De sang
Poète, prends le cri rouge de notre bouche,
Clame le plus fort que le brinqueballement de leur négoce,
Hurle ce cri jailli des usines vers le soir.
Ce cri muet, ce cri pétrifié, ce cri de haine.
Nous nous lèverons comme la mer un de ces soirs, nous déferlerons sur la ville.
Nous croulerons comme un océan diluvial sur la cité.
Le feu jaillira de nos mains, le feu jailli de nos mains dévorera la terre.
Hurle, ô faim de la justice ! Hurle plus fort que leur négoce !
Nous avons des armes contre vous, cette Croix que vous nous avez dressée,
Plus simple est de la brandir que de la traîner, plus sûr de vous en écraser que d'en mourir.
Nous avons cru à notre souffrance et à votre justice, c'est fini !
C'est fini ! Et notre haine est enivrante comme le vin. »

Pourquoi contre l'injustice du négoce brandir le désordre du sang ?
Le feu et les cris ne bâtissent pas la justice,
Mais l'acceptation dans la volonté de mieux faire.
Ce n'est pas sur le sang que nous bâtissons la Cité, mais sur le travail.
Ni clameur, ni négoce, mais l'ordre silencieux de l'effort,
Et cette règle qui justifie et propose la liberté.

Et puis l'amour.

Frères ? Si vous saviez encore l'amour. Ah Se donner !
Être la vie de tous, nourrir le monde de son âme !
J'ai assumé votre douleur en offertoire.
Je suis crucifié de vos peines, mon cœur saigne votre souffrance.
Qui est triste que je ne sois triste avec lui ? Qui pleure que je n'aie voulu le consoler ?

Ne consentirez-vous jamais à l'amour ? Vous mourez de ne pas aimer.
En vain le signe devant vous deux bois croisés sur le Ciel !
Depuis vingt siècles un Homme attend que vous l'aimiez.
Voyez son Visage soumis, pour votre révolte implacable ;
Ses bras liés, pour vos poings brandis dans la haine.

Est-ce un homme vraiment ? Non, plus un homme.

Ils l'ont décharné de leurs fouets, vous pouvez compter tous ses os.
O vous qui passez sur la terre savez-vous semblable douleur ?
Un Dieu rôte écartelé de Dieu.

Ah ! Riez donc, vous tous, il s'est donné pour vous et pour le monde !
Vêtez-le d'un manteau de comédien, couronnez-le d'épines.
Jouez avec lui, comme les gamins avec le petit chat qu'ils tuent.
« Il tient des propos insensés, il s'est fait roi, il donne sa chair et son sang ».

O vous qui refusez son Corps, vous l'avez déjà dévoré !
Trois ans il s'est usé pour vous, ses pieds ont saignés sur les routes...
Aucune heure qui ne vous ait appartenu. Ses nuits surtout.
Il vous prenait dans son silence jusqu'au Silence du Père.
Vous qui refusez la prière, vous avez pénétré en Dieu.
Son âme il vous l'a donnée, vous l'avez prise, elle est à vous.
Le Pasteur est à ses brebis, même si elles ignorent sa voix.
Il s'est usé comme une mère dont les seuls petits sont la vie.
Hommes qui refusez son corps vous l'avez eu, vous l'avez tué.
Sa vie, vous l'avez dérobée, trois jours.
Vos fouets ont mordu sa chair, vos péchés lui ont rongé l'âme,
Cette terre même qui vous nourrit a bu son sang.

Hommes malgré vous communiés ne consentirez-vous pas à l'amour ?

Ah ! Qu'on le rende à sa Mère maintenant, vous l'avez pris, vous n'en avez plus besoin...
Que la Mère, comme à Nazareth, prenne la tête dans ses deux mains.
« Mère sans révolte et sans cri, bercez ce petit qu'on vous a rendu ».

Frères, ne comprendrez-vous pas l'amour ? La Mère nous a pris pour son Fils.
Jusqu'à la fin elle nous garde dans ses bras, même si elle ne berce qu'un mort :
Pauvres hommes blessés, refuserez-vous une mère ?
Qui de vous ne l'a rêvé, d'être l'enfant encore sur les genoux,
Qu'une main nous tienne, pose notre front contre l'épaule...
Cette chaleur retrouvée en nous – toute haine dissoute – et si près des larmes.
Ne croirez-vous jamais à l'amour, n'incarnez-vous jamais l'amour dans un travail ?
O travail ! Ordre de l'amour !
Travail, ordre du monde, ordre de Dieu !
Mouvement des étoiles accordées, harmonie !
Suspension du monde dans la fuite des nébuleuses.
Travail, accord de la création heure par heure,
Engendrement du monde par lui-même à chaque instant !
La vie croissante et d'elle-même chaque jour jaillie -
Depuis l'étincelle initiale, déroulement de l'univers.

« J'ai fait le monde à Mon image, vivant !
O monde que j'ai tant aimé, matière où puisse nager l'Esprit,
Chair vivante du ciel et de la terre, création ressuscitable !

Monde je t'ai fait en sept jours comme un travail, j'ai mis dans ta chair ce signe.

Je t'ai créé successif, inachevé pour que tu t'achèves.
Je t'ai associé à mon œuvre, O créateur de ma création !

Travail ! Je n'ai fait qu'ébaucher mon Christ pour que de Lui-même il s'achève.
J'ai appelé Adam dans ma création, j'ai mis en lui le germe de mon Christ,
J'ai laissé latentes en lui les générations imprécises.

Qu'il croisse ! Qu'il se multiplie dans l'ordre immense du travail !
Qu'il se mêle à ma création dans l'échange de leur travail !
Qu'il s'accorde à ma création pour qu'ils se joignent dans mon Christ !

O travail, ordre de l'Amour !
Est-il plus grand travail que de naître des hommes à la Grâce ?
Hommes qui peinez, n'ai-je pas peiné pour vous enfanter à la vie ?
Elle n'était point lourde la Croix qu'il fallait traîner, ces deux madriers pour charpenter le
Royaume ?

Vous enfantant, n'ai-je point été déchiré plus qu'une mère en travail ?
J'ai tiré la Croix, j'ai poussé la Croix comme on enfonce la charrue,
Et n'était-ce point un sillon, l'Église où demain germent les élus ?
Je vous ai rachetés par le travail, j'ai mêlé le travail à ma mort.
J'ai voulu des clous pour me fixer, des clous qu'il faut enfoncer avec un marteau.
Non point des cordes, mais des clous... et ceux qui me hissaient n'ont-ils point peiné ?
Ah ! Le travail vous a pris, vous a haussé jusqu'à la Croix !

La Croix !

Deux bois jaillis du fond des âges, marquant le monde.
Ce signe au-dessus de la terre, à quoi chaque homme se confronte.
La fuirons-nous ? Toujours au détour de la route ces bois !
Elle est devant nous, avec nous, elle est en nous, crue à notre taille.
Nos bras sont à sa mesure, O Croix mesurée à notre envergure !
Épouse...

O Croix, ces soirs sanglants où le monde meurt, comme un signe,
Plus forte que l'arc parmi les nuées, cette épouse même d'un Dieu.
O Croix, un Dieu a senti en toi la volupté double de se défaire et de s'accomplir...
Jusqu'où n'est-il descendu ? On l'ai traîné comme un voleur avec toi,
Il a pendu tel un fruit à tes branches, telle une grappe après ton cep,
Il t'a teinté de Sang comme une vigne d'automne, O bois geignant des clous qui le
percent !

Nous aussi, après vingt siècles nous voici dans cette grande ivresse de mourir,
Gorgés de coups, le front sanglant, et cet âpre tourment d'amour.
O Croix inépuisable, vingt siècles en nous a traînés avec toi, vingt siècles on nous a cloués
à ton bois,
Dès notre enfance ton signe quotidien nous revêtait de ta forme.
Nous nous sommes enracinés en toi aussi fort qu'avec des clous, unis jusqu'à ne pouvoir
se disjointre...
Où irions-nous, les pieds percés, les mains sanglantes, sinon vers ton bois qui nous dresse

à Dieu ?

O forme étrange d'une ébauche, prémisse de résurrection,
Moule d'une créature nouvelle où se fondre, début du Christ,
Alchimie où muer la douleur... Nous avons senti naître la joie !

Elle nous a pris un soir, sur ton bois. Un soir nous l'avons senti à la gorge,
La joie qui saoule, la joie épaisse comme le vin, la joie fumante comme le sang !
Ah ! se dissoudre et mourir, et qu'en naisse une joie inextinguible comme une soif -
Le Paradis ne sera-t-il pas désir, et par delà, la possession insatiable ?
Je veux cette mort de soif éternelle, la joie écrasante, la soif que seule comble sa propre

soif.

Le désir ne sera-t-il pas aussi grand que la possession incomblable comme l'éternel ?
O Croix, cloué, saignant, je vous attends une ivresse ardente !
Croix d'un Dieu, charnière du temps et de l'Éternel, jointure du ciel à la terre !
Croix saignante comme un pressoir d'automne, pressoir d'ivresse rédemptrice !

Mais Croix, plus haut que la joie, signe de paix -

O ces soirs de paix où je rentre
Certain que Dieu m'aime.
Le soir est doux sur l'or éteint des meules,
Et lents les chariots rentrent des champs,
Si chargés d'or, si lourds,
Qu'ils en laissent après les haies,
Et que les bœufs épais en ont leurs cornes emmêlées.

O soir, naissance de l'ombre !
Tout le jour elle ne fut qu'un cri,
Le cri le plus aigu de la lumière...
Avec le soir la voici naître, longue,
Noyant peu à peu les contours,
Les meules, les arbres, la campagne sans mouvement, et gagnant l'horizon.

Soir, heure de la plénitude dans la paix !
Soirs de vendange, avec les mottes qu'on déverse,
Le sang épais du raisin noir.
Soirs interminables de printemps au bord du canal immobile...
Une étoile oscille flottant au reste de jour, l'odeur des foins gagne la rive,
A peine la brume bleue où neigera le clair de lune et le crissement du grillon.
Nous nous pencherons sur l'eau qu'approfondit un reflet du ciel (les bateaux à l'ancre
balancent),

Muets et sentant l'heure si fragile qu'on en frôle l'Éternité.
Soirs... J'ai vu la mer violette se recueillir à ton approche,
Seule la cadence du vaisseau et les vagues qu'on aperçoit dans l'ombre, brassantes.
Le sillage transluit où les mouettes dorment indolentes sur l'air calme.

Soirs...

Oh ! Cette heure bénie, dans le recueillement des choses,

Où les deux mains étendues sur l'œuvre de tout un jour,
Comme le prêtre immobile à l'expecto resurrectionem mortuorum
Assis dans la paix,

J'attends la nuit... et peut-être la Lumière.

Genève 1936

Fondement d'une culture chrétienne

Jeunesse 1938 (?)

Il faut avoir eu vingt vers 1930 pour comprendre tout à fait les **Fondements d'une culture chrétienne**, d'Henri Davenson. La partie critique de ce livre traduit exactement ce que fut la joie et la fièvre d'une époque où tout s'offrait ; on n'avait qu'à lever la main pour cueillir les plus beaux fruits du monde. La crise et nos misères forgent aujourd'hui une génération plus sûr de soi, plus dure aussi, soucieuse de se réserver, car elle sait le prix dont on paie chaque heure de joie. Mais comme dans cet autrefois qui est d'hier la vie était douce à laisser couler. On ne l'étreignait pas, elle s'offrait avec sa guirlande de jours. **Nous avons lu tous les livres, nous avons connu aussi le mépris subtil des livres.** Cette phrase qui pourrait être signée d'un autre maître, évoque bien cette époque.

Mais au reste ne l'éprouve-t-on pas à vingt ans, toujours ? Quand on démarre on croit facilement que les rivages ont perdu leur charme. Nous entraînés le monde avec nous dans la course de notre vie. Pour d'autres ces jours s'effeuillent toujours dans l'insolence du printemps... Nous ne le croyons pas. Maintenant nous nous sommes heurtés contre quelques murs, notre intelligence hier si libre connaît, pour avoir vu s'y briser sa pensée, quelles sont ses exactes limites. Il nous semblait hier être infinis, nous avons aujourd'hui des frontières que nous connaissons trop. Vieillir c'est se limiter. Non point que l'âge nous ampute, au contraire il nous souligne et nous sommes plus fortement nous-mêmes... La sève qui montait de toute part dans notre jeune ramure a trouvé sa voie, ce n'est plus l'intense frondaison mais l'accroissement jour après jour de l'arbre. Non plus dilatation mais progrès.

Les adolescents de nos milieux vieillissent assez tard. À vingt ans un ouvrier est un homme. En suis-je un moi-même dont les vingt ans sont dès longtemps passés ? **Laetare ergo adolescens...** il nous reste en tous cas encore des « flaqes d'enfance », comme dirait Mauriac, où nous baigner. Une maison familiale, toute résonante du rire de jeunes cousines qui maintenant sont des femmes. Ce sentier parcouru quand nos quinze ans nous faisaient pleurer nous ne savions pas de quoi, mais où nous trouvons toujours ce même goût d'une savoureuse tristesse. Les **Fondements d'une culture chrétienne**, de Davenson, nous seront comme une flaque d'adolescence à chaque fois que nous les relirons.

Et pourtant, si on peut s'enivrer de tous ces fruits de la terre, nous sentions bien qu'ils n'étaient point notre nourriture. Très vite nous avons souffert de leur excès même. Les sciences, les arts nous excitaient. Je me rappelle avoir crié de joie en apprenant les hypothèses de Wegener sur le déplacement des continents. Et la première fois que j'entendis déboucher les chœurs au final de la IX^e Symphonie ! Mais nous sentions que ces joies mêmes nous détruisaient. Chacune n'existait que pour soi. C'était comme les lignes éparses, et sublimes sans doute, d'un grand poème déchiré. Le vrai sens en était introuvable. De lacune en lacune notre esprit se dispersait.

Alors comme vous, Davenson, nous avons trouvé le christianisme. Avec vous nous avons senti qu'il était l'élément où lier toutes nos techniques. Nous avons vu que cette civilisation mourait – et nous tuait en même temps – faute d'un principe commun où tout orienter. Nous avons senti la nécessité d'une vérité métaphysique, seul support d'une « civilisation saine »,

comme vous le dites en votre livre. Mais le moyen de faire revivre la civilisation, peut-être grâce aux mouvements spécialisés l'avons-nous compris mieux que vous...

Je voudrais reproduire une page où se résume tout votre livre. « **Notre culture sera donc une culture chrétienne. Sa règle fondamentale consiste à placer au centre de notre vie la Vérité chrétienne ; un effort de méditation, d'approfondissement permettra à chacun de dégager les exigences qu'elle implique, les attitudes qu'elle dicte en face des choses et des hommes. Elle doit fournir un principe de jugement, de choix, de hiérarchisation. Tout s'ordonnera à cette préoccupation dominante : trouver les manifestations de la vie chercheront à se rattacher par des liens secrets à cette Vérité dont elles deviendront une expression symbolique. Tout par là sera ramené à l'unité. Il n'y a plus rien dans l'âme et dans la vie qui puisse paraître indifférent ; tout doit par des chemins plus ou moins détournés, se justifier en fonction de la vie chrétienne, répondre à une de ses exigences, être un reflet de sa lumière. Toutes nos pensées, nos actes, nos amours seront confrontés avec cette vérité, requis de se soumettre à elle, de s'en pénétrer intimement ».**

Ceci vous l'avez découvert, et votre livre, Davenson, en est admirable, mais où vous vous trompez c'est quand vous croyez que cette confrontation des techniques et de la vie avec la transcendante Vérité, ne peut être qu'œuvre individuelle. Vous raisonnez trop en intellectuel et même sur ce plan la JEC vous contredirait². Vous ne voyez pas assez, tout en le disant pourtant, qu'une civilisation ce n'est pas une équipe de savants et d'artistes. Ce sont de bien plus humbles réalités qu'il faut orienter vers le Christ pour refaire notre civilisation. Il existe une manière chrétienne de rempailler les chaises, dirait à peu près Péguy. Toute œuvre, toute action, tout travail peuvent être chrétiens. Mais ceci est affaire d'équipes, et c'est parce qu'ils sont des équipes que les Mouvements Spécialisés l'ont bien vu.

Les mouvements spécialisés ont découvert, sans le savoir, une méthode pour refaire une civilisation chrétienne : c'est **la méthode d'enquête**. Dans tous les milieux sociaux les jeunes apprennent à confronter chacune de leurs activités avec cette Vérité dont vous nous parlez si bien. Par l'enquête chaque rouage de l'activité professionnelle, de la vie familiale, des relations sociales est comme démonté, pour que nous apprenions à les reaxer sur le Christ. C'est le travail de nos équipes, à la JOC, à la JAC, à la JEC, à la JMC, ici-même. Au reste votre livre nous a aidé à comprendre la valeur de l'enquête. Nous avons mieux vu la portée exacte de cette sorte d'examen de conscience collectif d'une société. Examen de conscience positif ; non point seulement examen du soir, mais examen du matin, puisque toutes nos activités nous prétendons les redresser³.

Vous avez dédié votre livre à vos compagnons de route... nous sommes des compagnons que vous ne connaissiez pas. Mais chacun à son poste, et soutenus, guidés dans le grand effort de nos mouvements spécialisés, nous suivons cette route que vous avez si bien jalonnée. Dans l'ombre et patiemment nous rebâtissons une civilisation chrétienne. Nous voudrions vous remercier pour un ouvrage où si fort nous nous sommes reconnus. Nous le ferons en conjuguant simplement avec vous la dernière phrase de votre livre : « Nous ne sommes que de pauvres ouvriers qui faisons ce que nous avons à faire : cela suffit, et nous lutterons sans arrêt et sans rémission d'espérance.

Ut aedificentur muri Hierusalem. »

Pierre Solesme

Offertoire des villes

Prélude

²Car elle forme de vraies équipes pour renouveler la plus haute culture générale.

³ Vous trouverez tout ceci mieux exposé dans le numéro des Annales de la Jeunesse catholique : *Au service de la culture*.

Des villes ouvrent sur le rêve.

Je sais des villes en terrasses, je sais des villes au bord des fleuves, des villes comme des grappes dévalantes, jaillies des cours de hautes palmes les ombrages plus murmurantes que leurs rumeurs, plus murmurantes même que le fleuve sur un lit de galet. Les hautes palmes entrefroissées répondent au murmure lointain de la mer, les hautes palmes sur le fleuve.

Je sais des villes ouvertes sur la mer, des villes blanches où les ombres sont aussi bleues que le ciel. Elles sentent le poivre, le cumin, la cannelle, mais l'algue aussi et les parcourt le souffle vivant de la mer. C'est lui qui couche sur les dunes la flottaison dorée des fleurs, la mer et la houle du printemps.

Je sais des villes de prière sur les vantaux des portes au nom divin. Dans leurs jardins clos, on médite. Des vasques et des fleurs entre les murailles ocrées, et des cyprès qui captent l'âme vers l'azur. Des escaliers montent au rempart, nous les suivrons.

Frangée d'écume, la haute mer, frangée de fleurs la haute ville. Laquelle plus intensément murmurante et pieuse ? Je sais des villes de prières, au confins des sables. Des villes que les troncs de palmiers, serrés, défendent des villes au creux des oasis, agglutinées en gâteau de miel, et comme le gâteau du miel doré et comme le gâteau du miel odorant.

Les villes blanches frangent la mer, les villes d'or frangent les sables. Villes de sables parées de palmes, avec des tours en hautes verges villes de mer, les barques courbes sont couchées le long des quais, les barques tendres, arbres de rêve aux voiles courbes comme des palmes et leurs filins frôlent le vent, le font chanter tel un archet.

Les hautes barques portent de ville en ville la même cargaison de rêve.

Alger

Nous étions encore loin en mer que son parfum nous accueillait. La nuit soudain se fit odorante. Chaque vague roulait une autre vague de senteur. Eucalyptus, épices, et puis l'arôme de mille fleurs.

La ville était blanche, merveilleusement et elle dévalait des collines comme une coulée de lait. Chevelue d'eucalyptus, soulignée parfois d'une ligne ocrée, elle figurait sur la mer une tiare, ses quais, où les arcades décrivaient une ligne de fleurons, posaient une couronne sur le jeune visage de la mer. Des tartanes, et puis aussi de hauts vaisseaux glissaient sur l'eau. Ils frôlaient sans la rage – à peine décrivaient-ils quelques ondes soyeuses et vite éteinte - l'étendue miroitante où se répercutait en un mirage de neige, la ville.

La haute ville avait des trouées d'ombre mystérieuse. Des impasses où des balcons couverts cachaient presque complètement le ciel. Des filles aux lèvres trop peintes attendaient sur des marches. Des bandes de matelots dévalaient de haut en bas les rues étroites.

Et c'était une autre ville dans la ville – enfoncée douloureuse comme un coin dans la chair vive. La ville riait, toute elle s'offrait au baiser de la mer, l'autre ville était sombre et secrète et l'amour y était brutal jusqu'à la douleur, et l'amour n'y était qu'un autre nom de la faim. De maigres enfants y grandissaient dans la luxure.

La haute ville était toute mêlée à la mer, entre les eaux scintillantes elle étendait de longs môles telles des mains. Et les vaisseaux s'y prenaient parfois qui dans la nuit allumaient des guirlandes rouges et vertes et dont les flancs étaient pleins de feux et de lumières comme les vases des hébreux.

Bagdad

Cette autre ville je ne l'ai vue qu'un jour et la chaleur était si dure que les nerfs étaient à vif. Deux fleuves la partageaient où des hommes de bronze pâle se baignaient nus. Et malgré ces fleuves l'air était si lourd que les palmiers dressaient des touffes de métal sur les toits plats.

Cette ville avait une pauvre mosquée d'or où l'on ne pouvait pas entrer. On montait sur des terrasses voisines pour la voir. Des plaquettes de miroir étincelaient à son fronton. Des hommes y dormaient, mais aucun murmure de prière. Au contraire dans une autre mosquée, plus petite, toute parée de faïences à fleurs, la prière bourdonnait comme un vol d'insecte.

Entre les fleuves du paradis, cette ville ne fut qu'une escale. Pourquoi mon cœur y demeure-t-il ?

Extrême-Asie

Villes basses d'extrême-Asie, villes étendues, couchées parmi des plaines amphibies. Villes mêlées d'eau, avec des lacs, avec des canaux, et d'immenses faubourgs flottants. Villes prises comme en un piège dans le réseau de la rizière, archipel intense de frondaisons et de toits, mais presque au ras des eaux soyeuses.

Cette ville n'a pas de limites. Interminablement elle s'étire dans les rizières ou sur le fleuve. Insensiblement elle décline vers les campagnes inondées. Elle n'est pas mouvements ni constructions. Elle est parfum et elle est musique. Elle se bâtit d'odeurs et de sons plus que d'édifices. Elle est fracas de gouges, elle est hurlement suraigu des commères, elle est, stagnant par vagues, l'acre senteur de l'opium et cette odeur de fange, de comptoirs, l'odeur d'un monde qui se défait et se dissout.

Elle est commerce beaucoup plus que firmament. Les hauts éclatants de pourpre et d'or, beaux comme des prières, ne signalent que des magasins. Et tout ici se négocie, et même la vendeuse et même le marchand.

Nuits sans prières d'Extrême-Asie, sans prières dans la pagode tumultueuse. Un seul dieu règne sur ces villes, le Sort. Il révèle à eux-mêmes des Empires et détermine des politiques mais on l'honore dans ces tripots religieux où l'attente se fait angoisse et extase. Nuit des villes d'Extrême-Asie, pleines de péchés duveteux et sourds, où la luxure est sournoise et l'avarice une pécheresse duveteuse et molle. Nuit putride de bêtes tièdes. L'air poisse chargé d'eau et d'encens, les murs suintent visqueux. Un rat fouine dans les ordures. Un insecte tombe avec un bruit mat.

Mais dans le demi-matin, sur tous les lacs, les lotus rouges.

Amérique

Un matin, New-York montait de la mer comme un énorme bloc de cristaux... Ville soudain cristallisée, précipitée, ville surgit comme un campement, avec gratte-ciels transitoires, comme les tentes de nomades. Les villes d'Amérique sont des campements d'un jour.

Villes sans racines, villes qui n'ont pas de mort. Les morts, on les a rejetés très loin, dans ces tertres verts et anonymes. On les a déposés comme un résidu de la ville, comme une ordure ménagère.

*

* *

New-York, Chicago, San Francisco, on passe d'un camp à l'autre. Je vous ai aimées pourtant, ville d'un jour. San Francisco surtout, en guirlande sur sa baie dorée, avec à tous les carrefours des buissons de roses. Ville blanche, mais que pare de pourpre l'ardent manteau des bougainvillées. Un peu d'Europe aussi, le petit port où l'on déguste des crabes.

Et puis, comme un pédoncule pour lier quand même cette Amérique à la durée : la Nouvelle-Orléans. Avec ses balcons rouillés, ses arbres fleuris de mousse grise, ses chanteurs nègres et sa pègre aux noms espagnols, la Nouvelle-Orléans communique à tous les passés du monde. Déclinant dans les terres molles d'un delta (ses dernières maisons n'émergent même pas des cannes à sucre) cette ville participe à d'ancestrales douleurs. Elle est un carrefour de vaincus. Qu'importe les buildings qu'on a dressé là par hasard. Ils cohabitent avec la Nouvelle-Orléans, ils

n'y participent pas. Ils sont dans la ville, mais ils ne sont pas la ville. Elle, la ville, elle est tapie dans la vieille peur des dieux mangeurs d'homme, elle gémit de vieilles frayeurs, elle geint dans l'enfantement de ses monstrueux passés, elle draine des Afrique pantelantes et des Europe de famine, elle râle la mort des noirs assommés dans les cales des nègriers, elle écume dans leur supplice. Ville pleine de morts, ville gorgée de morts, enracinée à tous les continents de la mort, Nouvelle-Orléans, ville en Croix.

*

* *

Je songe à nos villes d'Europe. Elles bercent leurs morts dans chaque repli de leur chair. Je songe à Paris, à son multiple enracinement dans ses morts. Le Père-Lachaise répond au Louvre, au Montmartre de neige et d'or dans un creux un troupeau silencieux de tombe. Double enracinement de Paris.

La Seine coule entre deux rives de Palais, elle exfolie de part en part la ville, elle l'entrouvre comme une lèvres. Et ces Palais sont la parole des morts si proche. Ils les expriment. Ils nous prennent dans la durée. Ils nous y situent.

Plus que l'air et plus que l'eau, le temps est l'élément de Paris. La ville s'y étend, elle y puise. Elle vit dans une dimension qui n'est pas l'espace. Ici chaque homme est beaucoup plus que lui-même et son éphémère destin. Chacun de ses regards le pénètre de temps, le communique à la durée. Des morts se pressent dans son âme.

Ville vivante où chacun vit de mille vies, ville qui brûle et ne se consume.

Moscou

Capitale du Nord, Moscou, dans l'étendue infinie de neige, comme une tache de sang. Ville rouge mais qui s'assombrit en brun, puis en gris dans ses faubourgs, là où commence l'étendue blanche. Moscou, étoile sanglante sur la neige.

Village d'Asie, mais anormalement silencieux, clos de silence, toute rumeur étouffée. En son cœur pointe une vive flamme, Saint Basile. Un buisson de feu, depuis quinze siècles ardent, une touffe de flammes. Les cathédrales du Kremlin dressent sur leurs bulbes d'or des croix prophétiquement enchaînées. Saint Basile érige le tournoiement de ses flammes.

Globes d'azur, coupes d'or, dômes d'émeraude ou de rubis, éclatants bijoux : Il brûle, sur tous ces clochers le feu de la Pentecôte. Les langues incandescentes ardent sur tous les clochers de Russie. Elles prient même sans prière, elles parlent même sans parole, elles aiment quand s'est éteint l'amour, elles témoignent pour les témoins égorgés. Dans le pays vidé de Dieu elles adorent.

Dédicatoire

Villes.

Villes dans la rumeur des soirs de Ramadan, et concertant interminable sur la rumeur de la psalmodie, ville aux rives des déserts. Viennent du Sud les longues files de dromadaires et leur chargement qui balance, viennent des rives de Saba leurs longues files. Villes murmurantes de sources, dans le silence éteint des sables.

Villes aussi, que cernent d'une ceinture noire les faubourgs. Étirées jusqu'à l'horizon des rues de pierres. Même les arbres sont laids, comme sulfureux. Et les maisons lentement s'écroulent, et les visages s'estompent dans leur halo de tristesse. Qu'un homme et une femme, sous une voûte, s'enlacent, ils expriment moins d'amour que de désespoir. Ici le printemps n'a pas de fleurs, et c'est un automne sali qui suinte en mousse verte sur les murs.

Après viendront les banlieues, les douces banlieues à guinguettes, les banlieues que chantent les accordéons, odorantes de marronniers roses et d'acacias. Et dans le demi-silence, toujours un train passe en sifflant. Banlieues aux frêles maisons, avec des rideaux en filet.

Banlieues qui ne vivent que pour la nuit et les dimanches, elles en gardent un visage de loisir. Elles sont disponibles, plastiques, toujours changeantes, d'un été à l'autre, méconnaissables.

Et puis les villes.

Vibrantes d'hommes, O villes ! Pétries, créées, secrétées par l'homme, tissées d'hommes. Émaciées de luxure, ou de prières, O villes. Érodées de haines ou d'amour, limées de vice, de faim et d'extase, crucifiées de stupre et de joie. Immolées d'ignominie, mais imitées, brûlantes d'ignobles soifs, pures pourtant !

Villes je sais l'amas de vos péchés. Ils vous couvrent comme une pourpre, ils coulent par vos rues comme un flot de boue, ils roulent plus vite que vos fleuves. Ils empuantissent l'air d'un halo plus terne que vos fumées. Ils s'insinuent comme un brouillard dans vos interstices, ils rampent sous vos portes. Ils sont sur la ville, l'emboutant, l'étreignant, l'épuisant – comme une autre ville – un fantôme gluant de la ville.

Et pourtant.

Pourtant, elles sont prières aussi, les villes. Où tant de clochers se dressent-ils perçant le brouillard et par delà son épaisseur poisseuse touchant l'air vif et le soleil ? Où tant de cœurs, ou tant de corps s'offrent-ils accouplés dans l'amour ? Où tant de peine est-elle offerte ?

Vous êtes saintes, villes souillées. Saintes dans le grand étonnement de la lune puisque le ciel est une ville, et que vous la préfigurez toutes la Sainte Jérusalem, la ville dont tous les quartiers se tiennent ensemble le Corps du Christ.

Et votre visage n'est-il pas déjà le visage de l'immaculée. D'où vient-elle ? D'où monte-t-elle du désert, celle qui est belle comme une ville. L'Immaculée pleurante comme en agonie la boue de nos péchés. L'Immaculée ensevelie sous nos péchés au long des pentes du Calvaire, l'Immaculée sous la langue de nos péchés ?

Marie, Mère de Grâce, je vous dédie ces villes, je vous les offre. Prenez-les pour leurs souffrances et leurs amours, prenez-les pour leurs déferlantes prières, et prenez-les encore plus pour l'océan de leurs péchés qui vous les confie et vous les recommande.

Mater Misericordiae

Sans date

Au pied de la Croix, ouvrant leurs papiers gras, ils ont déballé leurs victuailles,
De temps en temps ils lèvent vers Dieu leur visage poisseux de mangeaille.

Bien sûrs de soi, ils sont tous là, les bedonnants, les satisfaits,
Les vaniteux à la recherche d'un effet.

Les avars ont calculé le prix de Sa robe,
Et se demandent si c'était moins cher d'attacher Dieu avec des clous qu'avec des cordes.

Dandinant ses renards et ses petits gris
Une putain allonge un sourire de poisson frit

Oui, autour de la Croix, ils sont tous là avec chacun son démon,
Et même moi, assis dans un coin, qui écris des vers de mirliton.

Nous étions tous là déjà, ce jour où le voile du temple fut déchiré,
Nous étions tous là, comme à un spectacle où on se bouscule à l'entrée.

Nous étions tous là, mais vous y étiez aussi, Marie,

Mère désolée, les bras ballants, au long de soi, et désormais les mains vides.

Alors, comme vous n'avez plus rien, vous nous avez tous accueillis,
Et comme si nous étions votre enfant, vous nous avez serrés en votre manteau du Paradis.

Anges

Jeunesse sans date

Le culte des anges nous semble lointain et comme désuet. A peine en pressentons-nous le mystère, parfois, au hasard d'un promenade à Chartres, devant le chérubin énigmatique qui de son doigt compte les heures, ou bien à Reims. Mais nous n'en retenons qu'un sourire secret. Nous avons trop oublié la présence des Anges pour que les jeunes hommes empennés de nos cathédrales les évoquent...

Et puis c'est toute une imagerie fade à souhait. Androgynes gauches comme des pensionnaires de couvent, avec greffées au dos de ridicules plumailles. Sculptures dans un marbre fade et qu'on croirait de saindoux. Formes molles et comme suintantes, quand je ne sais quel démon ne s'est pas vengé de leur royauté en suggérant des barbouillis de rose et d'or. On sculpte les anges dans le genre tendre, le sentimentalisme religieux s'est donné libre cours. Mignards comme des fillettes, frisés, les lèvres peintes et les joues fardées, ainsi nous représente-t-on les purs esprits, les séraphins aux six ailes, le reflet le plus pur du Dieu Vivant. Un jeune cœur se détourne de ce qu'on lui présente si mal. Sans doute croit-il aux anges, et remonte de son enfance la poésie des neuf chœurs aux noms triomphaux. Mais je ne sais quel rationalisme lui fait repousser aux secondes zones de ses croyances la présence de ces Esprits.

C'est aussi sans doute une désaffection du Spirituel... Nous sommes désaccoutumés de le pressentir. Nous n'arrivons pas à nous convaincre de la réalité d'un autre univers que cet univers tangible. Un double courant nous écartèle par quoi nous refusons tour à tour la présence du spirituel et sa réalité charnelle. D'un même mouvement nous oublions les dogmes les plus charnels comme la résurrection de tout corps et ceux qui nous révèlent un monde où vit l'esprit. Les trop grandes merveilles semblent nous éblouir. Au reste, la promesse eucharistique n'éloigna-t-elle pas beaucoup de disciples ? Qui donc le faisait remarquer ? Nous avons la manie de croire « les choses les plus tristes » ! L'enfer, les mortifications n'éloignent pas, mais cette joie promise dont on éprouve comme un vertige. C'est la beauté de la promesse qu'on redoute.

Ainsi va-t-il du mystère des Anges. Nous oublions ces compagnons de la Grâce à nos côtés, ces frères aînés dans la Rédemption. Mais n'avons-nous pas oublié jusqu'à notre âme. Qui de nous se souvient qu'elle est Esprit, image du Père, qu'au centre de soi-même vit ce fragment d'Éternité, son âme ? Pointe suprême de la personne, baignée de Dieu par le baptême, vivant déjà d'une vie qui n'est pas de la terre, ancrée au ciel malgré le voile des figures ? Je voudrais t'aimer mon âme, Ô source de Dieu dans le monde, jointure au ciel, latence du surnaturel !

Mais les Anges vivent, et dans ce monde où vit notre âme, malgré les ténèbres d'un corps encore obscur de nos péchés (cette âme un jour le pénétrera, l'aspirera au ciel, nous et toute cette création lourde de feuilles et de fruits). Les Anges vivent, ce monde charnel est baigné dans un autre monde, enroulé comme par l'atmosphère dans un monde spirituel. Et sans doute le savons-nous que Dieu nous cerne de toutes parts, mais nous n'arrivons point à sentir ces réalités spirituelles distinctes, ces entités spirituelles, les Anges. Mystère profond pour nous que la limite dans l'esprit, que la forme sans la matière.

Ne nous serait-il pas permis de nous les figurer comme des pensées cristallisées, ou plutôt comme des vertus. Le siècle qui parle tant de la Justice, de la Liberté, de l'Autorité ne pourrait-il aller jusqu'à comprendre l'existence de ces vertus en soi. Des vertus qui seraient personnes, dans une intensité qui les réalise. Je songe à cette Sagesse créée (figure de la Sagesse Incréée, Verbe du

Père), qui sans cesse se joue devant le Trône de Dieu. Mais, fulgurante splendeur ! Les Anges ne sont pas les « chérubins pensifs » des mauvais poètes. Brutalité presque de leur éclat ; ils sont simples. Une pensée intégrale n'est qu'un éclair. L'intégrité exclut la composition.

Ah ! j'entends le cri d'un poète du fond des ténèbres où il s'enferme. Pour nous confondre, il n'est pas chrétien. Ce n'est pas Claudel et ce n'est pas Péguy. Ils ne nous disent pas ce que sont les Anges. Ce n'est même pas Verlaine, le pauvre pêcheur, et quelque soit le sens de Dieu d'un Bloy ou d'un Baudelaire, ils n'ont pas proféré ce cri. Non, le mystère que nous oublions, c'est une voix très lointaine qui le proclame. Au banquet que nous refusons Dieu invite un estropiat des carrefours (quelle vertu d'humilité cachée à nos yeux un tel cri suppose!). « Tout ange est effrayant ». Ce cri déchire la nuit de ce poète.

« Tout ange est effrayant ». Splendeur qui déchire la nue. L'ange nous terrasse au matin, comme Jacob. Dureté des séraphins trop simples pour une raison qui ne va que par cheminements. Nous ne connaissons qu'en rapprochant. La simplicité nous échappe. Voici pourquoi nous ignorons, nos Compagnons de la Grâce. L'Église. Elle, sait vous prier, car Elle est divine, et son corps ne voile pas sa vision. Son intelligence même dépasse la vôtre, puisqu'Elle a pour Tête le Verbe de Dieu, et tout ce qu'Il sait Il le Lui dit. Mais dans nos prières de chair, nous arrivons mal à vous atteindre, et seul vous comprend le petit enfant qui le soir s'écarte du centre de son lit pour le laisser à son Ange gardien.

Anges gardiens ! Sollicitudes formées de Dieu pour nous. Voix murmurante à notre oreille, mais si précise quand nous descendons vers le mal. Réalité quotidienne à nos côtés que cet autre univers où notre esprit hésite à croire. Ne vous priions-nous pas pourtant, quand un païen a su votre splendeur, et dans une lumière qui noie les ombres de son œuvre, nous la révèle.

Pierre Solesme

Trois livres sur le Christ

1938 ?

Un hasard nous a fait tomber entre les mains trois livres sur le Christ. Trois livres qui se prolongent et se complètent, et en restituent le visage, tels ces trois portails de Chartres que nous admirions naguère. Vous vous rappelez ces porches ? L'attente où l'âme d'un sculpteur douloureux demeure enclose, aussi pathétique que Michel-Ange. Le Portail royal où vit le Christ, le Portail sud où son Église le continue. Les trois livres que nous lûmes se répondent, comme aux façades de Chartres les prophètes, les rois de Juda et les saints. Solitude du Christ⁴ de René Schwob, Vie de Jésus⁵ de François Mauriac, et Le Poème de la Sainte Liturgie⁶ de L'Abbé Zundel. Livres divers, mais qui tous trois nous sont des témoignages sur notre Christ, - trois âmes se sont efforcées de l'atteindre, mais il est des réalités si vastes qu'aucun homme ne les épuise : tel notre Christ. Trois témoignages, trois angles de son visage, en attendant qu'un soleil impérissable nous révèle à jamais sa Face.

Vie de Jésus ! Nous avons compris ce livre comme un témoignage sur le Christ, sa vie ? Non. Certes Mauriac épouse la chronologie. Mais c'est par là que son livre souvent nous parut un peu déficient ! Il médite à toute force, là même où sa voix intérieure ne lui parle peut-être pas. Mais le Verbe incarné, chaque page mieux évoqué. L'intelligence pieusement appliquée au texte, comme un voile de Véronique, - et le Visage demeure. Mauriac apparaît hanté par l'exigence du Christ, cet Homme volontaire de toute la volonté d'un Dieu. Elle est dure la pierre d'angle où l'on

⁴ Desclée de Brower

⁵ Flammarion

⁶ Desclée de Brower

peut se briser le front. On tremble un peu en feuilletant ces pages. Quel Christ n'avons nous pas bâti avec nos petites lâchetés ? Nous lui avons composé une nature humaine pour notre fateur. Mauriac a balayé cette illusion, et le voici le maître entier auquel nous devons nous conformer ou mourir. C'est je crois le grand message que nous apporte Mauriac.

Venez à moi vous tous qui êtes surchargés et peinez, et je vous soulagerai – Vous tous – Mais ne sommes- nous pas tous accolés, en est-il un seul parmi nous que la vie n'ait labouré et pétri. Il n'est pas d'heureux, si nous ouvrons tous les cœurs, nous y verrions toujours enclose la douleur. Il n'est que des peines que nous ne connaissons pas, mais chaque cœur en est gorgé. Quel homme quand une main s'appuie sur son épaule ne se sent pas d'éclater en larmes, en est-il un seul qui d'instinct ne cherche la place où poser son front comme Jean. Accolés ? En est-il un seul de nous que n'accable son indigence ? Et le plus pauvre, n'est-il pas cet avide qui jamais ne se sentira satisfait, cet avare ne connaît-il pas l'extrême indigence, lui à qui tout l'or du monde manque ? Pauvres hommes épris toujours de mille idoles moqueuses ! En est-il un seul que le Christ puisse excepter de sa pitié ?...

Des foules le suivent... Que valent-elles ? Mais sur toutes il laisse tomber sa miséricorde. Il est là, il demeure cloué – il a tout prévu – tout tu – nos reniements - « Avant que le coq chante tu me renieras trois fois ... ». Il sait que nos élans d'amour ne l'abritent point des trahisons. Nous avons pêché, il nous a déjà relevé. En donnant à Pierre cet avis il nous a assigné notre place même dans sa Passion. Nous y étions pour le renier. Mais quelle pitié dans ce regard que nous en fondions en larmes...

Bonté immense d'une religion qui a prévu que nous tombions. Bonté d'un maître qui nous le dit et qui souffre cette trahison dans celui qui l'a plus aimé, pour que nous puissions endurer de l'avoir trahi et que chaque pêcheur se reconnaisse en Pierre quand le coq a chanté trois fois.

Ce tourment de n'avoir pas su prendre une âme, il fallait qu'il l'éprouve aussi. Il fallait qu'il les sente en lui toutes ces infidélités des siens pour quoi les Judas ne peuvent être sauvés. Comme il dut la sentir, notre ingratitude ces jours où elle l'empêchait d'atteindre même un de ses apôtres. Lui qui avait tout donné, mais il reste ce que nous gardons aucun ne se ???ont-ils sur la croix pour que s'achève (?) une offrande et que le monde entier, sans qu'aucun n'y manque ??? au Père.

Lettre à Saint-Joseph

Sans date

Saint-Joseph, je vous écris, mon compagnon de tous les jours. Je vous écris parce que je me sens seul ce soir. L'énorme Afrique dort autour de moi, d'un sommeil lourd que strie le cauchemar des moustiques. Mais les étoiles sont au ciel. Elles contemplent en même temps que ma nuit africaine la Galilée où vous avez veillé sur Jésus. Peut-être ces étoiles, que deux mille années lumières éloignent de nous, vous admirent-elle à Nazareth sculptant au couteau l'araire que vous devez livrer demain ?

Et elles vous voient comme je vous vois, les étoiles, dans les dix huit ans de vos fiançailles. Les aviez-vous même, quand, Marie et vous, vous êtes accordés ? Les parents veulent toujours retarder les mariages. Car il n'a pas existé, le veuf « amorti » des Apocryphes. Je sais que vous êtes un adolescent, l'homme tout jeune en pleine force. Et votre amour pour Marie n'est pas celui d'un grand-père, mais de l'époux ébloui. Et vous vous aimez, Marie et vous, de toute la splendeur de l'amour humain. Vous avez senti, comme chacun de nous aux jours de ses épousailles, cette entente que ne peuvent dire les mots. Votre chasteté n'est pas une résignation de vieillard, mais la dure conquête de l'homme jeune pour un amour encore plus haut. Et parce que vous vous aimiez

vous l'aviez compris que de grandes choses se feraient en vous.

Compagnon que Dieu donna pour ses premiers ans à Son Fils, vous êtes à Jésus presque autant un grand frère qu'un jeune père. Je vous vois quand vous lui apprenez les Écritures, quand vous lui faites réciter les psaumes. Je vous vois, maniant la varlope, tandis qu'il récite, assis sur le petit banc que vous lui avez fabriqué pour Noël (son anniversaire, après tout) avec le sourire de six ans, l'angoissant « Elie ! Elie ! Lamma sabactani ! ».

Saint-Joseph, l'ami toujours jeune de ma prière, vous qui fûtes père comme je le suis, vous qui aimâtes comme nous aimons, avec même ces grands doutes qui nous ont tous déchirés ; vous qui avez connu les soirs d'angoisse dans le travail, quand la pratique se fait rare ; ô, compagnon de tous nos jours ! Je vous invoque. L'immense nuit tropicale, où s'allume la Croix du Sud, m'exprime qu'au-delà du temps, je vis avec vous comme avec un frère beaucoup plus jeune qui, le soir, s'assied près de moi et qui m'interroge, car nous pouvons au moins vous apporter quelque chose : l'expérience de notre misère.

Adam parle

J'étais silence. Pur, si pur le réseau de mes gestes. Si pur l'élan du corps jailli tout neuf de ce silence. Aucun poids ne pesait à mes mains. Nul effort n'altérait, votre souplesse d'algue mes bras nus. Sidéral harmonie d'un corps libre. Je vous sentais au bord de moi, O sur mes mains inconscientes – étoiles. L'essor des voies lactées avait source en mon cœur.

Un arbre altérait cette emprise, seul un arbre plaît à mon corps, obsession, o dissonance – soulignait-il cette harmonie ? J'étais jaloux. Mes passives étoiles, qu'importait votre obéissance. Parfum des soirs d'été, ombre longue, lourdeur, maturité d'automne aux vignes rouges, que m'importait. J'étais jaloux. Adonaï, tu ne m'avais pas tout donné. Que j'atteigne à cet arbre. Il pleut en dehors de moi, ses feuilles respirent - déchirantes – hors de moi. Indicible attrait, vertige.

O Ève, j'ai touché le fruit de l'arbre. Ève, je l'ai mangé. Un amas de silence est tombé sur mon cœur. Un silence de vide. O mon beau silence de plénitude aboli ! Plus rien, plus rien soudain que ces éléments humains et cet arbre. Il naît, il remplit tout. Il m'étreint ; il m'enterre. Il est en moi dans tout mon corps et dans mon âme et les jointures craquent sous la pression de sa sève. Arbre, corps soudain ! D'épuisantes ramures poussent aux bras lépreux. Ses feuilles vibrent dans chaque veine. Je suis cet arbre dévorant. il m'enferme en moi-même. Enclos je ne dépasserai plus mes mains, le sol où sont mes pieds est mon unique espace. Fermé ! Je me suis une forme étrécie, une prison ! Qu'êtes-vous devenu firmament ! Astres purs, vous tous où je posais ma présence immortelle, un vide qui m'effraie m'a séparé de vous. Et l'arbre, l'arbre seul aux branches étouffantes. Il mure l'horizon. Il croit toujours. Il est le monde...

Et j'ai connu le nom de l'arbre : la douleur.

Ah ! Au sortir de mon sommeil cette chose neuve, la douleur. Elle dormait tapie dans un sourd repli de ma chair. Arbre unique, et tout à coup cette forêt. Mon corps est un faisceau d'éclatantes ramures. Peines, brulant repère des futures douleurs.

Ce cri au ventre de la femme (ah ! La vie est soudain douleur). Il est en moi.

L'angoisse de mourir a jailli dans mes veines. Cet univers peuplé de morts où naître gémit en mon foie. J'étouffe sous le flot des souffrances. J'étouffe. J'étouffe.

Ève tends moi les mains que je ne sois pas seul. Ève je t'ai perdue. Le mensonge des voiles sur tes yeux. Une pénombre de mensonge t'observe. Je me heurte à toi – comme à une pierre – et mes dents foncent sous tes dents. Furie, est-ce toi : O déchirante volupté ? Et plus rien. Ta voix s'est tue. L'élan retombe, l'unique instant s'éteint.

...En vain cette carence le suit-elle.

...Tes mains larges comme des fleurs dressées.
Pourquoi les as-tu prises avec toi les étoiles, pourquoi ?

Prière sur la France dévastée

31 mai 1940

Vous êtes belles, Cathédrales ressuscitées !

J'ai tant vécu parmi les morts que je ne suis pas sur d'être vivant. Si fort était le lien qui m'unissait à vous, mes amis, que je ne sais pas bien si je vous ai suivi ou si je reste. Je me sens si près de vous. Déjà je vois ce que vous voyez...

O France martyrisée, qu'elles sont belles tes cathédrales ressuscitées. Construites d'ombre et de lumière, l'air plus que la pierre est leur matériau et ces pans de ciel découpés comme des vitraux. Cathédrales plus chantantes que les murs, plus bruyantes dans le vent que les épis, vos voûtes planent comme des branches sur le soir. Et sous cette voute roule l'écho des orgues et sans cesse des voix d'enfants se jouent aux colonnettes des galeries, et sans cesse les cloches mêlent d'accords imprévus les chants qui montent de vos colonnes et chaque pierre exhale les chants après des siècles.

O cathédrales, sur les cités ressuscitées, sur les usines ressuscitées. Les usines exsudent le travail de tout un peuple. Elles rayonnent du travail, le patient labeur d'un peuple où chaque ouvrier fut un artisan. Elles chantent, et ce sont comme ces voix qui fument des lavoirs vers midi, qui fument...

Je marche parmi ces moissons qu'on n'a pas semées et qui lèvent. Je cueille les fruits aux vergers dévastés. J'achève ces vies qu'on n'a pas vécues. Je suis les amours qui n'ont pas éclos, les peines qu'on n'a pas souffertes. Tant d'âmes sont en moi que je ne connais plus moi-même.

Par la main, mes amis, par la main nous continuons de nous tenir. Par l'âme, mes amis, par l'âme nous continuons de nous aimer.

Psaume I

Devrai-je te chanter sur la terre étrangères

O cantique de ma patrie !

Me souvenant de toi comme on pleure une mère

Jérusalem, Terre meurtrie !

Tes prêtres, Ô Sion, t'ont vendue à l'encan

ils ont vendu tes jeunes hommes

Rachel pleure

Vois tes rois embarquer la foule de tes fils

Pour être sûr qu'aucun n'échappe

Ils invoquent le droit, l'honneur, la justice

Qui se sauve est un scélérat

Pour vous souiller, O rois, ils invoquent vos noms

Ils veulent que plus rien ne reste

De ce qui fut ton âme et que nous vénérons

Sion ! Ils ont trahi ta geste

La face ??? de Yahvé qui se faisait par toi
Mais point ne leur suffit ce crime,
Mais point ne leur suffit d'avoir trahi ta foi
Un zèle étrange les anime
Ils ont bâti leur règne au dépend de l'honneur
Signant des pactes homicides
Enchaînés par le mal

A vingt ans on avait le droit d'être joyeux

A vingt ans on gémit exilé de tes cieux
Sous la garde de tortionnaires

Psaume II

Trente deniers c'est peu, c'est le prix que l'on donne
Du corps et du sang du Christ
Trente deniers c'est peu, c'est le prix que l'on donne
O Mères, du corps de vos fils

Trente deniers, un peu de fausse liberté,
Pour votre jeunesse vendue
Trente deniers de monnaie fausse pour masquer

Ils se sont partagé la robe et la tunique
Ça valait bien trente deniers,
Mais sur le montant de cet argent inique
Ils n'ont acheté qu'un ch ???

Et sur Jérusalem sanglante et dépeuplée
Jérusalem sans jeunes hommes
Il plane un cri, un cri de bête qu'on assomme
Un cri de mère inconsolée

Si tu pouvais...

Si tu pouvais, si tu osais dépendre un peu de toi, te diras Dieu.
Je t'ai séparé des autres hommes.
Je t'enferme seul dans une cellule.
Hélas ! Tu en emplis tous les murs, tu en débordes. Je t'avais préparé le silence, tu en as fait un tumulte bourdonnant.
Tes rêves, tes ambitions, tes chagrins y crient, on se croirait au café. Ainsi te parlerait Dieu.

Si tu savais le prix du silence intérieur.
Si tu savais la densité qu'y peut y atteindre ton âme. Le vrai silence est la pauvreté de l'âme. Elle magnifie. Elle la détache des faux liens, pour la royale parure des épousées.

Vis dangereusement. Sois pauvre.

Psaume

Seigneur, quand aurez-vous pitié de votre peuple misérable !
Du fond de votre éternité vous savez bien que nous souffrons.
Vous n'avez pas caché cette face de votre Fils au jour e son immolation (?),
rouge et glissante comme un paquet de mout de raisin.

Ne la reconnaissez-vous pas, cette face, dans nos visages rongé de douleur – tous ces visages sans yeux, ces bouches sans voix
Ce peuple muet et qui ne sait même plus prier.

Seigneur ! Je n'ai rien pour eux. Je ne peux rien pour eux – que vous implorer
Mais il faudrait que je sois un saint.

Je ne vous ai jamais rien donné, et je vous demande – j'implore celui que j'ai repoussé.

Mais vous avez pitié, Mon Dieu, d'un père qui a des petits, et qui ne veut pas qu'ils aient faim.

Vous avez pitié de tous ces pères dont les petits ont faim – de ces pères impuissants à sauver leurs enfants, comme de pauvres gosses qui pleurent.

Je sais les exigences de votre justice, et que vous avez raison contre nous – et qu'un rayon de pureté parmi nous suffirait à désarmer votre colère.

Mais si nous n'avons rien de ne penrons-nous (?) !
Je nous précipite tous en Vous, et si près de vous que Vous ne nous arrachez pas.

Vous n'avez pas le cœur de nous repousser. Je sens que les entrailles de votre miséricorde s'émeuvent,

et que dans tous ces corps mutilés, arrachés dans nos cœurs torturés, dans tout ce monde famélique

Vous l'avez quand même reconnu, le visage de votre fils.

Il faut oser parier pour Dieu

Sans date

Il faut oser parier pour Dieu, oser croire en lui à fond et non plus en nous ménageant de sures retraites de façade. Des voyageurs partirent sur la seule assurance que la terre était ronde. Ils ont conquis des monde nouveaux, tandis que les sages s'attardaient au port à discuter. Ils sont partis vers les terres où les ruisseaux coulent de l'or. Ainsi sommes-nous partis en la grâce, sur la

seule assurance que Dieu nous aime, et nous avons lâché les amarres.

Mais avant d'atteindre les terres désirées, il fallait traverser la mer. Au dernier (?) jour les mouettes, dernier présage de la terre, nous ont quittées. Tout autour de nous la mer s'était refermée. Rien que la mer. Devant nous, derrière nous la mer, qu'à peine variant à notre proue un sillage fleuri d'écume. Et le ciel tout autour de l'horizon fermait la mer. Nous étions les prisonniers d'un élément désertique.

L'enthousiasme du début était tombé. Les matelots ne chantaient plus dans les cordages. C'est à ce moment qu'il n'a pas fallu douter. Quand viendrait vers l'horizon le ruban clair d'une côte ? Parfois un nuage nous en donnait l'illusion, mais bientôt la mer se refermait implacable.

O mon fils, ainsi la vie dans l'aventure de la grâce. Quand tu seras seul, tous les appuis terrestre abandonnés, ne doute pas. Des mirages se formeront pour se dissoudre, qu'ils ne te découragent pas. Un Dieu t'aime, O mon fils, et c'est la seule certitude. Rien ne compte que cet amour. Rien n'existe que cette sollicitude rigoureuse. Au bout du chemin désert est la grâce.

Je voudrais être né juif

Sans date

Israël chassé, pourchassé ! Ah ! En ce temps de l'Avent que je voudrais être né juif ou, tout au moins, que du sang juif coulât dans mes veines ! Je sais que, tenant ce propos, j'ai surpris (peut-être heurté) des amis, même chrétiens. Comment pourtant ne pas envier ces convertis qui joignent à la fraternité spirituelle du Christ une parenté charnelle ? Quand j'en rencontre, quelque chose en moi a toujours envie de s'agenouiller.

Enfermés dans je ne sais quel monophysisme inconscient, ignorons-nous donc que Jésus ne fut pas la parure humaine indifférenciée d'une nature divine, mais vraiment un homme, c'est-à-dire un certain homme d'une certaine nation, avec tout de cette nation hormis le péché ? Comment ne pas envier ceux qui Lui ressemblent, à Lui qui fut juif, et plus juif que tous les Juifs, puisqu'Il a donné sa signification à Son peuple ? Comment donc ne pas voir le peuple juif à travers l'intention de Dieu sur lui ?

Comment aussi ne pas écouter ce qu'aujourd'hui encore ce peuple nous dit de la part de Dieu ? Car sa vocation d'attente et de prophétie subsiste : les dons de Dieu sont sans repentance. Il attend et il espère. Il est l'espérance faite nation et faite race. Mais cette attente n'avons-nous pas à la partager ? L'histoire du Monde ne s'est pas achevée au Vendredi-Saint. Elle commence vraiment à Pâques et de sa plurimillénaire attente le peuple juif nous rappelle que depuis lors nous attendons aussi. Ce peuple prophète prophétise encore et son espérance (clamée plusieurs fois par jour dans le Kaddish, cette prière qui exprime l'exigence presque fébrile d'une venue) apparaît, depuis l'Ascension, prophétie du Retour que nous attendons nous, même si notre génération, contrairement à l'impatience des premiers chrétiens, semble parfois se désintéresser de la seconde venue du Christ. Chaque année, à la fête des Tabernacles, en des invocations multipliées où se répète en leitmotiv la demande de l'eau, ce peuple appelle avec Moïse notre baptême. Au Yom Kippour, priant pour le « Peuple de Dieu », en fait il annonce d'une annonce inlassable notre Église. Il nous redit la sollicitude de Dieu à nous la préparer à travers lui. Cela, l'oublions-nous aussi ?

Sémites nous sommes, de notre esprit et de notre foi. Je jalouse ceux qui le sont aussi dans leur chair. J'aimerais appartenir à ce peuple, notre frère aîné, qui le premier sur la terre a tutoyé Dieu comme on tutoie un Toi qu'on connaît, ce peuple que « Dieu a revêtu de sa bonté » et qui, en ce jour de la Parousie qu'il appelle sans le savoir, identifiera enfin Celui qu'il a toujours attendu.

Le visage du Père de Foucauld

Forces nouvelles 5/4/1958

Il y a cent ans, en 1858, naissait à Strasbourg, Charles de Foucauld, l'ermite du Hoggar que les musulmans appelèrent le Marabout blanc.

Voilà cent ans que naissait Charles de Foucauld, cent ans qu'il naissait à Strasbourg, aux pieds mêmes de l'ardente cathédrale. Des cérémonies auront lieu pour célébrer ce jubilé. Souhaitons qu'elle soient dignes de cet officier français, devenu, après une conversion douloureuse, l'ermite du Sahara. Souhaitons surtout qu'on ne défigure pas ce visage de Saint et de Français. On ne l'a que trop fait jusqu'à présent.

Je me rappelle le film où, au temps du cinéma muet, Poirier avait prétendu retracer sa vie. Quel échec ! Le « Marabout blanc » n'y apparaissait guère autre chose qu'un capitaine (mettons un colonel, car on entendait l'exalter) des services psychologiques de l'armée. Il devenait un simple auxiliaire du Général Laperine. Ce contresens, certains le commettront de nouveau. D'autres en commettrons un qui pour être opposé n'en est pas moins parallèle. Ils essaient de cacher que ce religieux aux vertus héroïques incarna d'abord le patriotisme, exigence telle pour le chrétien qu'elle mobilise un chapitre du catéchisme. On est donc étonné que le petit livre, en bien des points excellent, que Denise et Robert Barrat consacrent à Charles de Foucauld⁷ passe à peu près sous silence cet aspect dominant de sa personnalité. Bientôt on décanonisera Saint Louis pour être mort en croisade. Je sais tel diocèse où on traduit aux fidèles la messe de Sainte Jehanne d'Arc en des termes tels que cette sainte semble n'avoir jamais eu le souci de « bouter l'Anglais hors de France ».

Il vécut jusqu'au bout la vertu du patriotisme

N'en déplaise à M. et Mme Barrat, Charles de Foucauld, que l'Église catholique mettra sans doute un jour sur ses autels, fut toujours un patriote, et il le devint toujours plus au fur et à mesure qu'il devenait plus saint. Certes, le jeune officier replet qui, oubliant son baptême, se livrait à toutes les débauches, n'était sans doute pas un patriote exalté. Mais c'est par un retour à la discipline militaire qu'il a commencé à frayer en lui les chemins du Christ. Un moment chassé de l'armée pour « indiscipline et conduite notoire », il obtint d'y rentrer pour participer à la répression d'une rébellion algérienne. Les longues marches, la discipline des camps, l'eau saumâtre le détachèrent de lui-même. Un chrétien sera-t-il surpris de ce cheminement de la grâce ? C'est un fait, même s'il gêne certains, que Jésus, dans l'Évangile, montre une prédilection pour les soldats. Le premier converti, aux pieds mêmes de la Croix fut le Centurion qui commandait le peloton d'exécution.

D'ailleurs, pour que Charles de Foucauld fût un temps un officier pitoyable, il fallait qu'une débauche très vulgaire eût comme endormi son âme. Le patriotisme était presque la première vertu qu'il avait connue, cultivée en lui par ce grand-père qui l'avait élevé, ce grand-père qui préféra quitter l'Alsace que devenir un Prussien. Pour Foucauld, retrouver l'armée, c'était déjà retrouver une pureté.

Patriotisme à la fois exigeant et délicat que le sien. Il n'acceptait pas que l'armée se déshonorât et dans les jours que nous vivons, sa conduite nous est exemplaire. Lorsqu'il était à Tamanrasset, il apprit que devait passer un officier qui s'était livré à des excès répressifs. Il partit pour quelques jours, ne voulant pas lui serrer la main, mais ne voulant pas non plus lui refuser la sienne en présence des Touaregs. Cette attitude mériterait d'être méditée à la fois par ceux qui « couvrent » les excès de la répression en Algérie et par ceux qui les dénoncent à la face du monde avec une mauvaise complaisance. Il vécut la colonisation de son temps. Il savait ce qu'elle pouvait

⁷ Éditions du Seuil. Collection Maîtres spirituels.

apporter à des populations qu'il aimait. Mais il ne se résignait pas à ses abus et certaines de ses lettres sont des actes d'accusation contre le lucre des coloniaux, leur bassesse, leurs brutalités, leurs débauches. Il faudrait citer entièrement sa lettre du 22 novembre 1907.

Et n'est-ce pas pour la France qu'en 1914 il décida de demeurer au Hoggar ? Reprendrait-il son uniforme d'officier ? Il hésita beaucoup, sa correspondance en témoigne. Mais il acquit la conviction que sa présence pourrait éviter des troubles sur nos arrières.

L'Afrique l'a converti

On connaît l'histoire de sa conversion. Elle est devenue une sorte d'image d'Epinal. L'abbé Huvelin, jeune vicaire à Saint-Augustin, le jetant presque de force au confessionnal et l'envoyant communier. Dans les romans, selon le mot de Cocteau, « Dieu vous retourne comme un gant ». Ce n'est guère que dans les romans. Les voies de la grâce sont plus lentes et plus complexes. Avant de se laisser jeter au confessionnal, Charles de Foucauld vécut toute une progression. Les photographies de l'époque en témoignent. Jeune homme, il était si gros qu'en arrivant à Saint-Cyr il ne trouva pas d'uniforme assez large pour lui et qu'il dut passer quelques jours en civil, coiffé néanmoins d'un képi. Mais après son retour dans l'armée, le visage se creuse, les yeux regardent plus droit, l'expression se fait plus tendue. On connaît les portraits inquiets de la Trappe, la physionomie douloureuse de Beni-Abbès. Et, pour finir, l'ermite édenté, dont le visage n'exprime plus qu'une insondable compassion, avec un sourire presque d'enfant. Tout Charles de Foucauld est dans ces portraits.

L'Afrique l'a converti comme elle devait convertir Psichari. Est-ce, comme l'affirment M. et Mme Barrat, par le contact de l'Islam ? C'est possible. La civilisation musulmane demeurerait moins vidée de Dieu qu'elle ne l'est hélas, aujourd'hui. Même à présent, cette civilisation, qui se réfère toujours à Dieu, exerce un attrait. Une âme née chrétienne éprouve une paix à cette espèce d'imprégnation spirituelle de toute la vie sociale. Encore une fois, c'est possible. Non pourtant aussi certain me semble-t-il, que l'affirment M. et Mme Barrat, fort pressés de convertir Foucauld par les musulmans. Peut-être des textes existent-ils qui le gouvernent, mais je ne les connais pas. La vie rude, le danger, la discipline, le silence et ce grand maître spirituel, le désert, jouèrent un rôle prédominant, s'il ne fut le seul. C'est surtout l'armée qui l'a décapé pour Dieu, quand même, avant de rencontrer des musulmans. Charles de Foucauld avait rencontré des chrétiens fervents et ne fut-ce que son exquise cousine, Madame de Bondy. En France, dans toute sa famille, il côtoyait déjà la prière.

Rendre à l'Islam un peu de son âme

Mais si, sauf textes précis que je ne connaîtrai pas (et je suis bien loin d'avoir tout lu de ses écrits, et même des livres écrits sur lui), je mets en doute que la rencontre de l'Islam ait été le moteur déterminant de sa conversion, du moins toute sa vie de chrétien allait elle se dérouler en Islam et pour l'Islam. Cherchant cette pauvreté totale qu'il appelait l'objection, il choisit de vivre parmi les peuples les plus pauvres. A Nazareth, d'abord comme jardinier des Pauvres Dames Clarisses. Sur les routes de Palestine où il mendiait son pain quotidien, rééditant « pour de vrai » une de ses fugues de jeunesse, quand un jour l'étudiant paresseux et noceur avait été vivre une vie de vagabond et presque de clochard sur les routes (étrange prémonition de sa vocation). A Beni-Abbès ensuite, à Tamanrasset enfin et dans les solitudes lunaires de l'Asekrem, ces roches calcinées de soleil comme son âme et son corps l'étaient de Dieu. Ainsi allait-il vivre dans l'Islam et pour l'Islam.

Sur ce point encore, aujourd'hui, il nous est exemplaire. Tout son effort apostolique tendit, non à convertir dans l'immédiat les musulmans, mais à leur rendre le sens de leur Dieu qui est aussi le Dieu des chrétiens. Certains chrétiens superficiels se sont imaginés parfois qu'il faudrait vider les musulmans de leur croyance pour qu'ils trouvent le christianisme. Singulière approche de

la conversion que l'apostasie du vrai Dieu ! Charles de Foucauld comprit qu'il fallait au contraire regonfler d'amour l'Islam sunnite malekite, exsangue de cet amour depuis le Califat Abbasside. Son apostolat (il ne baptisa, je crois, jamais aucun musulman) fut d'insuffler l'amour dans l'Islam. Ainsi luttait-il d'avance contre une apostasie secrète, mais assez générale (conséquence du ritualisme), qu'il pressentait et dont il avait sans doute vu en Algérie les premiers signes.

Il devançait notre temps, où l'avenir de l'Islam se joue entre le marxisme et le christianisme. Inadapté à la vie moderne, le monde musulman se cherche un support. Voilà dix siècles qu'il est dépourvu de toute philosophie, qu'il s'enfonce dans ce conformisme dévot qu'a dénoncé Malek Benabi. La vie moderne l'oblige à en sortir. Se tournera-t-il vers le marxisme ? C'est, hélas, beaucoup trop souvent le cas, notamment pour ses étudiants. La pente d'un Islam dégradé mène vers le communisme. Heureusement, des musulmans ont compris que la vraie grandeur de l'Islam exigeait qu'il se restaure de l'intérieur ainsi que tout ce qu'ils pouvaient prendre au christianisme : d'abord l'amour, puis une philosophie qui évite la contamination marxiste. Tel est l'attrait pour les Marocains d'un haut lieu comme le Prieuré de Toumliline. Sans rien concéder qui ne devait être concédé, Charles de Foucauld a tenté d'apprendre aux musulmans à retrouver leur âme.

Une postérité spirituelle

Certes, c'est amputer Charles de Foucauld qu'exalter uniquement son patriotisme et son attitude à l'égard de l'Islam. Son message est inépuisable comme sa devise : « Vivre tout l'Évangile dans toute ma vie ». Je voudrais souligner pourtant un trait : sa hantise de fonder un ordre. Il savait bien que, sans une famille spirituelle, jamais il ne répandrait son message. Mais en vain dans tous ses ermitages une cellule était-elle prête pour un compagnon, jamais aucun ne se joignit à lui. En vain un frère convers de Pères Blancs prétendit-il le suivre : la maladie lui fit rebrousser chemin. Charles de Foucauld fut toujours seul, vivant soit dans le vide de l'Asekrem, soit parmi la foule des Touareg, une vie toute érémitique. Mais à peine est-il mort que lui surgit toute une postérité spirituelle. Plusieurs ordres naissent qui se réclament de lui, et d'abord les Petits Frères et les Petites Sœurs du Sacré-Cœur qui mènent parmi les populations les plus malheureuses du monde une vie de contemplation et de témoignage. Tous les sous-prolétariats du monde, les plus désespérés, voient quelques jeunes hommes s'établir dans leurs bidonvilles : une Fraternité de Charles de Foucauld. L'ermite du Sahara est présent à tout l'univers.

« Tu mourras martyr »

On connaît la mort du Père de Foucauld, après une trahison qui rappelle celle de Judas. Ce martyr, il l'attendait et le redoutait. On sait par lui que le péché dont il s'accusait en confession le plus fréquemment était la lâcheté. Étrange accusation quand, après sa conversion, le signe même de sa vie de soldat et d'ermite fut le courage. Peut-être s'en voulait-il de trembler devant une mort brutale comme à Gethsemani Jésus lui-même a tremblé peut-être... Mais c'est encore un signe de Charles de Foucauld pour notre temps que son extraordinaire virilité. Sa conversion ne fut point si brusque qu'on s'est plu à la décrire, mais elle fut sans retour, totale – d'un bloc, oserais-je écrire – et il l'a portée presque à l'extrême de sa conséquence : le don total de soi. Au moment même – 1916 – où les idéologies totalitaires vont commencer à s'incarner dans des régimes, Charles de Foucauld a vécu dans sa totalité et jusqu'à sa mort le don à Dieu et aux hommes.

Il est tombé victime d'une balle des Senoussis, excités par des agents allemands, qui voulaient s'emparer des armes qu'on avait déposées dans son borj pour que les populations de Tamanrasset puissent se défendre. Et dans sa mort, nous retrouvons les trois objectifs de sa vie. Il est mort pour cette patrie que, par sa présence à Tamanrasset, il défendait. Il est mort pour que ces musulmans à qui toujours sa porte était ouverte, qu'il soignait et à qui sans cesse il rappelait que Dieu est amour et qu'on n'adore pas Dieu seulement des lèvres, mais en purifiant sa vie. Il est

mort pour ce Dieu, obéissant jusqu'au bout à la vocation qui lui avait été assignée, qui lui avait fait rejeter la Trappe comme trop douce et surtout trop honorable, qui peu à peu l'avait enfoncé plus avant dans ce désert où dès l'aube de sa conversion il avait retrouvé son âme.

- Né le 15 septembre 1858 à Strasbourg.
- A 6 ans il est orphelin.
- Sous-lieutenant, il fait scandale et est mis en non-activité.
- Son régiment va se battre. Il obtient sa réintégration, fait campagne, se révèle un chef

(1881).

- Il démissionne et accomplit une périlleuse exploration au Maroc (1883-84).
- En octobre 1888, il se convertit.
- 1890 : il entre à la Trappe.
- 1897 : il devient ermite à Nazareth.
- 1901 : il est ordonné prêtre.
- Il s'installa au Sahara, à Beni-Abbès. Plus tard à Tamanrasset, au Hoggar.
- Pendant 15 ans il mène une vie héroïque de charité.
- Le 1er décembre 1916, il meurt martyr sur cette Afrique qu'il a tant aimé.

Dieu n'est pas mort

1956

Au moment de rendre compte du livre d'Étienne Borne Dieu n'est pas mort, j'avouerai ma timidité. Un tel livre ne s'analyse ni ne se résume. On s'en imprègne. Il vous porte dans une sorte de mouvement musical. Dense de lyrisme contenu, il se déroule comme une symphonie. Je ne connais pas de pensée si passionnée que celle d'Étienne Borne. Ce philosophe est un lyrique des idées. Elles vivent sous sa plume, fulgurantes, palpitantes aussi. Ce style a des coulées de laves, incandescentes. Peut-être cette ferveur jusque dans le choix des mots est-elle la meilleure réponse et le meilleur antidote aux sombres ferveurs des Nietzsche, des Sartre et des Camus comme au scientisme, plus poétique qu'il ne se croit, des derniers marxistes.

Car notre temps est vraiment celui où l'homme se grise de « croire les choses les plus tristes ». Tel est le signe même de ce temps. Pour la première fois dans l'histoire de l'homme surgit une civilisation vraiment athée, et, peut-être encore plus, antithéiste. Sans doute le Bouddhisme, qui fut civilisation, était-il dans son origine athée, mais bien vite le Mahayanisme l'entraîna vers une forme religieuse. Seul le Confucianisme fut vraiment athée, mais l'équilibrant toujours à travers la Chine les courants mystiques du Tao. En notre Occident, les Libertins ont mené leur petit tapage. Ils étaient esprits marginaux. Il a fallu notre siècle pour que se forme une civilisation délibérément contre Dieu. Prométhée a étranglé son vautour.

Tel est le fait historique majeur, celui sous le règne duquel nous sommes nés. Il fallait un Étienne Borne, philosophe aux vues politiques, pour exposer ce phénomène et l'analyser. Même au point de vue politique, tous les autres faits ne sont qu'accidentelles contingences. Le « Dieu est mort » de Nietzsche, est vraiment un mot « historique », l'écho de ces grands craquements où l'Histoire change de sens.

De ce fait majeur, Étienne Borne analyse d'abord les causes et les origines. Analyse aussi honnête que passionnée. Puis il discerne les deux grands courants de l'athéisme contemporain, nés sous le double signe de reproches contradictoires au christianisme, quand Nietzsche accuse le christianisme d'empêcher la naissance des dominateurs et Marx d'être un instrument au service des maîtres. Double courant d'où l'on s'injurie et s'oppose, ne se rejoignant que dans une égale haine de Dieu.

Le R.P. de Lubac nous avait déjà tracé ce drame de l'humanisme athée. La synthèse

d'Étienne Borne, plus fervente, frappe peut-être encore plus. Mais où son livre atteint le maximum de son originalité, c'est dans le chapitre III consacré à l'athéisme politique. Seul un philosophe établi comme Borne entre la pensée et l'action, politique autant que métaphysicien, pouvait analyser ce temps historique où l'antichristianisme descend des chaires et des portiques pour se faire doctrine politique d'abord, civilisation même ensuite.

Mais de cette civilisation née tantôt de Marx tantôt de Nietzsche, toujours de Hegel, le livre de Borne contribuera à nous sauver. On est heureux qu'il soit paru dans une collection modeste et populaire, d'ailleurs excellente, L'Encyclopédie du Catholicisme au XXe siècle, de la Librairie Arthème Fayard. Car ayant analysé l'athéisme contemporain depuis ses bases, Étienne Borne le désarticule et, oserais-je dire, le désarçonne. Il en dévoile les vices de pensée et les pétitions de principe. Il révèle l'absurdité de ses dogmes religieux. Aussi ce livre est-il efficace : toute lutte contre le Communisme qui ne part pas du fait que celui-ci est religion est stérile. Je pense aux plaisanteries de la Droite sur le « paradis terrestre » de l'entre-deux-guerres.

Livre tonique aussi. Vraiment le livre pour ce temps qu'avait prévu l'enfant prophète Rimbaud : une époque où seront étouffés les tièdes. « La passion de la foi... achève la purification de la foi » écrit Borne. « L'athéisme qui confesse le Vendredi Saint et qui ignore Pâques, sert, comme tout ce qui ici bas est authentique, la cause de Dieu ». Car nous voici jetés dans un monde où seule la foi peut répondre à l'antifoi dans un monde où seule la joie de la Résurrection peut dissiper la tristesse des vérités tristes et soigneusement caressées. À l'athéisme contemporain, né d'une confrontation de l'homme au Problème du Mal et de la reconnaissance pathétiquement amoureuse de ce mal, ne peut répondre que la joie de celui qui sait que ce mal, sur la Croix, un Vendredi Saint, a été mué en joie.

Brève histoire de l'ancienne littérature chrétienne

1962

Rien n'est plus difficile qu'écrire un livre de vulgarisation qui ne soit pas vulgaire. La véritable vulgarisation est un art. Elle requiert une connaissance exceptionnelle du sujet traité, en même temps qu'un don d'exposition pour le rendre accessible. Cette connaissance et ce don, Jules Cheruel en fait preuve dans sa Brève Histoire de l'Ancienne Littérature Chrétienne⁸. Je ne cacherai pas la crainte que j'éprouvais en ouvrant ce petit livre. La patrologie en cent soixante pages ! Je redoutais de tomber sur un catalogue. Je m'effrayais à l'idée d'une morose nomenclature.

Or, à tous les pièges de la vulgarisation, Jules Cheruel a su échapper. Dans cette littérature fourmillante des premiers siècles chrétiens, il a su discerner et retracer les lignes de force. Il relate moins les œuvres que les mouvements d'une pensée collective. Certes, il situe les œuvres et les analyse, mais en recherche les convergences dans l'immense effort de réflexion du Christianisme naissant sur soi-même.

Et ce petit livre est passionnant comme un roman de l'esprit, comme une aventure. Mais c'est une aventure que nous vivons, car cette littérature – avouons-le, trop mal connue de nous tous – pour être ancienne n'est pas morte. La pensée chrétienne la plus contemporaine s'y abreuve. Que dis-je ! La remontée vers ces sources, après quelques deux siècles d'ignorance et de sentimentalisme pieux, aura été une des marques de notre temps et une de ses noblesses. Nous sommes, dans un Christianisme qui ignore le temps, plus que jamais les contemporains des Augustin et des Origène. Leur pensée n'est pas une relique à vénérer dans une châsse, mais un aliment toujours frais et toujours vivant. Certes, un livre comme celui de l'Abbé Cheruel ne nous dispense pas de recourir aux œuvres elles-mêmes ; mais il nous y invite en même temps que dans cette abondante floraison il nous guide. Tel est d'ailleurs le vœu de son auteur.

⁸ Arthème Fayard, Collection « Je sais. Je crois ».

Peut-être, Jules Cheruel, a-t-il craint de paraphraser Bremond en n'intitulant pas son livre « Histoire littéraire du sentiment religieux pendant les dix premiers siècles du Christianisme ». Peut-être a-t-il redouté un parallèle avec le magicien Bremond ? Son petit livre n'est pourtant pas indigne de la comparaison qu'un tel titre aurait provoquée. Plus âpre et plus passionné peut-être, moins indulgent, on sent pourtant le même fond des intelligences et des âmes.

On peut regretter que les dimensions imposées par une collection n'aient pas permis à l'auteur de nous livrer une revue de la patrologie orientale aussi approfondie que celle qu'il nous donne de la patrologie latine et surtout de la littérature grecque contemporaine à l'œuvre des Pères. Mais ce livre est déjà si riche qu'on hésite à formuler ce reproche. D'autant qu'on se laisse porter par lui. On s'y abandonne d'autant plus facilement qu'il est plein d'aperçus qui éclairent jusqu'à la naissance de notre littérature profane. On acquiert ainsi des compagnons. Un Ambroise de Milan ou un Grégoire de Tours, après cette lecture, ne sont plus des noms, mais des personnes aux traits de caractère définis de manière d'autant plus saisissante qu'elle est plus brève : je dirai qu'ils me sont à présent des amis, avec leurs traits, leurs probités et leurs défauts. Que demander de plus à un livre ?

Cantique d'un matin alpestre

La Croix 24/8/1965

J'ai retrouvé le matin, le matin pur, le matin candide. Les villes sont terribles : nous n'y connaissons plus le matin. Elles l'ont étouffé dans le goulet de leurs rues, comme avec leurs lampadaires et leur néon elles ont assassiné les étoiles. Ce fut pour moi la seule joie de l'Occupation, ce « black out » qui pour quatre ans les fit resurgir. Leur regard enfin retrouvé fut alors ma consolation.

Aujourd'hui, couché dans mon alpage, je baigne dans le matin. Sous les rayons obliques la mousseuse écume des Reines de Prés étincelle, dont le mauvais printemps nous vaut de jouir en plein été. Des myosotis se cachent sous l'herbe haute que dans mon enfance on fauchait et qu'on abandonne à présent. La gentiane étage ses palmes. Les ombelles ici sont roses. Elles alternent avec l'ail sauvage aux fleurs blanches veinées de rouge. La pourpre sombre des épilobes entoure chaque rocher. Matin pur ! Matin candide ! La Création vient de naître ! Elles viennent de naître les montagnes ! Hier, au couchant, elles étaient coulées dans de l'or, avec des ombres d'un bleu plus dur que l'eau des lacs. A présent elles dardent des crêtes d'une incandescence si poussée au blanc qu'on ne peut longtemps les fixer.

Mais vers la vallée, la vie s'apaise. Le matin y revêt des douceurs de soir. Dans un crépuscule encore mauve les lointains se détachent plan par plan comme les praticables d'un décor. Seuls les peintres de la Chine ont su rendre ces lointains pâles que cerne un lavis plus sombre.

Et les sons ! En ville nous ne connaissons que des rumeurs. Dans mon alpage les clarines, le cri d'un coq, le choc alternatif de la cascade ne rompent pas le silence : ils le ponctuent.

Ailleurs la télévision répand son opium. Elle conditionne et endort la sensibilité. Ici les images et les sons l'avivent. Ailleurs on m'impose une vision en conserve. Ici s'offre à moi la vision vive que Dieu même a pensée, la vision que Dieu a pensée pour moi. C'est pour ma joie qu'il l'a voulue. O terre que de toute éternité il me destine ! O terre dont je suis, avec tous mes frères les hommes, la vraie vie ! Dans mon âme qui ne mourra pas et dans mes yeux qui ressusciteront, je te prends, je te bois. Tu vis dans mes yeux de ressuscité par avance. Tu épouses l'éternité que je porte en moi. Elle t'entraîne. Je m'enivre d'être ta Grâce, la Grâce que Dieu te donne par moi et qu'en de grands gémissements depuis notre chute tu attends. Chant des clarines, fleurs entre-écloses, en moi vous êtes éternels, en moi vous êtes dans le Christ. Et je vous chanterai, mon Dieu, pour la

résurrection en moi de toute la chair du monde.

Pluie sur la montagne

Sans date

Il pleut ...

Je ne sais quel préjugé veut que la montagne ne soit belle que par le soleil et sous l'immuable azur d'un ciel sans rides. Je l'aime, au contraire, quand de partout l'assailent les nuages. Ils se ruent en une chevauchée wagnérienne. La lutte se déchaîne autour de je ne sais quel Prométhée. Ce matin, dans l'opaque brouillard, le sapin, devant le chalet, composait à lui seul tout un paysage. À présent les nuées se sont déchirées, et perce le roc entre leurs lambeaux. Pour un instant le pic triomphe. Il surgit seul sur la marée déferlante des cumulus.

Plus violente que flux d'équinoxe, cette lutte. Oui, plus ardentes que l'assaut des vagues sur les falaises les nuées se rebellent au fond des gorges. La terre fume d'une fureur comme sacrée. Éclate une théophanie d'apocalypse.

Parfois, pourtant, le paysage s'adoucit. Vers l'horizon s'étire entre deux pans de montagne une plage bleue semée d'or. À chaque moment la vue varie. La vallée rit une seconde sous un mystérieux rayon de soleil, on ne devine d'où venu. L'Arve entre les prairies étend une trainée d'argent. Dans cette paix soudain retrouvée sourd des herbages, où l'eau s'insinue qui goutte à goutte tombe des sapins, un murmure aussi uni que le silence. Mais reviennent par chaque gorge des brouillards en épais rubans. Une minute, et la vallée en est submergée : elle a disparu. L'Eschyléenne tragédie des nuages et des cimes (je songe à Delphes la pathétique) a repris d'une violence encore accrue.

Il pleut, et quelque chose monte en moi – en moi tout seul au milieu de ces éléments en bataille - ; un quelque chose venu du fond des âges et que m'ont transmis avec leur sang les hommes des cavernes, qui saisi de ce mystère ont gravi les monts pour y adorer ; un quelque chose qui tressaille dans mon âme, comme l'enfant au sein de la femme : le mouvement de la prière.

Des religions devenues folles

La Croix 10/12/1965

Notre époque occupe une place tristement particulière dans l'Histoire : pour la première fois une civilisation athée s'implante. Des « libertins » ou des incroyants, tous les siècles en ont connu ; encore plus des indifférents. Mais que le matérialisme soit conçu comme l'essence même d'une civilisation est nouveau. L'athéisme du bouddhisme orthodoxe, celui du Petit Véhicule, est quand même appel vers une Transcendance. Par le fait même qu'il nie la Création, il lève les yeux au-dessus d'elle. Aujourd'hui la civilisation marxiste se bâtit sur la mort de Dieu, à côté d'une civilisation libérale qui l'avait déjà tué sans le dire.

Chesterton prêtait à Dieu des ironies. On serait tenté de le suivre, car jamais une époque n'a, au cœur même d'un double matérialisme, autant témoigné pour le sacré et autant aspiré à la Transcendance. Comme par un phénomène de « transfert », se produit l'invasion de toutes les idéologies (même les plus confinées à la Création) par l'Absolu. Qui donc l'a écrit ? Maritain, peut-être ? Ce temps est celui « des religions devenues folles ». Ces millénaires balbutiements de l'homme vers Dieu, les approches de la Révélation et celle-ci même, tout est détourné, les traits de l'Éternel plaqué sur le transitoire.

Religion folle, le Nazisme, ce Judaïsme inversé. Pour commettre le génocide des Juifs, Hitler et ses séides ont puisé dans la Bible de Luther leur conception d'un peuple élu. En persécutant Israël, ils reconnaissaient obscurément son message. Ils le tuaient mais dans l'inconscient dessein d'authentifier leur propre élection.

Et le communisme, tel que Staline le Géorgien, apprenti pape et fils de pape mais héritier de beaucoup de générations musulmanes, l'a marqué d'une trace indélébile, n'est-il pas un Islam détourné de Dieu ? La collectivité y caricature la Communauté, comme l'Homme fort interprète de l'Histoire caricature le Calife porteur de bénédiction. L'unanimité du Parti reflète l'unanimité tribale. De part et d'autre, ce que Levi-Strauss a appelé « la civilisation corps de garde » : une discipline extatique.

Que de christianisme défiguré dans un certain démocratismes, quand la charité se dégrade en béneux humanitarisme ! Dépravation de notre idéal aussi, l'érotisme de notre temps. Dépravation de ce christianisme qui, après les concessions vétérotestamentaires à la dureté des cœurs, a exalté dans le couple et sa descendance l'image de la Trinité. L'érotisme grimace je ne sais quel pastiche de sacrement. L'abandon même le consentement.

Ces religions abrahamiques devenues folles composent en fait une parodie unique : dans chaque cas le relatif est transposé en un absolu. Voilà pourquoi nos idéologies se font intolérantes jusqu'à l'homicide. Leur cruauté est révélatrice de leur originelle noblesse. Car, malgré elle, et jusque dans ses pires égarements, l'humanité ne peut effacer de son front la trace de Dieu. Par ses refus, elle témoigne encore. Même les visages de son apostasie portent l'empreinte de la Grâce.

Un doux pharaon mystique

La Croix 16/02/1966

Terre d'Égypte retrouvée après tant d'années ! Au Caire, je ne reconnaitrai pas le Nil bien que quelques felouques y dressent encore, architecture rêvée par un le Corbusier de la préhistoire, l'empennure de leurs voiles croisées. Où sont les immeubles victoriens de ma jeunesse ? Le fleuve traverse le Caire, à présent, entre ces interchangeable gratte-ciel qui banalisent l'univers de Valparaiso à Hong-Kong. Pourtant aussi changée que soit l'Égypte, le message que transmet cette longue traînée de verdure entre les rives d'or stérile reste le même : celui du pharaon poète et difforme, Akhenaton, l'époux de Néfertiti, la reine si belle qui était borgne.

Que nous dit-il ce visage prognathe d'Akhenaton, que ce soit au musée du Caire ou bien à Thèbes, sa capitale ? Il exprime que le paganisme peut être une préparation à la connaissance vraie et qu'en ce sens il mérite notre respect car il témoigne de la patience et de l'humilité de Dieu à la quête de notre amour. A Thèbes, entre la ville des vivants où Louqsor et Karnak lèvent leurs salles hypostyles et la ville des morts sous la théophanie de ses montagnes en pyramides, un homme a compris que Dieu était l'Un et aussi qu'il était Amour. Oui, un païen a découvert que le Soleil n'était que la figure du Soleil spirituel qui ne passe pas, et il l'a aimé. Lui le premier monothéiste du monde, abolisseur des cultes impies d'Amon-Ra et de ses séides, près de dix siècles avant Moïse a dans le miroir de son âme saisi un reflet du vrai Dieu. Il l'a chanté avec les accents d'un Saint François.

Sur ces mêmes rives l'homme a compris que la mort se pouvait vaincre. Pauvre approximation de notre résurrection, sans doute ! N'est-ce pas un curieux mystère, pourtant, que même dans la Bible ce soit un étranger au peuple élu, l'auteur de Job, qui ait lancé le premier appel à l'immortalité de l'homme ? N'y aurait-il pas, parfois, une vocation spéciale du paganisme à être même comme un échelon dans la montée vers la Rédemption ?

Hélas ! Aussi intensément on sent sur cette terre d'Égypte Dieu en recherche de l'amour

humain, aussi clairement on le voit préparer l'homme à devenir Son peuple, aussi clairement on voit l'Adversaire s'y opposer. Une sorte d'aimant spirituel tire, même dans l'ordre naturel, l'homme au-dessus de lui-même et jusqu'à Dieu mais comme à proportion Satan l'abaisse vers l'animal : idoles à tête d'oiseau ou de singe, dégradation de l'homme jusqu'à la bête. En Égypte, le paganisme apparaît dans son double et constant aspect de pédagogie à la connaissance de Dieu, mais aussi de frein à cette connaissance jusqu'à la prostitution sous-humaine : l'animalisation des fils de Dieu. Diastole et systole de la grâce, ne trouve-t-on pas toujours ces deux mouvements dans le paganisme ? L'animisme africain ne répète-t-il pas le chant mystique d'Akhenaton, tandis qu'il reproduit la misérable bestialité des Isis et des Osiris ? Le P. Dournes, le P. Cornelis, le P. Nelle, le P. Monnier : on a beaucoup écrit et de très beaux livres sur le paganisme ces derniers temps. Est-ce pourquoi beaucoup plus que les orfèvreries des Tombes violées, que les Temples et même que les montagnes spiritualisantes comme des Sinaïe, plus aussi, bien entendu, que les gratte-ciel ennuyeusement américains et ce barrage d'Assouan déjà inspirateur de pages pénibles au livre de l'Histoire, ce qui m'a fasciné dans mon retour en Égypte, tandis que sur le Nil glissaient des barques empruntées aux bas-reliefs pluri-millénaires, c'est le mystère des préparations, c'est une leçon de théologie du paganisme : celle que donne Akhenaton le pharaon méditatif, celle que donne son poème qui m'a rappelé que notre liturgie, elle aussi, appelle le Christ : Sol Invictus ?

Les nouveaux iconoclastes

21/7/1966

Mon plaisir d'entrer dans les Églises de campagne sera-t-il gâché cet été ? Hélas ! dans trop de ces églises des iconoclastes ont sévi. Où est-il ce charmant retable du XVIII^e siècle, qui chantait si bien devant Dieu la joie de Sa création ? Ce maître-autel si heureusement galbé, qu'en a-t-on fait ? Dans certaines régions on constate un massacre. N'est-il pas navrant de voir, comme je l'ai vu, de belles colonnes torsées dans l'abandon d'un galetas, tandis que s'impose au transept un édicule inspiré à coup sûr par l'esthétique des emballleurs. Des épurations parfois nécessaires et souvent heureuses, mais aussi, sous leur prétexte et à leur occasion quel rejet d'œuvres honorables ou même belles !

Le pire, je l'ai constaté dans un bourg de la vallée de l'Arve. Le Guide Michelin en signale l'Église comme un bon exemple de baroque savoyard et je l'aimais pour l'or de ses statues chantant sur le gris des murs. Cette église dénonçait tous les jansénismes. On y priait dans une atmosphère salésienne. Elle clamait la grande joie catholique où tout un univers racheté est accueilli dans l'art liturgique. Allons donc ! Voici cette église dépouillée de ses statues d'or. On la dirait, à présent, née du mariage d'un hall de gare et d'une salle de bain. Ses gris auxquels ne répondent plus de taches d'or n'ont plus que couleur de poussière.

Ce mauvais goût (car il existe un mauvais goût de l'austérité), résulte sans doute d'un contre-sens sur l'enseignement d'excellentes revues, telles que l'Art Sacré ou Zodiaque. Je souhaite que celles-ci procèdent à des mises au point. Elles devraient rappeler que le roman n'est pas le seul art religieux. N'oublions pas, au surplus, que la basilique romane était toute parée de couleurs vives et qu'on y admirait des chefs-d'œuvre aussi rutilants que la Sainte Foy de Conques ou certains bustes-reliquaires. Découvrons, aussi, les valeurs du baroque, même si la France n'en présente que peu de bons exemples. Ce style n'a-t-il pas été loué par le Claudel du Soulier de Satin, (d'ailleurs qu'est Claudel, sinon un baroque de génie?). Sachons aussi admirer notre art classique. C'est un paradoxe : alors que les revues depuis des années exaltent Ledoux, personne ne s'arrête pour admirer, animée de la même inspiration pourtant et digne de lui, la chapelle du lycée Hoche à Versailles. Aucun critique n'a, non plus, rappelé combien est juste de proportions, à Paris, l'intérieur de Saint Thomas d'Aquin.

L'ignorance de nos modernes iconoclastes me surprend. Leur manque de formation m'afflige. Leur snobisme intellectuel m'indigne. Mon inquiétude va encore plus loin, car ces églises dévastées n'enseignent plus la joie. Elles n'apprennent plus le jeu royal de l'Incarnation. Elles portent à je ne sais quel platonisme contempteur d'une chair pourtant déjà ressuscitante. On pourrait oublier que nos sanctuaires ne sont pas une antichambre du Purgatoire, mais le chemin par où le Peuple de Dieu monte d'une marche exaltante vers la Parousie.

Lettre au Directeur de La Croix

9/9/1969

Mon cher père,

La chronique de M. Guitton, sur la communion dans la main, m'amène à un certain nombre de réflexions.

Mais d'abord je tiens à souligner que je considère comme secondaire cette pression du rite extérieur de la communion. L'important est le sacrement. Le rite est subsidiaire.

Cela dit, M. Guitton, dans cette chronique, me paraît user d'un argument assez faible. Il présente la communion dans la main comme une innovation, qu'il accepte par discipline, mais qui lui paraît susceptible de nuire à une certaine permanence dans l'Église. Rappellerai-je que la communion dans la bouche est assurément un rite plus récent et sûrement non conforme à la pratique des Apôtres lorsqu'ils célébraient l'Eucharistie ? Le retour au passé ne peut-il être, au contraire, présenté comme une fidélité à cette permanence souhaitée par M. Guitton et qu'il ne faut pas confondre avec la routine dans les usages ?

En faveur de la communion dans la main, on peut avancer son caractère plus normal. Le Seigneur a voulu que l'Eucharistie fût un repas. A-t-on jamais vu un repas où le Maître mettrait la nourriture dans la bouche des convives ? Il la leur offre et il la leur remet.

Or comme tout ce qui n'est pas normal, la communion dans la bouche a quelque chose de disgracieux. Paul Valéry use à son propos d'une image trop malséante pour que je la reproduise, mais quand M. Guitton sert la messe, n'est-il pas attristé par la vue des langues hideusement tirées et des faces contorsionnées des fidèles invités à un geste aussi insolite ? Inconsciemment l'éminent Académicien a dû éprouver une gêne, car à la fin de sa chronique il parle de la « communion sur les lèvres ». Sous sa plume, une telle impropiété d'expression témoigne d'une gêne, même s'il ne l'avoue pas lui-même. Certes, nous sommes si habitués que finalement la laideur de l'attitude ne nous frappe plus. Malheureusement les incroyants la remarquent et ce n'est pas précisément apologétique : la page de Paul Valéry déjà citée en témoigne.

Charles de Foucauld insiste sur l'importance des détails dans l'Évangile. Le fait qu'en instituant l'Eucharistie le Seigneur n'ait pas dit seulement « mangez » mais « Prenez et mangez » est un détail, sans doute. Pourtant, pourquoi ne pas observer cette prescription ? Évidemment nous ne devons pas tomber dans le littéralisme et voir en ce mot « prenez » une injonction fondamentale. Mais on ne peut le négliger.

Malgré ces réserves ou divergences, je suis d'accord sur un point fondamental avec M. Guitton : il ne faudrait pas que cette question secondaire devint un signe de ralliement sectaire et de division. Ce serait hideux. Mais le moyen de l'éviter me paraît d'abord de ne pas présenter comme nouveau ce qui est traditionnel. Ce serait ensuite que la faculté dont les fidèles disposent fût mieux portée à leur connaissance par les pasteurs. Le communiqué du Cardinal Marty et des évêques de la région de Paris n'a guère été diffusé dans certaines paroisses, peut-être à cause de la période des vacances qui commençait. Un rappel qui indiquerait pourquoi est respectable la pratique de la communion dans la main, en provoquant une plus large adoption de ce rite éviterait à coup sûr le risque sectaire. On trouverait aussi bien des « traditionalistes » que des « novateurs »

pour y recourir.

Je vous prie d'agréer, mon cher Père, l'expression de mon respectueux souvenir.